

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

SAEY Maurice, *Les dessous de Bruxelles*, Bruxelles : Impr. E. Dejardin, [s.d.].

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles\\_Les-dessous-de-Bruxelles\\_abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Les-dessous-de-Bruxelles_abbyy.pdf)

Maurice SAEY

Les

DESSOUS

DE

BRUXELLES

—  
Deuxième mille  
—

BRUXELLES ○○○○○○○○

IMPRIMERIE ERNEST DEJARDIN

rue de l'Abbaye, 66 ○○○○○○○○

**Les Dessous  
de Bruxelles**

A présent je juge qu'il  
n'est plus une chose ou  
une cause qui vaille  
un coup de pied dans  
le cul.

*(Journal des Goncourt.)*

Maurice SAEY

Les

180

**DESSOUS**

DE

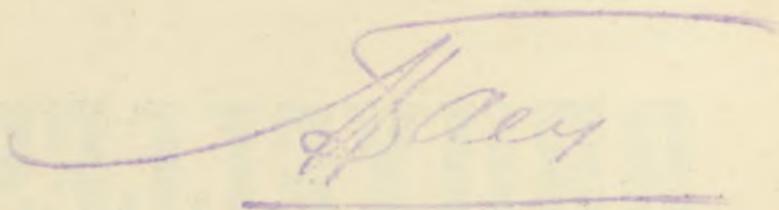
**BRUXELLES**

BRUXELLES ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

IMPRIMERIE ERNEST DEJARDIN

66, rue de l'Abbaye, 66 ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

*Chaque exemplaire est revêtu de la griffe de l'auteur.*



Baer

Le train-malle entra en gare du Nord à vingt heures quarante-cinq soit quarante-cinq minutes de retard.

Très loin dans le noir, parmi le réseau compliqué des rails, l'express stoppa brusquement renvoyant jusqu'à la dernière voiture le choc en retour de l'arrêt.

Jérémie-J.-Spruyt — Jerry dans l'intimité — projeté par la commotion sur une grosse dame dont l'abdomen surplombait la banquette opposée s'éveilla en poussant un formidable juron anglais.

Mais comme la nature et aussi les péripéties d'une vie mouvementée, avaient revêtu Jerry d'une cuirasse de placidité à l'épreuve de toute malencontre; il secoua flegmatiquement sur la chaufferette la cendre froide de sa pipe éteinte depuis Gand, tira de ses pieds les pantoufles de canevas rouge qu'il s'était fourrées pour la commodité du voyage, chaussa laborieusement parmi des soufflements et des borborygmes d'énormes souliers américains dont la semelle quadruple ressautait en une manière de promenoir, serra d'un énergique coup de main, la patte de sa culotte, vérifia la fermeture de sa valise de cuir jaune, empoigna, épars autour de lui, le *Daily Telegraph*, le *Tit Bits*, le *Police Gazette* et le *Pick me up*, et se mit en devoir de gagner le quai.

Comme Jérémie-J.-Spruyt s'encastrait dans la portière de son « réservé » avec l'évidente intention de descendre, on put admirer à loisir quel bel homme il était.

Il avait de bons gros yeux bleus, de ce bleu indécis, flottant et mouillé, qui se rencontre à la fois chez les veaux et certaines vierges gothiques dont il possédait également le nez en pied de marmite; il était doté, de plus, d'une cheve-

lure hirsute et sans nuance, filasse impersonnelle, raréfiée au centre par l'abus de la casquette de laine et de grosses moustaches à la gauloise, dont le golden flake et le navy cut avaient roussi le bout des poils ; deux immenses oreilles, velues comme ses yeux, et un menton en galoche complétaient parfaitement sa physiologie d'ailleurs sympathique.

Jérémie-J.-Spruyt mesurait un mètre nonante et en tirait vanité ; aux meetings houleux où l'attirait son désir des aventures, son chef dépassait, de haut, les têtes environnantes ; aussi bien était-il le premier à recevoir les coups de canne et les projectiles divers qui servent d'agrément aux discussions contradictoires ; toutefois Jerry était de nature trop débonnaire pour répondre aux coups autrement que par de civiles protestations.

On pourrait conclure de ce qui précède, que Jérémie-J.-Spruyt se mêlait de politique ; point, il jugeait tous les partis également méprisables, en quoi il avait raison.

Au demeurant, Jerry était solide comme un taureau ; les problèmes athlétiques n'avaient pour lui, pas d'arcanes : facilement il cassait une noix sous son derrière et rompait en deux

un jeu de piquet; adolescent il était considéré comme le champion incontestable du « pull my backside », jeu compliqué consistant à s'administrer réciproquement d'énormes claques sur le fessier jusqu'à ce qu'un des adversaires demande grâce.

Au moral Jérémie-J.-Spruyt était nul; il n'avait jamais lu, écrivait le moins possible et, en dehors des gazettes de courses, s'empêtrait le moins possible de journaux; il avait seulement les trois passions prévues par le poète : le vin, le jeu, les femmes; dans l'ordre. Il était pour le reste d'une souveraine indifférence et opposait aux tribulations de la vie, l'inaltérable apathie résumée par le « nitchevo » des Slaves.

Mais ces trois passions, il les avait bien.

A la vérité la première se limitait surtout à l'incorporation d'ales variés et de whyskies, cependant il ne dédaignait pas, à l'occasion le « tchimpègne » dont il savait faire une consommation effroyable; il n'avait pas son pareil pour la confection des boissons américaines.

Il en remontrait facilement au barman le plus habile, aimait à tripoter la ferblanterie compliquée que nécessitent les american Drinks et à élaborer, devant un rang d'admirateurs

des « golden fizz » à la transparence de pipi blond ; de réconfortants « egg and noggs » et surtout les apéritives « prairie oysters » où la saveur de la sauce anglaise se marie si délicatement au jaune d'œuf, au sucre, au vermouth et au gin.

A cette dernière « combinaison » comme il disait ; Jerry apportait un soin spécial ; il avait toujours sur lui un mignon nécessaire de vermeil contenant du sel anhydre, du safran et des clous de girofle dont il augmentait le « prairie oyster » ; c'était merveilleux.

Après ces soirées-là, on rencontrait Jérémie-J.-Spruyt battant les murs de sa lourde personne, décrivant sur les trottoirs d'inquiétantes paraboles en clamant—Dieu sait combien faux— des refrains de combat ; ou s'ingéniant à faire pénétrer, tête-bêche, sa clef dans la serrure de sa porte ; à moins toutefois qu'on ne le ramassât à patron-minette, ronflant sous le comptoir du bar avec la belle sérénité des consciences tranquilles.

Quant aux femmes, les bonnes fortunes de Jerry s'étaient jusqu'à présent limitées à une demi-douzaine d'aventures, en soi-même assez banales.

Il conservait négligemment au fond d'une vieille caisse à cigares, une rose qui lui avait été donné par sa voisine de table à une noce galloise où tout le monde avait fini par être ivre-mort : il eut, un jour, à Inverness, les faveurs gratuites d'une fille de ferme enthousiasmée par une performance remarquable au « pull my backside » ; à Paris où récemment il se rendit, il s'enorgueillit fort de ce qu'une dame, du meilleur monde assurément, longuement contemplée par lui, rue Frochot, l'avait invité à monter chez elle sous prétexte qu'elle avait un bon feu.

Rangez autour de ces minces idylles, des liaisons périodiques et vénales imposées à Jerry par une santé exubérante et vous aurez le catalogue naïf mais abondant de ses succès amoureux.

On verra par le chapitre suivant comment Jerry cultivait la troisième passion : le jeu.

---

## II

Jérémie-J.-Spruyt naquit aux environs de 1860 à Llandudno, petite localité du comté de Denbigh (North Wales). Ses parents, se basant sur la vocation navale de ses oncles, morts en mer; voulurent en faire un capitaine au long cours. Dès sa plus tendre enfance, Jerry manifesta cependant une répugnance singulière pour l'eau, à moins toutefois qu'elle fut coupée d'alcool pour l'usage interne. Lorsqu'il atteignit douze ans, Jérémie-J.-Spruyt était, dans toute la force du terme, un « dirty little pig », un « sale petite cochon » comme disait en

anglais ou bien en français son bon instituteur, le vénérable Rd Mac Abbey ; il se mouchait dans ses doigts, gardait avec jalousie sur sa figure et ses mains une indélébile couche de crasse ; se vêtait de vestons dépenaillés, sans forme ni couleur, et de chausses d'où débordait par les trous un victorieux pan de chemise.

Ses parents morts, Jérémie-J.-Spruyt continua ses études chez le Rd Mac Abbey de Caernarvon dont il fit jusqu'à l'âge de quinze ans, le désespoir ; s'il resta ignare incomparablement, il devint grand et fort ; il « profita » comme on dit à Bruxelles, si bien qu'ayant un jour flanqué une raclée épouvantable au dit Mac-Abbey qui le tançait de lui avoir répondu un mot « impropres », il fut par celui-ci jeté sans un sou sur le pavé de Caernarvon, si j'ose m'exprimer ainsi au sujet d'une localité dont toutes les rues sont macadamisées.

Mais Jérémie-J.-Spruyt était pétri d'initiative ; à l'âge où les gosses n'ont cure que des jeux de cerceau, de billes et de barres, il s'ingéniait à tailler dans de la moelle du sureau de petits dés dont il se servait avec adresse au préjudice de ses petits camarades ; il eut vite amassé au détriment des gamins de Caernarvon une

somme de 25 shillings, dont il fit l'acquisition d'une belle roulette toute neuve.

Il s'établit alors dans des chantiers abandonnés et des maisons en construction et sous l'œil complaisant des policemen auxquels il savait à l'occasion payer la goutte, il tint des cénacles de jeu ambulants où fréquentait toute la gueuserie de la ville, mineurs, bookmakers, colporteurs, grooms sans place, chasseurs de bars, etc.

A ce métier, Jérémie-J.-Spruyt acquit vite une honnête aisance qui lui permit de s'établir à domicile fixe; il loua une boutique qu'il orna de glaces, de meubles Louis XV en laqué blanc ainsi que de tentures roses; il plaça devant la porte un jeune nègre vêtu tout de rouge et d'or et décora ce «saloon» du nom pompeux de «casino».

A la place d'honneur trônait, cela va sans dire, la fameuse roulette, tandis que dans les coins, des tables à tapis vert, incitaient au baccarat et au trente et quarante.

Jerry s'attira la bienveillance ou plutôt la bienveillante neutralité des pouvoirs publics par d'intelligentes initiatives; dès que ses ressources le lui permirent, il créa des cortèges philanthropiques où figurèrent sous un manteau

royal, les plus jolies filles des marchés de Cardiff; il fit venir au Casino de Caernarvon, un illustre chirurgien qui cinématographiquement y expliqua ses plus fructueuses opérations, moyennant quoi Jérémie-J.-Spruyt s'engageait à vendre exclusivement la marque de whiskey dont le célèbre chirurgien était commanditaire; non content de la célébrité commençant, de ces faits, à lui venir; Jerry qui n'aurait cependant pas pu discerner un vers d'Oscar Wilde d'une ligne de prose de Conan Doyle, rêva de grouper à Caernarvon une élite esthétique sous le nom de « Caernarvon Centre d'Art »; on donnait au casino de Jerry d'estimables causeries sur la reliure que venaient écouter entre deux parties, les joueurs désœuvrés.

Jérémie-J.-Spruyt songea dès lors à la députation; son passé commençait à s'estomper de brumes lointaines, et la génération présente n'avait plus mémoire qu'il avait jadis été quelque peu condamné pour des peccadilles; il ambitionnait également l'Ordre du Bain, qui lui semblait la récompense logique de ce qu'il avait réussi à faire de Caernarvon une station balnéaire assez achalandée.

Entretemps Jerry s'était marié; il avait

*voir page 17 plus loin*

*Voir page 16 un peu avant*

épousé Miss Mabel Speltermay qui lui apportait en dot d'excellentes prairies et des bois majestueux sis autour de Tremadoc, comté de Merioneth; M<sup>me</sup> Mabel-Spruyt, dernier rejeton de l'antique raison sociale Pakzemvast and Speltermay, n'était ni belle, ni laide; ni grande, ni petite, ni intelligente, ni bête; elle soigna convenablement son ménage et donna à Jerry après deux ans de mariage un fils qui de commun accord fut nommé Robert, aliàs Bobby.

Le jeune Bobby Spruyt venait d'atteindre au moment où commence ce véridique récit, son septième printemps; sa laideur rousse désespérait ses parents; il avait l'exacte ressemblance d'un crapaud sur l'arrière train dont on aurait marché, c'est-à-dire que ses yeux, ses lèvres, sa langue, ses joues semblaient lui sortir de la tête; de plus il possédait un clavier de dents mal chaussées, démesuré à tel point que Percy Toods, le plus spirituel habitué du Casino de Caernarvon, disait volontiers qu'il avait dû certainement compter parmi ses ancêtres un facteur de pianos.

Malheureusement pour Jérémie-J.-Spruyt et pour la ville de Caernarvon, le Parlement britannique vota une loi sur les jeux, interdisant

formellement tous jeux de hasard. Jerry en fut d'abord peu ému; il savait comme en tous pays la loi est diverse suivant qu'on l'applique au puissant ou au misérable et n'ignorait point l'art d'aveugler fonctionnaires et inspecteurs par de convenables rémunérations; malheureusement quelques suicides sensationnels créèrent autour du Casino de Caernarvon un tel retentissement de mauvais aloi qu'un beau jour, l'établissement fut fermé par autorité de justice.

Jerry réalisa rapidement son actif et, accompagné des vœux unanimes de la population ainsi que de M<sup>me</sup> Mabel Spruyt et de master Bobby Spruyt, prit le Midland-Express pour Londres.

C'est dans un petit cottage de Kangaroo Road (Southwark) que Jerry élut désormais ses pénates; il habitait là au rez-de-chaussée, tandis que M<sup>me</sup> Jerry et Bobby se contentaient du premier étage; dans la pièce de devant, une espèce de salon-bureau où sous un globe de verre figurait sa première roulette, il recevait de rares visites, tuant le temps en laborieuses recherches généalogiques de la dynastie des Spruyt depuis les plus lointaines générations.

C'est ainsi que Jérémie-J.-Spruyt découvrit que la souche de sa famille était brabançonne et que parmi les gloires ancestrales dont il avait lieu d'être fier, figurait notamment Jacob Spruyt dit Vodde qui conduisit en 1827 le pèlerinage des dames des Marolles à la Kermesse de Louvain, tandis qu'en 1848 Nette Spruyt fut doyenne de la Minque bruxelloise.

Ces découvertes intéressèrent à tel point Jérémie-J.-Spruyt qu'il décida de venir à Bruxelles compléter ses documents familiaux à l'aide des archives de l'Hôtel de Ville.

Et profitant de ce qu'un de ses anciens clients de Caernarvon, un Belge, L... dit Marabout, était précisément de passage à Londres où il venait d'acheter le cheval « Escargot » qu'il se proposait de truquer à l'usage des hippodromes continentaux, Jerry s'embarqua un beau matin, laissa M<sup>me</sup> Jerry et Bobby à Ostende, confiés aux soins d'un sien ami, croupier au Cercle des jeux, et débarqua à Bruxelles avec toute la solennité relatée dans le précédent chapitre.

---

### III

D'Ostende à Bruxelles, Jérémie-J.-Spruyt avait perdu bien de ses illusions au sujet des railways belges; l'anachronisme de la station gothique de Bruges l'étonna, et il en conçut une haute appréciation de l'architecture belge, plus tard cette opinion se confirma à la vue de ce présomptueux bubon couronné s'étalant au sommet de Bruxelles sous le nom de Palais de Justice, ainsi que d'autres monuments dont la Belgique est fière, comme par exemple les gares du Nord et du Midi, le Théâtre de la Monnaie, le Palais du Roi, les ministères et l'Arcade du Cinquantenaire.

Après avoir salué le fonctionnaire qui, au péril de sa vie, détourna jadis d'Edouard VII le pistolet à amorces du jeune Sipido, Jerry fit une apparition sensationnelle place Rogier. Indifférent au « Zoot » d'un petit télégraphiste qui s'en allait, en musardant, livrer une lettre express, il guettait un visage ami et tout de suite il aperçut Marabout; ce fut un échange bruyant d'épiphonèmes britanniques accompagné de tapes formidables : « Hallo, — Old chap — How are you — damned pawl, etc. Jerry avait une joie évidente de retrouver Marabout, comme Marabout de revoir Jerry; ces deux gars étaient à peu près du même horizon intellectuel, avec cette différence que si Jérémie-y-Spruyt spéculait simplement sur les passions des autres pour en tirer un honnête profit, Marabout, comme on le verra plus tard, chargeait des comparses vulgaires de rendre le sort favorable à sa poche.

Les malles placées sur l'impériale du bus de l'Hôtel Métropole, Jerry eut le loisir de bourrer une pipe et de regarder autour de lui.

La place Rogier apparaissait lamentable sous la pluie fine qui commençait à tomber; Jerry trouva mesquin l'abond de Bruxelles à la lueur des six pauvres lampes à arc qui, perchées sur

d'inesthétiques poteaux, illuminaient le terre-plein. Un trou noir était la rue Neuve, un trou plus large et plus désert, le boulevard du Nord. A perte de vue les lampadères semi-électriques, semi-bec Auer conciliaient la magnificence et l'économie de notre municipalité.

Dans la pluie, lorsque l'arrivée d'un train n'amenait pas un afflux de personnes, trois marchandes de fleurs accrochaient les passants avec insistance, un bouquet de végétaux tendu à bout de bras; des jasmins désolés, des œillets flétris ou des violettes, dont le parfum était dû à des aspersions d'acide urique, tandis qu'un agent de police encapuchonné et indifférent gravitait sans fin autour du kiosque où la fanfare de Fexhe-le-Haut-Clocher venait de remporter le premier prix d'éloignement.

Comme une dizaine de vendeurs groupés au coin de la rue du Progrès glapissaient aigrement des titres de journaux, Jerry qui avait quelques fonds engagés dans les *Rand Mines* désira acheter une feuille financière pour connaître les cours de la Bourse du jour; une marchande lui apprit cette chose déconcertante que le « *Messenger de Bruxelles* » s'imprimant à Anvers, les cours ne parviendraient à Bruxelles que le lendemain.

Jerry en conçut une haute idée de notre service d'information rapide et ne put s'empêcher de rappeler à Marabout que le résultat du Derby d'Epsom couru à 3 h. 45 était hurlé dès 3 h. 57 par les boys du « Caernarvon Advertiser ».

Marabout se rendit aisément à cette évidence, confessant que l'apathie et la lenteur étaient caractéristiques du tempérament belge; à preuve, disait-il, les travaux de la Montagne de la Cour et la création du Mont des Arts et bien d'autres; il aurait continué longtemps sur ce ton si Jerry n'avait eu soif.

Sur la place déserte, l'éclairage blafard des cafés plaçait des trouées fulgurantes; l'Hôtel Cécil tranchait sur le ciel noir son énorme donjon blanc, le Café des Boulevards, le Cosmopolite, le Monico et le Terminus s'emplissaient d'un grouillement continu de gens dont la pluie extérieure était seulement un prétexte au rafraîchissement interne; à la terrasse du Phare des grues parlaient haut d'un amant commun — un salaud — qu'elles venaient de se découvrir, une louche animation gravitait autour des hôtels borgnes de la rue de Brabant et du Progrès où des couples s'engouffraient dans des portes, les

uns timides et subreptices, d'autres avec une naïve et triomphale ostentation.

Marabout ayant rencontré un entraîneur avec lequel il tomba en grande conversation, Jerry arpentait la rue des Croisades.

Comme il faisait chaud et lourd malgré la « drache », des fenêtres étaient ouvertes et derrière les stores baissés, bringueballant au souffle du vent, on sentait qu'il se passait quelque chose de sordidement bête et que des gens accomplissaient sans excuse de désir ou d'amour, des gestes mécaniques et rémunérateurs.

Jerry aimait assez ces façons, il prêtait une oreille attentive à des cris inarticulés de femme et à des clapotis d'eau dans des cuvettes ; parfois il éclatait d'un gros rire.

Il s'étonna de ce qu'une dame entra successivement avec plusieurs hommes dans un hôtel, et finalement il s'attarda, dans une des rues adjacentes, à surveiller l'huis entrebaillé du rez-de-chaussée d'une meretrice.

Jérémie-J.-Spruyt fit même cette bonne blague, comme la femme roulait vers lui son œil engageant, d'entrer, et tandis qu'elle se déshabillait déjà de son peignoir bleu tendre, il salua

gravement et dit : « Madame, I beg your ; pardon, ne pourriez-vous pas me dire l'heure, s'il vous plaît? ».

Autour de la gare, des boîtes ; bière et goutte devant, champagne derrière ; des boutiques de cigares où les cigares ne sont que le prétexte ; suivant le physique de la patronne, son stout coûte vingt ou trente sous et ses faveurs ultimes cinq ou dix francs ; bien des noctambules virent ce que vit Jerry à la terrasse d'un café — hôtel fameux où l'on rafle généralement et fructueusement chaque fois qu'il se commet à Bruxelles un vol important, entre autres, lors du cambriolage de l'Avenue des Arts.

Une fillette de douze ans assise à côté de sa mère ; celle-ci décatie par la noce mais faisant encore aux lumières figure respectable ; la petite répétant aux passants une épouvantable leçon ponctuellement apprise.

C'est la mère qui débattait le prix ; dix francs généralement et touchait par anticipation ; la petite disparaissait dans l'hôtel avec le vieux marcheur — c'était presque toujours un vieux — alors la mère opérait pour son compte, dans le même hôtel, quelquefois dans la même chambre ; cinq, six, dix fois, au hasard de l'achalan-

dage ces cérémonies se renouvelaient, et au petit matin, tandis que la mère comptait les louis si bien gagnés; la fillette encore plus lasse, avait dans les yeux l'expression étonnée des chiens qu'on bat injustement.

Il y a quatre ans de cela; depuis nous avons revu cette fillette; elle a réussi. Après avoir figuré quelques jours sur la scène de l'Alcazar dans les revues, elle a été enlevée à l'amour maternel par un petit vieux bien propre qui lui fait des petits revenus et qu'elle épousera après lui avoir fait deux ou trois enfants d'autres pères.

A ces spectacles Jerry devint très excité, Marabout enfin libéré de son entraîneur eut soin de le mettre en garde contre les entaulages il lui expliqua que ce milieu avait la spécialité de ce genre d'opérations dont les fait-divers des quotidiens journallement s'alimentaient; et pour preuve il lut:

« M. X..., gros négociant de Couvin, de passage à Bruxelles avait fait la connaissance d'une (ou de deux suivant la circonstance) jolie fille qu'il promena toute la soirée dans les bars; vers minuit sa conquête le conduisit *dans un hôtel des environs de la Gare du Nord* où

M. X... s'aperçut avec stupeur à son réveil en même temps que de l'absence de sa compagne, de la disparition de son chronomètre en or, d'une valeur de 800 francs et de son portefeuille contenant 3200 francs en billets de banque. »

Et comme Jérémie-J.-Spruyt au fond très curieux enquêtait auprès d'un agent à ce sujet : « Ne faut-il pas que tout le monde s'amuse, répondit le garde-ville. Ah ! c'est bien dommage monsieur qu'on ait fermé Giacobi, celui-là était presque un père pour la police, il avait loué aux environs de Bruxelles une espèce de petit château où tous les policiers étaient les bienvenus ; c'est pourquoi nous fermions l'œil complaisamment sur ce qui se passait dans son établissement du coin de la rue Grétry ; on y pratiquait bien un peu la traite des blanches au rez-de-chaussée, on y malmenait bien un peu des mineures à l'entresol ; mais voyez-vous, monsieur, ces filles un peu plus tôt, un peu plus tard *auraient quand bien même fini par tourner mal*, alors quoi ? »

Jerry s'en fut tout pensif perdre des derniers whiskies and soda avec Marabout qui maniait décidément le poker en virtuose, puis tous deux prirent le boulevard du Nord où Jerry s'extasia

devant la multitude d'établissements cinématographiques.

Comme il sonnait minuit, ils arrivèrent place de Brouckère où les mains dans les poches ils assistèrent au départ des petites femmes de la Scala ; l'auto de Maud d'Orby ronflait devant le théâtre : Jerry tout émerilloné vit une ombre blonde et blanche s'engouffrer dans la vingt-quatre chevaux qui disparut aussitôt par la Rue Fossé-aux-Loups, puis suivirent les rats du corps de ballet s'égrenant dans les cafés environnants et jusque chez Artus, à la recherche de leurs amis de cœur tandis qu'à l'intérieur du théâtre un groupe d'artistes mâles, d'auteurs, d'agents de publicité ergotait à perdre de vue sur l'évènement du jour.

Puis ils allèrent se coucher.

---

#### IV

Le lendemain Jerry se leva tard, la tête lourde et la bouche pâteuse ; après avoir tué le ver il demanda le chemin de la poste, cet étrange et lourd bâtiment où les styles grecs se superposent avec tant d'outrecuidance. Tout est laid dans cette caserne, à la fois mesquine et prétentieuse, avait dit Marabout, et si ce palais n'avait pour repoussoir l'ignobilissime théâtre de la Monnaie, on pourrait peut-être lui donner la palme de la banalité.

. . . . .  
Il est un fait assuré c'est que nous n'avons pas d'architecte en Belgique.

Ce qui est chez nous de bien, est ancien ou copié de l'ancien ; le reste, cottages anglais ou boutiques viennoises, torturé et aggravé par la patauderie de nos bâtisseurs, est banal ou ridicule.

Tout leur art, à ces maçons, s'est borné à inventer cette veule plate et bête maison de rentier, dont l'invariable modèle se répète en toutes dimensions.

Allez donc en n'importe quel faubourg contempler la funéraire détresse des rues ; le spleen suinte de ces façades ; tout est inconfortable, rien n'est riant, j'imagine que s'ils ne portaient pas de numéros et si les locataires n'ajoutaient aux fenêtres de leur salon, des potiches, des chiens de porcelaine, des araucarias enrubbannés et autres salauderies, ils ne pourraient reconnaître leur logis.

Qui dira la solennelle imbécilité de tout les grands hôtel de ce Quartier-Léopold dont on voulut faire un modèle d'opulence ; certes les maçons qui y tâchèrent ne réussirent qu'à créer un cimetière.

Lorsqu'un de ces malfaiteurs d'art se distingue, c'est pour innover le ribouillage compliqué d'Hankar, les nobles végétations sous-

marines d'Horta, où les meubles brutaux et déplaisants de Serurier-Bovy, et tellement ils sont rares chez nous qu'on parle immédiatement de leur élever une statue.

Une statue à Hankar ; pourquoi faire ? Parce qu'il contribua à importer chez nous cet abominable modern-style qui se meurt heureusement de sa médiocrité ? Merci bien ; on l'eut nommé lieutenant dans la garde civique, comme notre ami Bernier, que j'aurais trouvé cela parfait ; de là à statufier un très honnête homme qui fit de belles et de vilâmes maisons, il y a loin.

Surtout si ce monument devait ressembler à celui de Van Humbeek — quel malfaiteur que ce Samuel ! — ou à celui d'Auguste Orts, dont les deux lions symboliques ont l'air de gorettes assoupis — des lions à ce parlementaire placide !

Et puisque nous en sommes à nous indigner devant des emplâtres, n'oublions pas non plus le Buls « style esthétique » qui déshonore la maison de l'Etoile, il n'est pas grassouillet le génie qui tend une lampe grecque — pour quoi faire ? — à notre ex-mayeur : Il est vrai que Monsieur Buls lui-même n'est pas grassouillet. Ce modern-style dans ce décor d'antiquaille

est presque aussi rationnel que le cabinet Louis XV de l'échevin des naissances et des décès dans le gothique de l'hôtel de ville.

Comment les mauvais ouvriers qui ont déterminé l'emplacement de cette machinette, ont-ils pu tolérer le voisinage du pur chef-d'œuvre qui est à côté : le t'Serclaes de Dillens; voilà au moins du beau, de l'opulent et du grand art, ceci est bien bruxellois et bien flamand et non pas tous ces varechs et tous ces lichens, ces lampes grecques, ces allégories bébêtes et surannées.

Ils grouillent au moins, ces kiekefretters, ces gens ont de l'exubérance et de l'enthousiasme; ces chevaux sont réellement des chevaux, et non des momies, et si le macchabée de bronze qui finit d'expirer sous ce monument n'est pas très apéritif, l'ensemble de ces ors patinés est d'un incomparable richesse de style.

Il n'est, d'autre part, rien qui puisse donner une plus haute idée de notre éclectisme que les bonshommes dressant sur nos places publiques des silhouettes ostentatoires, depuis le Gendebien redingoté, indiquant victorieusement de son index que la rue de l'Hôpital a besoin d'être repavée, jusqu'au Rogier qui trône place de la

Liberté dans une attitude sautillante et ridicule de maître de danse.

.....  
On conçoit que ces digressions statuariques intéressaient fort peu Jerry abîmé devant les pannes, pardon les panneaux excitatoires par lesquels M. van den Bussche a commémoré l'œuvre du Congo et les progrès des postes.

Jerry trouvait cela très beau, d'autant plus qu'on en vendait à l'intérieur des cartes postales illustrées en reproduisant jusqu'au coloris rubénien; or, tout le monde sait bien qu'on ne « tire en carte postale » que les très belles choses: le palais du Roi, Manneken-Pis, l'ex-monument Houwaert et la ferme du Vossegat. Tout de suite Marabout explosa d'indignation.

« Il y a des gens groupés ainsi sur certains primitifs; hélas, il n'y a ici de primitif que le dessin; ne botterait-on pas le derrière des édiles qui ont commandé pareille ordure où rien n'est comparable à l'ignominie de la composition, si ce n'est l'indigence du dessin et la veulerie de la couleur. Vraiment cette allégorie spirituelle réclame impérieusement la lampe du vernisseur.

Tout est spirituel dans cette lavasse, l'enfant

qui classe des timbres dans cet album émeut les entrailles des bonnes mères ; le moule-à-gaufres qui tient à son oreille un cornet de téléphone et semble très embêté de ne pouvoir obtenir la communication personnifie finement le progrès, tandis que le colonel Thys déboule de l'*Anversville* aux sons de *Vers l'Avenir*, un nègre va lui porter une défense d'éléphant : c'est très beau, macache bono. »

Tandis que Marabout finissait de vitupérer M. van den Bussche, ils étaient arrivés à la Taverne Royale : dans l'aquarium, Marabout présenta le grand sculpteur Flambeau, redingoté, une énorme rosette étincelant à la boutonnière. Entouré d'un cénacle de parasites, il pérorait en un langage pittoresque où se mariaient des mots français prononcés à l'anversoise et des mots flamands fransquillonnés.

Tout de suite Flambeau invita Jerry, dont la splendeur des pectoraux l'émouvait, à visiter son atelier et comme on en vint à parler de femmes, Flambeau se transfigura.

A voix basse, Marabout expliqua à Jerry qu'un choix de conversations rendait Flambeau excité, l'autre lugubre ; le premier était la Femme avec un grand *F* ; le second le sort d'un

monument à lui cher, dont la « boîte » fut faite en style néo-grec par l'architecte Horta et qui, méprisé par les pouvoirs officiels dans un coin de parc lointain était depuis dix ans interdit à la vue.

Marabout expliqua à Jerry la synthèse des rancunes du grand sculpteur; Flambeau voulait d'en haut l'éclairage de ses « Reliefs des boissons humaines », Horta l'exigeait de face; on prit un moyen terme : on n'éclaira pas du tout.

Cependant Flambeau développait l'expression de son idéal; « la Femme, disait-il, doit être pour que je l'aime, en forme d'amphore; elle aura comme les statues grecques la tête petite; la femme n'a pas — savez-vous — besoin d'être intelligente; les épaules doivent être étroites et le bassin large, facile aux maternités, la cuisse et la jambe longues, le pied grand et solide; autour de cela il faut de la chair, de la belle et saine et forte chair; et durant qu'il parlait, Flambeau modelait dans le vide des poitrines et des croupes; de plus, ajouta-t-il, les femmes doivent avoir le derrière en forme de poire, c'est un axiome esthétique que le sire de Brantôme énonça le premier; Marion de

Lorme avait, paraît-il, ce postère comme aussi Théroigne de Méricourt, la belle Liégeoise, comme Madame là-bas, conclut le grand sculpteur en désignant une plantureuse voisine qui dévorait un aspic de foie gras. Voyez-vous, il n'y aura toujours que la chair; si dans deux mille ans on retrouve dans la terre un bronze « de moi », on s'extasiera sur la beauté des femmes flamandes et on reconnaîtra que je suis le plus grand, depuis Praxitèle... et encore. Et la figure de Flambeau, tout à son dada, prenait des tons pourpres, tandis que sa rosette semblait grandir encore et étinceler davantage.

Et comme Jérémie-J.-Spruyt était allé « à la cour », il fut tout étonné, en revenant, de voir que Flambeau s'était présenté à la plantureuse voisine et l'avait invitée à venir poser « dans » son atelier.

.....  
C'était mercredi, les salles de restaurant s'emplissaient de cette population boursière et provinciale qui fait, à ce jour, ressembler Bruxelles à un conglomérat de gens parlant haut et mal; autour des chateaubriants aux pommes et des soles au vin blanc, les plus authentiques industriels de Seneffe comme aussi les manufactu-

riers de Masnuy-Saint-Pierre ergotaient à perte de vue de choses d'intérêt ou de plaisantes aventures; avec des rires gras qui faisaient trembler dans leur cadre la toile des décorations de Broerman; avec des accents de tous 'es terroirs wallons, ils disaient de lamentables et vénales victoires d'amour ou de pénibles blessures d'intérêt, à moins qu'ils ne répétassent avec insistance d'antiques calembours.

Et Jerry, qui au fond avait du bon sens, pensait à voir tous ces imbéciles, à une humanité spéciale où l'idéal est borné par le déjeuner de midi, — avec du Pommard 1867, — la lecture de la gazette, le rendez-vous d'affaires de l'après-midi, le souper du soir et l'odieuse aventure fornicatoire hebdomadaire.

M. Homais sévit parmi nos mercredis avec une incomparable ignominie; comme nos dimanches sont faits insupportables par la présence des paysans et l'ostentation des sociétés d'anciens militaires, nos mercredis sont infestés par des réunions d'aborigènes lointains qui rendent notre ville intenable.

Il en est partout, à partir de onze heures; ils vont par grappes, comme les essaims de guêpes, rendant la circulation ardue et les cafés inha-

bitables; leurs groupes s'accrochent aux terrasses, leur verbe bête emplit la rue; ils mènent sans grands frais la grande vie qui fera, le soir, au café du village, les frais de leurs récits de guerre.

Jérémie-J.-Spruyt n'avait jamais vu, même au temps des fêtes de Christmas à Caernarvon, une telle réunion d'anthropomorphes.

Flambeau, lui-même, semblait en ce mercredi dépaysé; sous les conversations voisines, sa marotte repliait ses ailes; il écoutait malgré lui, déconcerté, des bribes d'aperçus très intéressants au sujet des usines à cuivre d'Hemixem, des Wattelar-Francq ou des Sucrières de Tucuman.

Marabout, le pudding pris, expliqua que le seul moyen d'avoir la paix était de prendre une voiture et de se faire conduire au Bois en attendant que la dixhuitième heure amenât l'exode de toute cette encombrante province.

---

En sortant, Marabout montra à Jerry quelques personnalités que la promiscuité du mercredi n'avait pas éloignées; Giboyer, l'heureux directeur de théâtre; Jane Occident, dont les bijoux trop fulgurants semblaient conquis sur quelque maharadjah de Golconde; — des extrass, comme dit cette rosse de Théo Hannon; — Maud d'Orby, passant en auto avec dans ses yeux bleus une lueur trouble de morphine; Mahaux et sa tête de Christ gouape, sa casquette de chef de gare allemand et sa pelisse de hérisson, l'homme des voitures, des journaux

obscènes et des candidatures législatives. Eloquemment, il évoqua les vieux amis de ce Passage

Où le vieux Mengal à pas lents  
Parcourait l'an dernier encore  
Le pavé de ses jeunes ans.

et plus loin, soudain, Marabout expliqua à Jerry; Franz Fonson, barbu comme Lucius Vérus, discutant de son dernier succès; Géhenniaux, élégant et impeccable sous son pince-nez d'or; Ambreville, dont l'importance semblait obstruer le passage; Vogel, à la barbe dorée de fleuve germain; Henriette Becker, étoile inamovible, trottant vers sa répétition; Jane Maubourg avec une amie, Dewattine, bon enfant et rond comme une balle de gamin; Desclos, conservateur de soi-même à travers les âges au moyen d'une impitoyable hygiène; Valère Mabille, passant comme un bolide parmi la foule, personnalité sympathique qu'on rencontre partout à toute heure et dont l'activité suffirait à occuper dix vies humaines; Ver-rableu, excentrique gommeux et, dit-on, un peu loup-foque dont le prestige naquit du remplacement de son col par une manchette si éle-

vée qu'il semble, si on devait la lui retirer, que sa tête cherrait; des peintres, des littérateurs belges d'expression française et des littérateurs bruxellois d'expression belge, des journalistes, des peintres, des savants et des ignares célèbres, des philanthropes et des rastas, des riches et des pauvres; des gens prodigues comme l'enfant de ce nom ou bien égoïstes comme Anversoïis.

Accoudé contre les ignobles colonnes jumelles qui bornent la Galerie du Roi, Marabout, d'un geste large, montrait tout cela à Jerry, d'ailleurs fort peu intéressé, occupé qu'il était à rêver à une combinaison nouvelle destinée à faire du baccarat, dit « Faucheuse » une mine d'or pour le ponte vraiment intelligent.

La conversation, mise sur ce tapis, dévia rapidement et tandis que le fiacre les cahotait parmi les décombres de la Montagne de la Cour, Marabout dit à Jerry comment un cénacle de jeunes gens de bonne famille dévalisait l'imprudent où le naïf dans un établissement voisin aujourd'hui démoli au noble jeu dit des « six carrés ».

Voici comment cette escroquerie se pratique : les accessoires sont des plus rudimentaires, trois

dés, une ardoise, de la craie, ou plus simplement un crayon et la table de marbre d'un café.

On trace la figure suivante :

1	2	3
4	5	6

Les pontes ont le droit de miser sur toutes les cases moins une d'elles (c'est la variante la plus répandue de ce genre de jeu) qui constitue le privilège du banquier. On lance les dés et le banquier paie les points qu'il n'a pas amenés, moins toutefois le point de sa case privilégiée qui varie suivant les tours et le caprice des pontes.

Dans la combinaison qui nous occupe, le banquier a donc trois chances contre deux, c'est-à-dire soixante contre quarante pour les pontes.

Pour conserver une apparence d'honnêteté à ce trafic, après un temps déterminé, la banque passe au joueur suivant ; le ponte naïf est donc banquier à son tour et sa confiance dans l'intégrité de ses partenaires s'en accroît ; malheureusement s'il a une banque à son profit, la sienne, il en a quatre, cinq, ou six suivant le nombre des joueurs, contre lui ; les autres

joueurs sont d'ailleurs un aéropage de compères qui, après la partie, se partageront fraternellement ses dépouilles.

Un autre vol du même genre se pratique à l'aide d'un jeu de whist; le banquier met sur table, dos en l'air, autant de cartes qu'il y a de joueurs, lui compris; les pontes misent et le banquier retourne une carte laissée libre; il paie les points audessus de sa carte et empoche les points inférieurs ou *égaux*, c'est-à-dire que si le banquier retourne un huit, il acquiert les mises placées sur tout autre huit.

On voit clairement que dans un jeu de whist de treize points différents, le banquier possède sept chances contre six.

Quand les compères estiment que ce n'est pas encore assez, on joue avec plusieurs jeux de piquet; dans ce cas, les chances du banquier sont de cinq chances contre quatre.

A ces jeux, un après-midi suffit amplement à vider le portefeuille le mieux garni.

Quand il s'agit simplement de solder les consommations et que le professionnel se trouve avec des gogos, on décide de jeter trois dés et de deviner le total; celui qui aura deviné le point le plus éloigné de ce total réglera les

consommations; notre professionnel, homme poli, laissera deviner d'abord deux de ses voisins et énoncera alors un chiffre intermédiaire, quel qu'il soit, il est absolument sûr de ne pas perdre; c'est un procédé simplet mais infail-  
liblé.

Au dés, le vulgaire zanzibar et le poker servent à alimenter les revenus de toute une catégorie de représentants de notre jeunesse dorée; ils ont acquis à jeter les dés, comme aussi à palper les cartes, une adresse extraordinaire et il n'est pas rare de les voir abattre le point exact annoncé d'avance par eux.

Ces résultats se justifient par une longue pratique du lancement horizontal des dés, c'est-à-dire que, trompe-l'œil parfait, c'est la main qui est lancée, tandis que les dés restent à peu près immobiles.

Ajoutons que chacun des joueurs mondains et professionnels a toujours dans la poche de son gilet un poker personnel dont il connaît parfaitement les caprices et dont il a soigneusement corrigé les vellétés d'indépendance; ces dés sont minutieusement farcis de ciment ou de plomb et le joueur sait parfaitement qu'en les lançant de telle manière ils tomberont de telle autre.

D'aucuns ont également dans leur gousset une mignonne roulette de poche où ils ont établi un « point de frottement », c'est-à-dire un point de contact entre la roulette et le fond de la caisse ; si la force déployée par le joueur est constante mathématiquement, la roulette s'arrêtera toujours au même point ; or, le joueur connaît admirablement sa roulette de poche, dont il a longuement répété les mystères.

Nous n'insisterons pas sur les procédés adoptés par nos escrocs pour l'emploi lucratif des différents jeux de cartes : ils font l'objet de traités spéciaux ; même l'émollient piquet n'y échappe pas ; à l'écarté, la retourné du roi offre des ressources précieuses à l'aide du biseutage des cartes, du marquage ou tout simplement du saut de coupe. Nous avons vu, un de nos plus sympathiques jeunes viveurs bruxellois, qui acquit une honnête aisance, mi à l'aide du « travail » de sa maîtresse et mi du jeu, faire le pari de retourner le roi à chaque coup et le gagner.

Le baccarat, tel qu'on le joue en petit cercle dans les arrière-café, est encore très rémunérateur ; la « Faucheuse » laissant une chance minime au ponté est encore laissée aux salons parisiens et, de ce fait, l'on préfère, au point

de vue rendement, le baccarat ordinaire dont les arcanes furent si minutieusement révélés par M. Goron.

Les procédés dévoilés par l'ancien chef de la Sûreté française sont les mêmes pour les petits cénacles dont nous voulons parler que pour les grands cercles de jeux louches, avec cette différence que le croupier, au lieu d'être un professionnel, est un « gentleman ».

Peu de gens, dit M. Goron, même parmi ceux qui ont l'habitude de risquer leur argent dans les cercles à la mode ou les casinos de villes d'eaux, se font une juste idée du rôle important que joue ce personnage.

En effet, le croupier est tout ; il est le moyen direct de bénéfice d'un grand cercle comme d'une petite réunion de rastaquouères.

A l'aide d'un long rateau dans le premier cas, de ses mains dans le second, il ratisse les mises des perdants et paie les gagnants. Dans les grands cercles, on surveille ces hommes pour éviter qu'ils ne trichent, mais il n'en est pas de même dans les tripots. Dans ces repères que l'on baptise clubs et où la police ne pénètre que difficilement, le croupier est l'associé du propriétaire. Si c'est ce dernier, presque toujours

un escroc, qui tient la banque, il trichera en utilisant des trucs trop nombreux pour les énumérer ici. Quand c'est un jeune innocent qui tient la partie, c'est alors au croupier à jouer son rôle malhonnête et cela en récoltant l'argent sur la table; il en fait disparaître une bonne partie dans ses poches et d'une façon si habile qu'il faut être bien malin pour deviner son manège. C'est d'ailleurs pour cette raison que, dans ces réunions (et aussi parce qu'on jette plus facilement un jeton qu'un louis), on emploie des jetons au lieu de monnaie : ces jetons représentent parfois 1,000 ou 2,000 francs.

A la fin de la réunion, le propriétaire et le croupier se partagent le produit du vol.

Les joueurs sont assis à droite et à gauche du banquier qui a devant lui plusieurs séries de cartes; quand les mises sont sur la table, il distribue des cartes à droite et à gauche et à lui-même; un joueur dans chacun des deux camps jouant contre le banquier; il faut, avec deux cartes, marquer 9 au plus ou le chiffre le plus rapproché de ce nombre; on peut d'ailleurs en demander une troisième; les figures et les dix sont sans valeur; si le total des points

dépasse dix, la dizaine ne compte pas et on doit la déduire du total.

Si le banquier fait moins que le joueur, il perd; dans le cas contraire, il gagne; un nouveau banquier joue avec des cartes neuves, ceci demande une explication :

Dans le monde des joueurs on sait que lorsque le jeu a été battu, coupé et placé devant le banquier, il est très facile pour lui de mettre sur le paquet deux ou trois cartes qui lui amèneront la victoire. S'il en demande de nouvelles, c'est pour faire croire aux gens qui ne sont pas initiés, et qui malheureusement sont en majorité, que l'on veut éviter toute fraude; ces soi-disant cartes neuves servent, au contraire, de paravent aux pires escroqueries; dans une pièce retirée, on leur fait subir une préparation savante : Le paquet est exposé à la vapeur d'eau bouillante, on enlève le dos des cartes, puis le paquet est très soigneusement refait.

On apporte généralement cinq paquets neufs; le croupier en défait quatre et laisse le cinquième sur la cheminée. Il bat les jeux avec rapidité, si vite qu'il ne brouille rien du tout, il réussit très bien le truc qui consiste à faire semblant de remuer les cartes.

*voir sous page 69 plus loin*

On passa à la distribution bientôt (1); je retins mon souffle, car je reconnus la fameuse combinaison appelée «705» ou mieux «l'éclair» à cause de la rapidité avec laquelle elle nettoie ses victimes.

Voici ces extraordinaires séries qui montrent que le banquier gagne toujours, sauf dans deux cas où le joueur et lui ont le même total : *Les joueurs peuvent couper autant de fois qu'ils veulent, cela ne change rien au jeu.*

Voici le secret dit l'« éclair » :

Chaque paquet de cinquante-deux cartes est arrangé dans l'ordre suivant, les zéros représentant les dix et les figures qui au baccarat n'ont pas de valeur :

7. 0. 5. 9. 0. 2. 6. 0. 4. 7. 3. 3. 0. 8. 0.

1. 2. 6. 9. 0. 8. 7. 0. 9. 7. 0. 4. 9. 0. 2.

5. 0. 4. 8. 0. 3. 2. 0. 8. 1. 1. 3. 5. 5. 3.

4. 0. 0. 0. 6. 0. 7.

Un examen sommaire du tableau précédent prouve que le gain du banquier est invariable est presque mathématique.

Cependant la solennité du baccarat qui

---

(1) Mémoires de M. Goron, ancien chef de la Sûreté.

exige un certain nombre de pontes et d'accessoires, et de ce fait se prête peu au détressement entre quatre-z-yeux, a relégué ce moyen aristocratique aux grandes réunions de pontes; le vulgaire des joueurs préfère le poker, le « rouge ou noire », l'antique « Polignac » où les fraudes sont si aisées, le « chasse-cœur » ou les « six carrés » jeu rémunérateur s'il en fût.

Le « tarotage » des cartes est le moyen le plus employé par nos grecs pour se ménager la chance : ce qu'on appelle le tarot est le quadrillage, points ou dessin qui orne le revers de la carte et qui, grâce à certaines dispositions, permet aux initiés de reconnaître la carte à première vue; si le dos des cartes est semé de petites croix, par exemple, elles sont diversement placées suivant la valeur de la carte; sur tous les as, le bord supérieur coupera exactement en deux la ligne de croix; sur tous les rois, la branche supérieure sera coupée; sur les sept, la ligne de croix restera intacte, etc. Le jeu tout entier devient donc pour les initiés d'une transparence absolue.

Ensuite viennent les cartes teintées qu'on reconnaît aux différences délicates des teintes du revers.

La tricherie des cartes adhérentes ou glissantes s'exerce avec des jeux qui ont été conservés dans un endroit humide ; les basses cartes dans ces conditions glissant plus facilement que les figures. En effet, pour lustrer le coloris des cartes on les recouvre de gomme, substance très hygrométrique qui à l'humidité devient gluante. Les figures ayant plus de coloris que les basses cartes présentent plus d'adhérence et glissent plus difficilement. Les tricheurs vont même jusqu'à frotter de colophane les basses cartes qui glissent alors admirablement, tandis que les figures restent adhérentes au toucher du pouce.

Il est encore une petite recette peu connue, mais infaillible ; le dos de la carte est marqué d'un léger point jaune clair presque imperceptible, mais le filou porte des lunettes bleues et voit ainsi la marque en vert.

Ces différents systèmes de plumage de l'étranger sont pratiqués un peu partout et spécialement dans certains cafés où le tenancier participe volontiers à la partie ; ils ont fourni et fournissent à nombre de fils de famille d'appréciables revenus.

---

## VI

Maintenant, dit Marabout à Jerry, que je t'ai donné une succincte idée des moyens adoptés par tes émules pour se faire des rentes copieuses, permets-moi de te présenter la plupart des jeunes ventres dorés qui doivent au jeu, aux courses et aux femmes, l'argent nécessaire à l'attente de la fin papa.

Je commence par moi :

« A part de petites histoires trop connues pour que je les continue ici, mes aventures n'auront rien de bien intéressant ; au fait je n'eus qu'un trait de génie en mon existence mouve-

mentée, mais il est suffisant : Par je ne sais quel avatar, je fus nommé directeur bruxellois d'une société transatlantique, que nous nommerons, si vous le voulez bien, la « Comète de la Terre de Feu ». Mon frère était caissier de cette société; c'est vous dire que les finances allèrent bon train et servirent à tout autre but qu'à faire des rentes profitables à notre clientèle; c'était un effréné cake walk financier; nos bureaux étaient luxueusement établis au-dessus d'une somptueuse boutique du haut de la ville. Dans les environs immédiats gîtait l'inventeur d'un explosif : l'« opportunité » nommé Turlupin.

Un jour, « nigra dies notanda lapillo » on m'annonça l'arrivée d'un inspecteur principal dont la fonction la plus expresse devait être de reviser notre comptabilité; que faire? Nous étions bien embêtés, comme vous devez le penser, Jerry; heureusement nous avons pu recueillir une bonne dose d'« opportunité » et la veille de l'arrivée de l'inspecteur toute la maison sautait sous la responsabilité de Turlupin, ce fut un attentat célèbre dans les annales de l'anarchie bruxelloise.

Je ne fus pas, à l'instar de ce pauvre Turlupin, inquiété de ce fait, mais néanmoins cette

incursion rapide dans le domaine libertaire suffit à m'en dégouter à jamais ; c'est pourquoi, ma carrière subit un tournant.

Je commanditai une compagnie de professionnels de l'écarté ; parmi mes comparses, il en est qui me revinrent très cher, notamment mes amis Lavy et de Lagarenne, celui-ci un pseudo-planteur de pommes de terre des environs de Valence, baptisé baron par ses bons amis.

Notre association avant d'être heureuse subit diverses vicissitudes.

Je me trouvais un jour à Londres dans un des grands hôtels des bords de la Tamise, lorsque débarqua dans la salle où je déjeunais un riche Américain ; il menait grand train et jetait guinées et bank-notes par les fenêtres ; sans nul doute, j'avais mis la main sur le milliardaire marchand de conserves de Chicago qui occupe au cœur des tricheurs professionnels la place du prince charmant dans les rêves des jeunes filles.

N'opérant jamais moi-même (on a sa petite dignité), je téléphonai immédiatement à Lavy et à Lagarenne d'accourir à Londres.

Mes deux collaborateurs quittèrent immé-

diatement le petit casino de ville d'eaux où en ce moment ils écumaient les baigneurs, et, deux jours après, ils arrivaient à Londres.

La présentation fut facile; durant ces quarante-huit heures, j'avais pu lier connaissance avec l'Américain, le promener de bar en bar, de théâtre en théâtre; bref, nous étions, de tournée offerte à tournée acceptée, devenus inséparables.

Après un copieux souper, servi dans un salon attenant à la chambre de l'Américain, l'un de nous proposa négligemment une petite partie. Je remis à de Lagarenne 20,000 francs qu'il déposa devant lui, l'Américain fit de même; je n'aime pas les grosses émotions et je descendis au fumoir, d'ailleurs absolument fixé quant au dénouement de la partie.

Ma demi-Pommery et mon Henry Clay achevés, je montai, mais quelle ne fut pas ma stupeur, en constatant que mes 20,000 francs avaient passé en presque totalité dans le tas de l'Américain; le yankee trichait mieux que de Lagarenne! Il ne me suffit que de suivre le jeu pendant cinq minutes pour en acquérir la conviction absolue; Lagarenne et Lavy étaient tombés sur le professionnel le plus expert des

deux Amériques. Je pris le parti le plus sage et, faisant le sacrifice de mes 20,000 francs, je proposai à l'Américain une association qu'il accepta immédiatement.

Lagarenne, Lavy et le Yankee s'en furent, dès le lendemain, dévaliser les plages du Midi. Biarritz, Arcachon et Royan, et, dès le mois suivant, j'avais reconquis en « parts de fondateur » bien au-delà de mes mille louis.

— Et, interrompit Jerry, vos aventures si intéressantes et si diverses ne vous ont-elles jamais valu d'embêtements ?

— Si fait, mais les plus grands penseurs, comme aussi les financiers les plus prudents, n'en sont pas exempts ; puis, de nos jours les prisons sont si confortables que vraiment quelques semaines à y tirer constituent une villégiature plutôt qu'un châtiment ; mon ami O... vous donnera des détails concluants à ce sujet.

— Quel est cet O... ?

— Un camarade bien sympathique, vous le verrez inmanquablement, car il fréquente beaucoup les endroits où l'on s'amuse ; au physique il n'est pas joli, possédant une face où rien ne sort du banal, si ce n'est un nez démesuré ; sa personnalité passerait inaperçue si les habitués

des grands restaurants ne le reconnaissaient à un chapeau melon, trop petit, de chez le grand faiseur, posé en bataille sur l'occiput. Il est de toute évidence que jamais une idée intelligente n'a surgi des lobes cérébraux de cet anthropomorphe, sa jaquette marron cintrée aux hanches — une enseigne — et surtout le fameux melon, au choix duquel il apporte un soin minutieux, estimant qu'il est mille fois préférable de meubler sa tête à l'extérieur qu'à l'intérieur, ont suffi néanmoins à lui assurer un nombre relatif de triomphes féminins, dont le plus noble est l'enlèvement de la fille d'un marchand de volailles du haut de la ville.

Pour reprendre O... d'un peu haut, au moment de cet enlèvement il avait un excellent ami; Salaire, qui fréquentait beaucoup les vieux messieurs cossus à cause de sa très jolie femme.

Ces judicieux placements conjugaux avaient permis à Salaire de louer un somptueux petit hôtel au square Marie-Louise; malheureusement, la prospérité fut brève, car sa femme mourut, ce qui l'embêta énormément, non parce qu'il éprouvait envers elle un amour exagéré, mais surtout pour les commodités et le bien-être qu'elle répandait autour de lui.

Néanmoins, il logea, par charité, O..., dont la bourse était vidée par les frais d'enlèvement.

Un beau jour O... disparut; disons à la décharge de Salaire qu'il ne s'en émut qu'en constatant la disparition de bijoux divers et notamment d'un pendentif orné de pierres précieuses.

Précisons; ce pendentif, œuvre merveilleuse du joaillier Lalique, avait été bazaré par O... dans un magasin du Marché-aux-Poulets.

Jusqu'ici nous ne sortons pas du domaine de la banale escroquerie, mais où O... donne vraiment une grande impression, c'est dans la lettre qu'il écrivit à Salaire pour excuser sa fugue.

Voici la lettre :

*Mon cher Georges,*

Pardonne-moi ce que je viens de te faire : je pars tantôt pour Hambourg où je m'embarque pour l'Amérique du Sud; je te promets que dès que j'aurai fait fortune, je te rembourserai.

...(Signé) O...

Le moment de la fortune arriva; non par le travail, mais à la faveur d'un décès qui procura à O... un bel héritage de 180,000 francs. Il se rendit immédiatement à Paris, y fit la noce

de façon imposante et monta une écurie de courses qui eut des hauts et des bas.

Deux coups de chance rendirent O... célèbre; il envoya sa maîtresse, surnommée Valérie-aux-dettes, mettre à Nice 20,000 francs sur un cheval à 5/1 *qui gagna*; l'été suivant, il gagna 60,000 francs à la roulette d'Ostende.

En 1900, O... fit connaissance d'un petit jeune homme très riche et très bête; il le promena dans Paris et finalement le conduisit chez un banquier parisien, M<sup>r</sup> M..., où moi, Marabout, et mes deux acolytes eûmes vite fait de le dévaliser. Malheureusement, je dus, de ce fait, verser à O... une commission de 7,000 francs.

— Ces faits sont très intéressants, dit Jerry, continue, je suis palpitant.

— Vous n'êtes pas, Jerry, sans avoir entendu parler de celle qu'on nomme maintenant encore la belle Maria van C... Son amant : van C... (car il eut le privilège de donner son nom à sa maîtresse, comme le bourreau marque le forçat d'un indélébile trèfle de feu) logeait à Paris, au Grand-Hôtel et faisait cette chose, extraordinaire de payer assez régulièrement.

Mon frère, Marabout junior, excellent ami

de van C..., se promenant un jour de vives contrariétés en bateau-mouche descendit par hasard à l'île Sarguin, pour y déjeuner; dans le propriétaire de l'hôtel, il eut vite reconnu un bon Belge, un de ces travailleurs acharnés et débonnaires dont le seul rôle dans la vie sera toujours celui de dupe.

Mon frère sut vite que l'hôtelier désirait louer un sien grand châlet; aussitôt, il lui affirma confidentiellement être l'ami intime d'un très grand personnage dont les frasques aristocratiques nécessitaient un certain mystère; bref, on tomba d'accord pour 800 francs par mois, pension comprise.

Van C... et mon frère s'installèrent donc à l'île Sarguin.

Le premier mois fut exactement payé; dans le courant du second mois — juillet qui renferme la Ste-Henriette — on donna une fête mémorable en l'honneur de miss Henriette Crapeite, notable hétaire belge et jadis tenancière de bar, que les sévérités judiciaires avaient forcé d'émigrer à Paris pour cause d'excitation de mineures à la débauche; ce fut, paraît-il, splendide : on dansa aux lumières; on tira un feu d'artifice et on s'embrassa énormément.

Cette fête ayant fortement grevé le budget de van C..., pension et loyer ne furent plus payés; l'hôtelier devint tellement inquiet, qu'un jour, en octobre, il alla frapper au châlet de l'île Sarguin : pas de réponse; sans nul doute un épouvantable crime vient d'être commis par les ravageurs de la Seine; l'hôtelier court à la police, on réquisitionne un serrurier, on force la porte et... on ne trouve rien, si ce n'est une vieille valise renfermant deux journaux.

Jamais plus, le bon propriétaire ne revit ses débiteurs; il avait eu auparavant, une petite compensation morale dont il dut bien, en désespoir de cause, finir par se satisfaire.

Van C... avait une spécialité; celle d'attirer chez lui toutes les femmes qualifiées jadis de l'épithète de demi-castors et de les mettre poliment ou impoliment à la porte au matin sans la compensation pécuniaire dont il est d'usage de solder leurs baisers.

Un jour une trentaine de femmes se réunirent, passèrent tumultueusement le bras de Seine sur des bachots, envahirent l'île Sarguin et tombèrent à bras raccourcis sur Van C..., qui fut très mal arrangé.

L'hôtelier, non sans peine, tira Van C... des

griffes de ses victimes; il s'en repentit vivement plus tard.

C'est encore à Van C... qu'il faut attribuer cet épisode qui depuis fut renouvelé avec succès par d'élégants plagiaires.

Moyennant deux mille francs par mois, Van C... avait fait prix de l'amour d'une des roses les plus mousseuses du trottoir parisien: ils arrivèrent à l'île Sarguin, où tout de suite Van C... et sa nouvelle conquête se mirent à se prouver réciproquement qu'ils n'avaient pas fait un marché des Dupes.

Mais la nuit porte conseil, le lendemain Van C..., vidé et éreinté, s'adressait ainsi à sa compagne: « Ma petite je t'avais promis deux mille francs par mois, soit fr. 66.66 par jour, je t'ai occupée douze heures, je te dois donc fr. 33.33; toutefois, comme tu as été consciencieuse, je te donne deux louis pour tes frais de bateau, de voiture et le pourboire de la petite bonne, et il la renvoya.

— Très joli, dit Jerry.

— Pour continuer la suggestive énumération des gens que vous serez fatalement appelés à rencontrer au cours de vos pérégrinations bruxelloises, voici le B... bien connu du tout high-life qui fait semblant de s'amuser.

Obèse à l'excès, il partage avec Mieke, la marchande de fleurs de la Grand' Place, le privilège de l'adiposité; le sphéroïde qui est sa panse est surmonté d'une face rectangulaire où la graisse s'accuse avec des tonalités de musée de cire; chez lui la margarine a tout envahi; elle déborde les paupières, conquiert les lèvres, s'étend en voluptueux bourrelets le long du cou et de la nuque, et dégouline le long des fesses pour ne s'arrêter que dans les bottes.

Il fut jadis agent de change; les motifs qui l'induisirent à quitter cette profession restent obscurs, il fut également père de famille et plus récemment, croupier à Ostende, artiste lyrique et chansonnier.

Ce monstrueux Apollon hottentot n'est pourtant pas un imbécile; les adiposités qui ont envahi son cervelet lui permettent encore d'émettre parfois des mots d'esprit, de l'esprit gras, naturellement. Et ce qui déconcerte en l'âme féminine, cette larve énorme a des aventures d'amour, des femmes aiment follement cette tonne; ce stère de gélatine ne rebute pas de jolies hétaires et même des artistes intelligentes; sur un des divans du « Chambéry bar »

Marguerite Caramel lui aurait même accordé, dit-on, les ultimes faveurs. Il inspira une passion folle à Flit, maigrelette pro, comme on dit en vélocipédie, aujourd'hui disparue de la circulation, après des avatars tapageurs, dont le plus notoire est une tentative de suicide soigneusement ratée, Flit avait par dessus ses côtes maigres, des toilettes élégantes, du chic et du chien; des gens très bien, dit-on, se sont même un peu tués pour elle, elle se donna avec une ostentatoire passion à ce vase.

Tous les soirs, Jerry, vous verrez B... dans un établissement du centre où, jadis, il y avait un siège spécial composé de deux tabourets liés l'un à l'autre; ainsi il reposait aisément et ne débordait pas sur les autres consommateurs.

B... a des amitiés naïves; c'est ainsi qu'il est intimement lié avec M. Alexandre... patron d'une de nos maisons publiques les plus achalandées. Il est son partenaire pour l'apéritif joué entre eux dans l'établissement d'Alexandre avec, comme troisième et quatrième, la patronne et la sous-maitresse.

Cette liaison morganatique lui joua de vilains tours; un soir de carnaval, B... et Alexandre... avaient piloté à travers les bars un

groupe d'Anglais auquel il avait paru très bien; B...; pressé par l'heure, quitta ses camarades; peu après, les Anglo-Saxons, avec le besoin d'idéal qui caractérise leur race, désirèrent finir leur nuit dans un de ces établissements dont les vastes persiennes abritent des amours cataloguées et tarifées. Quel ne fut pas l'étonnement des gentlemen britanniques, en retrouvant dans ce sanctuaire B... et M. Alexandre occupés à un mystérieux passe-dix; le second était le « baes » du gynécée, le premier, le commensal, le « famulus » des Romains présidant avec ampleur et dignité aux *ludi pro patria* de cette maison v... achalandée.

Les débuts de B... dans la revue de fin d'année d'un de nos théâtres de genre furent sensationnels; tout le haut et le bas trottoir bruxellois, menés par leurs cornacs, avaient retenu les loges trois semaines à l'avance; le gros homme, en proie à un trac énorme, bafouilla terriblement; on l'ovationna, pour un peu on lui aurait offert une lyre entourée de lauriers; cette soirée est « le plus beau jour » de sa carrière artistique.

— Voici maintenant Edgar Bouchomme, c'est encore un de ces « jeunesses dorées » que

la Sûreté couve d'un œil attentif, guettant le moment où ils trébucheront de la route tortueuse qu'ils se sont tracée sur la limite extrême du code.

Fils d'un marchand de bijoux à la petite semaine, il connut de bonne heure le moyen de se faire de suffisants revenus par le travail des femmes; il fut l'amant d'une hétéaire assez cotée que nous nommerons nébuleusement Lila Maporation, pour ne pas nuire à l'avancement de cette jeune personne.

Bouchomme s'en fut au Caire, c'est un pays très productif dont il se prête avec complaisance à narrer les beautés; les orientaux ont des mœurs singulières, un pacha du Caire offrit à Bouchomme jusqu'à 500 livres sterling pour ses faveurs; Bouchomme refusa bien-entendu, dit-il; néanmoins il a l'intention — je ne sais pas s'il l'a mise à exécution — d'y retourner avec une femme, car en ce pays charmant, un monsieur bien, invitant à dîner une dame, ne peut faire décentement moins que de lui donner vingt-cinq louis. On conçoit aisément qu'avec cette ressource pour le nécessaire et le pacha aux cinq cents livres pour le superflu, Bouchomme ramènera d'Afrique une aisance plus qu'honnête.

Il en est parmi cette tourbe qui parviennent quelquefois à se souvenir de leur origine; les nobles décavés bruxellois sauvegardent parfois un beau geste.

Un de ceux-là, qu'on avait baptisé la « statue du quémandeur », à cause de la purée constante où il se débattait, était le dernier rameau d'un très ancien et très rare arbre généalogique.

C'était un brave garçon qui avait conservé parmi les gens qu'il fréquenta une certaine noblesse de manières et des éclairs d'amour-propre qui parfois émotionnaient fort la galerie.

Le célèbre banquier et baron de R..., mort à Nice, il y a trois ans, avait eu d'une ancienne maîtresse un fils, âgé alors de dix-huit ans; désirant donner un nom à ce fils, il fit rechercher par une agence un noble belge qui voudrait épouser la vieille maîtresse et, par le fait, légitimer le fils; le mari devait disparaître ensuite après avoir touché 300,000 francs.

Pour cette besogne, l'agence choisit trois intermédiaires notables : G..., dont nous serons appelé à narrer plus tard les aventures, Alexandre..., ancien barman du Chambéry-bar, qui fut un moment gérant du Critérium et de-

puis lors a jugé urgent de placer la frontière entre sa personne et la justice du roi ; plus un comparse.

Un soir, on tomba sur le descendu des croisades précité ; après l'avoir ignominieusement pochardé, l'intermédiaire principal énonça la proposition du baron de R... Alors le spectacle devint véritablement beau ; d'un air très calme et rassemblant, pour ne pas trébucher, ce qui lui restait de forces, le jeune homme s'écria : « le comte, M. du M..., ne mange pas de ce pain là », et il se mit en devoir d'essayer de giffler les intermédiaires.

Mais l'effort était excessif, et il retomba, endormi, le nez dans sa coupe de champagne.

Toutes les particules ne révèlent pas des âmes aussi chevaleresques chez leurs titulaires.

Il est un autre individu, d'une bande parallèle, qui pare également son nom du petit « de », mais il n'a point les mêmes scrupules ; nommons-le, si vous voulez bien, de V... ; il se dit neveu d'un feu édile de faubourg. Entré aux lanciers, à Namur, il parvint au grade de maréchal-des-logis et fut même secrétaire du général G... Dégradé à la suite de malversations, il se prétendit victime de la jalousie

du général, qui l'aurait surpris avec sa jeune femme; il passa aux guides et ne tarda pas à être chassé de l'armée.

Il devint alors rabatteur d'un usurier célèbre, qui possède des chasses merveilleuses et est très considéré dans le Condroz; de chute en chute il s'établit souteneur et filou.

Un jour il s'introduisit chez sa maîtresse, fractura un tiroir et vola ses bijoux ainsi que des reconnaissances du Mont-de-Piété qu'il revendit à vil prix.

Depuis lors son système se simplifia encore, il se présente chez des femmes galantes — il fit notamment le coup à la maîtresse du directeur d'un de nos journaux financiers les mieux cotés — demande leur main, se fait remettre leurs bijoux sous prétexte de les faire réparer ou nettoyer, et disparaît.

Il fit notamment ce coup, pour une bague au Jockey Sqale.

— « Tourne-mon-Moulin », un autre de nos grands amis, continua Marabout, a une spécialité différente, mais tout aussi lucrative, il achète des voitures à crédit et les revend à vil prix tandis que Dupont, dit le « laid », gagne largement sa vie en filant les cartes avec une incomparable dextérité.

Parmi les dupes de ce dernier figure une victime très pittoresque — Raquetin — qui, victime d'un accident de chemin de fer, gagna 250,000 francs en restant deux ans et demi dans son lit; le lendemain du jour où son indemnité fut soldée, il se leva, comme Lazare, et monta une écurie de courses.

Voici enfin G... qui cumule à lui seul toutes les qualités de tous les rastaquouères; il est tout à la fois souteneur chic et franc-fileur de cartes; il réussit avec une incomparable maestria à placer sa maîtresse, la belle L... à des vieillards riches qu'il entôle ensuite au poker ou à l'écarté; cet être est un mélange singulier d'outrecuidance et de veulerie, toutes les mains bruxelloises se sont à peu près promenées sur ses joues sans qu'il protestât autrement que par un murmure désapprobateur; néanmoins, il n'hésite pas, bien qu'ultradisqualifié, à envoyer à l'occasion des témoins pour venger dans le sang son honneur outragé. Pour le reste, il est d'une habileté si incontestable que dix années d'expédients, d'escroqueries et de détournements ne lui ont attiré comme châtiement que l'exclusion des Bodegas, de la Royale et des principaux établissements honnêtes de la ville.

A la Royale, les motifs d'exclusion furent assez graves.

Un jour que G... prenait paisiblement un verre à la Royale, il vit à une table voisine, un consommateur enclorre trois billets de cent francs dans une enveloppe; le consommateur ferma soigneusement le pli et le remit au garçon en le priant de le déposer à la caisse. « M. X..., dit-il, fera chercher cette lettre dans le courant de l'après-midi; vous voudrez bien la lui remettre ». G... avait tout entendu; une demi-heure après un chasseur se présentait effectivement à la caisse de la Royale et demandait la lettre de M. X... On la lui remit. Peu après, M. X... lui-même venait retirer son pli, on ne put que lui dire qu'on était venu « de sa part » le prendre.

Une enquête rapide fit retrouver le chasseur G... fut interrogé et, devant l'évidence des faits, forcé d'avouer.

Son frère paya pour éviter le scandale.

Depuis lors, G... mène une existence dorée, la belle L... a suffisamment d'amis pour fournir à sa subsistance, tandis que les cartes et les dés lui procurent amplement le superflu.

Quand son crédit est ébranlé et que les four-

nisseurs et les hôteliers exigent le « cash » si pénible aux rastaquouères, G... a des trouvailles sublimes.

Voici la plus récente; elle est géniale et nous la livrons à l'admiration des contemporains.

G... avait moins d'un louis en poche; les patrons de bar, le sachant à bout de rouleau, menaçaient de lui couper le droit de consommer « à l'œil ». Il se rendit chez un chapelier, le seul de ses fournisseurs qu'il n'eut pas encore écumé et lui emprunta cinq cents francs « jusqu'à cinq heures »; puis G... alla prendre un bock à la Royale où il changea ostensiblement son billet; le garçon ahuri conta ce fait invraisemblable à la caissière qui le communiqua au gérant; dès lors tous les garçons auxquels G... avait emprunté cent sous ou un louis n'osèrent plus réclamer. G... était riche, G... changeait des billets de cinq cents francs!

Nanti de sa monnaie, G... traversa le passage et s'en fut au Bodega où il tint au gérant à peu près ce langage : « Mon cher, j'ai ici un tas de monnaie; il doit y en avoir pour cinq cents francs. Vous seriez bien aimable de me donner un billet ».

— Avec plaisir.

Tour à tour, G... parcourut la Taverne de Londres où le nouveau billet se changea en monnaie; l'Excelsior, où la nouvelle monnaie se mua en un troisième billet, puis tous les endroits où la confiance en sa probité était défraîchie; à cinq heures il rapporta triomphalement les cinq cents francs au chapelier, ayant dépensé seulement trois ou quatre francs bien placés, dit-il. Le moyen désormais de refuser crédit ou vingt francs à un gaillard qui promène avec autant d'insouciance cinq cents francs dans ses poches.

On dit, mais ceci demande confirmation, que le chapelier, tout heureux d'obliger une seconde fois un client si ponctuel, ne fit aucune difficulté pour lui prêter à nouveau, deux jours après, la même somme.

Mais cette fois le prêt fut définitif.

D'autres ont des procédés infiniment plus brutaux, si moins pittoresques, que G...; j'en citerai pour preuve le jeune V... R..., dans l'intimité Châârel. Fils d'un honorable marchand de bois, il a comme métier d'être amant de cœur pour dames mûres; au printemps, paraît-il, la profession est suffisamment lucrative, d'autant plus que V... R... est grand,

mince, élégant, excellent cavalier et « sur le plancher des vaches » arbore une démarche prétentieuse et sautillante qui ne déplaît pas aux phrynés sur le retour.

Il fut l'amant de cœur de la vénus hottentote qu'on nomma jadis reine de notre plus belle colonie.

De bonne heure il fréquenta des gens interlopes qui lui apprirent à corriger les aléas du jeu; peu à peu il en vint à commettre de nombreuses escroqueries et dut plusieurs fois s'expatrier pour en éviter les conséquences.

Les conquêtes que lui vaut sa prestance ne restent pas longtemps mystérieuses; il narre volontiers ses triomphes et sans qu'on les lui demande, donne des preuves.

Malheureusement, un amour immodéré des bijoux fit grand tort à sa carrière. Un jour il vole à une maîtresse un collier de cent mille francs; celle-ci s'aperçut vite de sa disparition et somma V... R... de le lui rendre; il refusa. La femme n'insista pas, mais deux heures après, elle était chez V... R... avec un revolver dûment chargé de six balles: «Si tu ne me rends pas mon collier, je te brûle la cervelle.» V... R..., qui tient encore plus à la vie qu'à l'argent, s'empessa d'obtempérer.

Après avoir acquis une notoriété peu enviable en escroquant des chevaux, notamment au préjudice de M. R..., pharmacien, il eut une dernière mésaventure qui faillit mal tourner.

A l'un des bals d'une société très connue, qui réunit en fêtes somptueuses l'élite de la moyenne bourgeoisie, M<sup>lle</sup> S..., fille d'un gros négociant en denrées coloniales, s'aperçut, après une valse dansée avec V... R..., qu'un de ses bracelets avait disparu; on fit une enquête minutieuse et discrète et V... R... fut exclu de la «société royale».

Tels sont les plus notoires parmi les rastaquouères qui écument notre trottoir; Jerry, je vous en citerais une infinité d'autres dont les aventures sont tout aussi pittoresques, mais une journée n'y suffirait pas.

---

## VII

Depuis longtemps la sortie du Vaudeville avait eu lieu ; le passage était désert ; au Hulst-kamp, qui trouait d'une lueur éclatante le crépuscule de la galerie, un garçon plaçait déjà les chaises sur les tables ; des grues, de clair habillées, se hâtaient vers les bars dans un envollement de dessous pompeux ; seuls les cavities de la rue des Bouchers n'étaient pas silencieux ; deux pochards sortaient du « Tonnelier en braillant la *Petite Tonkinoise*, tandis que vers le « Charlemagne » des cabots se dépêchaient pour le domino nocturne ou la manille aux enchères.

Accoudé à une colonne, Jerry s'emplissait les poumons d'un air innommable, fait de relents de moules, de marinades compliquées et de parfums d'apocryphes fritures; le gardien du passage en son uniforme d'officier de marine ambulait paisiblement; dans son sous-sol de la Galerie du Roi, les machines de la *Chronique* commençaient à faire sourdement gémir les dalles; au Passage des Princes, devant la sortie des Galeries, quelques amoureux faisaient le pied de grue; des figurantes, le fard mal effacé, trottaient vite pour ne pas impatienter le gigolo attendant à la «Cour d'Espagne»; un gramophone moulait impitoyablement et tour à tour la romance de l'«Etoile», chantée par Mercadier, et la «Marche lorraine», jouée par la musique de la garde républicaine, direction Parès. A part quelques oasis où le tapage tardif se localisait, Bruxelles se mettait au lit à minuit, comme une bonne ville de province; comme se couchent Carpentras ou Carcassonne.

Marabout conduisit directement Jerry au «Chambery bar», le doyen et le plus notoire de nos établissements semi-nocturnes; il est établi selon les données les plus modernes; au rez-de-chaussée, dans de l'odieux modern style, l'on

boit ou l'on mange; aux étages, l'on boit et l'on mange dans du Louis XVI, et l'on mari-vaude.

La clientèle du Chambéry bar se recrute évidemment dans tous les mondes; il est nécessaire pour l'étranger d'y consommer tout au moins un whisky and soda; l'aborigène aisé de Fexhe-le-Haut-Clocher ne peut dire chez lui, aux paysans émerveillés, qu'il a fait la noce, s'il n'a tout au moins pénétré dans ce sanctuaire; les boissons y sont d'ailleurs impeccables.

Toute la marée élégante, chassée par l'heure des théâtres et des simples cafés, y reflue vers une heure; on y cotoie tous les mondes féminins, depuis l'artiste lyrique, haut cotée, jusqu'à la trotteuse en mal de la pièce de dix francs; d'épiques parties fines se sont déroulées dans les salons d'en haut; à ce point de vue, le bar américain a noblement supplanté la «boîte à femmes», pourchassée et anéantie par notre précédent bourgmestre.

Ceci a tué cela; l'étage américain a remplacé l'entresol rococo de la Galerie du Commerce, le résultat est parallèle.

L'établissement a une clientèle de bookma-

kers calés et de souteneurs du grand monde, parmi des gens très chic qui ne dédaignent pas de s'y compromettre.

L'un des plus notables parmi les gens interlopes qui le fréquentent assidûment, est X..., un jeune homme moutonnier et élégant ; dont les « crolles », le bagoût et les jaquettes, à défaut d'autres qualités, ont nécessité la comparution sur un théâtre de genre, dans une scène de bar où son sosie duettait avec le gros B..., la futaille mentionnée au précédent chapitre.

Ces deux personnalités, somme toute fort peu intéressantes, suffirent à attirer à la première un tas d'imbéciles et de grues qui firent à ces deux onagres un succès retentissant.

X..., fils d'un parlementaire anversoïis, discerna vite les voies essentielles de la fortune ; dès l'âge de 14 ans il devint l'amant de M<sup>me</sup> K... (M<sup>lle</sup> Tout-est-pour-le-mieux) qu'avaient ravie sa prestance de caniche gras et frisé ; elle divorça et entretient actuellement X... aux appointements de 4,000 francs argent par mois, non compris les extras, soit yachts, autos, etc. Cette belle situation attire à X... une nuée de courtisans ; il se laisse d'ailleurs « taper » royalement par ceux-ci (ce qui vient de la flûte

retourne au tambour) à cause de ceci, et par une singulière inversion substantive, on surnommé X... la « petite tapette ».

Au « Chambéry bar » fréquentait aussi W. ., cousin d'un de nos amateurs dramatiques les mieux estimés.

Un jour, W... était assis à côté d'une dame; cette dame s'en va, revient et déclare qu'elle a perdu une broche; on cherche; tout le personnel est en émoi; le gérant — celui-là même qui était incapable de voir une femme sans la poursuivre de ses avances jusque dans les w.-c. — fouille les fauteuils et les tapis; on ne trouve rien.

Tout à coup un consommateur se lève et affirme nettement avoir vu W... mettre la broche en poche; on le fouille et on retrouve la broche. W... déclara avoir voulu faire une bonne blague.

Le « Chambéry bar » est farci de types de cette sorte.

Plus loin, au « Digesting room » — aujourd'hui tout est en room — les beautés classées par le service des mœurs tiennent leurs assises aux heures tardives; la plus notoire est Mariette Culotte, célèbre dans les annales de la basse galanterie bruxelloise.

A faire le métier qu'elle fait, Mariette Culotte acquit jadis une certaine aisance, bientôt compromise par de malencontreuses spéculations.

Depuis lors, cette blonde et plantureuse enfant est retombée, si pas tout à fait, au trottoir, tout au moins à la terrasse de cafés et à la boîte nocturne; les origines de ce surnom de Culotte restent obscurs; on en cite vingt versions différentes, toutes aussi pittoresques; notre devoir d'historien scrupuleux ne nous permet d'en authentifier valablement aucune.

Mariette Culotte apporta toujours à l'exercice de ses fonctions la plus scrupuleuse honnêteté; ce n'est pas elle qui aurait fait tort d'un sou à un client; un jour, une de ses amies, par mégarde, avait donné à un de nos agents de change les plus sympathiques, ce que la Faculté nomme déceimment un « coup de pied de Vénus ». Mariette Culotte fut d'autant plus violemment indignée que l'agent de change était marié; elle flanqua à son amie une de ces « tournées » qui font époque dans une vie féminine.

Quelle biographie vaudra ce simple trait de probité, bonne Mariette!

Dans les mêmes parages, on rencontre également Loulou, le type de la belle grosse fille bête; Loulou est bête à faire pleurer un veau, d'une bêtise sereine et reposante, encadrée d'une déconcertante naïveté; elle pose, d'un air péremptoire, des axiomes abrutissants et propage d'un ton convaincu des histoires compliquées et macaroniques à elle narrées très sérieusement par un zwanzeur à froid. Comme elle voulait absolument « faire du théâtre », on l'engagea à choisir un « nom qui sonne »; elle alla très sérieusement se présenter, d'après un bon conseil, à un de nos plus élégants directeurs sous le nom de : Loulou de Poméramie.

C'est elle qui recueille les billets de tram, afin d'obtenir pour une vieille femme un lit à l'hospice, et consulte régulièrement les tireuses de cartes pour savoir si l'héritage promis par une bohémienne n'est pas sur le point de lui échoir : un héritage, mon cher, d'un « homme brun de la ville étrangère »; ce sont les propres termes de l'horoscope, et ce qu'elle y croit!

Très jolie fille, très élégante, simple avec beaucoup de chic, Jane ... passerait aisément pour une femme du trois quart de monde si elle était muette; malheureusement, dès qu'elle

ouvre la bouche, de cette bouche altière et aristocratique dégoulinent d'innombrables verborinades compliquées d'un accent bruxellois tout à fait *sui generis*.

Jane est toute jeune, pourtant, elle fait partie de la noce bruxelloise depuis les temps les plus reculés; elle est un des pylones de notre galanterie au même égard qu'Elise, avec lesquels les plus caducs de nos vieux marcheurs se souviennent avoir fait leur première tournée des grands-ducs. Elle a trôlé dans tous les bars, fut utilisée sur toutes les scènes à femmes, et se fit remarquer depuis plusieurs lustres par l'élégance de ses amants de cœur et le chic suprême de ses « michés ». Au demeurant, comme disait Clément Marot, Jane est la meilleure fille du monde; elle a très conscience de sa place exacte dans la société et si elle est fort en gueule pour la méprisable gent mâle, elle baiserait volontiers le bas des jupes de la femme légitime de ses amants.

Le nombre des filles que Jane précipita dans la noce est incommensurable. Depuis des temps indéterminés et lointains, elle s'est faite le cicerone et le mentor de toutes les jeunesses dont le bonnet était disposé à s'enlever; elle met à

l'éducation des futures courtisanes une conscience et une érudition soigneusement gardées d'après les rites sacrés de Cythère et de Lesbos.

La police a, de Jane ..., une terreur bleue; on ne sait pourquoi; cette jolie hétaïre piétine impunément les plate-bandes judiciaires, y mettant même une certaine ostentation. Au temps où elle habitait un coquet appartement de la rue d'Or, des voisins timorés se plainquirent de ce qu'on voyait, par les fenêtres somptueusement éclairées et sans stores, la belle fille, ses invités et ses invitées vaquer à d'interlopes passe-temps dans un costume plutôt rudimentaire; la plainte n'eut pas de suite.

Par la fenêtre du défunt Critérion, elle piqua fortement, un jour, d'une longue épingle à chapeau, une femme qui, ayant entr'ouvert un rideau, la regardait trop obstinément; elle eut à la suite de cet attentat, une bagarre mémorable au coin de la rue Léopold et de la rue de l'Ecuyer : des agents intervinrent. Jeanne les accueillit par un tonitruant : « J'..... la police » les agents amusés souriaient; ce n'est que devant l'attitude menaçante de la foule qu'ils la convièrent enfin à venir s'expliquer au poste : Jane, qui connaît les égards dus au sexe

faible, exigea une voiture; une heure après, et toujours en voiture, elle revenait au Critérium où elle achevait paisiblement sa consommation commencée.

A côté de ces faits, Jane a de déroutantes grandeurs d'âme; elle donna jadis à un love-lace de 19 ans qu'elle adorait, les seize cents francs destinés à l'exempter du service militaire; mais comme le Lovelace avait boulotté les seize cents francs avec d'autres « créatures », elle le laissa — d'autant plus qu'il devenait gênant — accomplir intégralement sa carrière.

Jane narre avec complaisance ce qui lui arriva, un jour, en Hollande, où elle avait accompagné un essaim de footballeurs : elle eut envie d'un porto rouge; comme le garçon, un batave balourd et pataud, tout en saisissant l'espèce de la liqueur, ne parvenait pas à comprendre la teinte, Jane se frappa trois fois violemment le sein droit, abrité sous un merveilleux corsage cerise.

Melk! hurla le garçon illuminé, et il apporta une double mesure de lait frais.

Les vieux viveurs bruxellois, ceux qui firent la noce sous le terrible édilat de M. Buls, se rappellent une boîte de la Galerie du Com-

merce qui fut jadis tenue par deux sœurs, Carmen et Dora ; l'austérité sympathique de notre ancien mayeur eut bien vite fait de clore ces endroits où, somme toute, on s'amusait semi-honnêtement, beaucoup plus honnêtement que dans les actuelles officines.

Une de ces sœurs, Carmen, a disparu, sombrée parmi les péripéties d'une vie aventureuse ; l'autre a pu surnager ; aujourd'hui elle tient un établissement soigneusement voilé d'un honnête pseudonyme de maison de thé, très caractéristique et, croyons-nous, unique en son genre.

Cet établissement est très hospitalier aux touristes anglais d'aventure égarés dans ces parages ; l'amphytrionne invite l'insulaire — comme il fait très chaud — à enlever son veston, tandis que les jeunes et jolies pensionnaires de son établissement, incommodées par la canicule, extirpent également leurs vêtements.

En ces moments précieux on ferme la porte à clef et des idylles momentanées se déroulent d'autant plus librement, que toute vue du dehors est bannie par du papier verni simili-vitrail, qui scot soigneusement le moindre interstice des vitrines.

Il y aurait un volume à écrire au sujet de certaines dentelleries; ces maisons ont des rabat-teurs chargés d'y amener la clientèle étrangère; cochers de fiacre et commissionnaires touchent, de ce fait, des primes fixes et fortes; au portail stationne toujours une très jolie fille.

Les matrones de ceux de ces établissements, qui ne sont pas honnêtes, ont un flair extraordinaire; nul belge ne peut se vanter d'y avoir pénétré autrement que comme banal acheteur de « real laces »; des curieux se sont déguisés en Anglais, ont arboré des carriks invraisemblables, des kodaks et des Bœdekers; sans l'ombre d'une hésitation on leur ferma la porte des sanctuaires.

Elle est très bizarre, la promiscuité de puissantes manufactures et d'élégantes petites maisons; dans les secondes, l'étranger commence par marchander des dentelles au rez-de-chaussée, et finit par payer du champagne à l'entresol. Il y a trois ans, Pétrone, dans le *Messenger de Bruxelles*, journal qui eut jadis — avant qu'il ne tombât aux mains de la basse banque anversoise pour se vendre aux nauséuses rata-touilles des entreprises belgo-égyptiennes, un beau et vaillant renom littéraire — expliqua

trop suffisamment la synthèse de ces lupanars clandestins pour que nous ayons à y revenir.

Un mot des maisons de rendez-vous, dont la plus célèbre existait, il y a deux ans encore, rue de l'Alliance.

Elles sont banales et tranquilles; leur but utilitaire est d'assurer l'équilibre dans les budgets de ménage; la femme du petit employé y fréquente comme la femme de son chef de bureau; la femme du monde y cotoie la grande cocotte momentanément gênée; tout s'y règle d'après un invariable et minutieux protocole; la devise de ces maisons semblant être le «mystère et discrétion» des anciennes baraques de devineresses.

Les tarifs s'échelonnent entre un louis et cent francs, la bouteille de champagne se paie dix ou vingt francs; la clientèle mâle est surtout étrangère, recrutée par des limiers adroits; c'est moins compromettant pour les habituées et l'on ne risque pas de rencontrer, plus tard, dans le monde, des connaissances d'une heure; ce qui ne laisserait pas d'être fort gênant pour les dames honnêtes.

On tolère cependant, pour donner à la maison un caractère de haute «respectability»,

quelques vieux habitués, notaires à cheveux blancs, antiques rentiers, petits vieux bien propres de la légende. Autour des idylles momentanées, ils mettent une touchante atmosphère de galanterie, dévalisant pour leurs conquêtes d'une heure les fleuristes, agonisant ces dames de madrigaux, marivaudant avec des sons de voix cassés de vieille épinette et payant toujours très cher un plaisir presque toujours platonique.

Dans ces sanctuaires, on rencontre les femmes les plus sages; des mères de famille s'y trouvent parfois, qui élèvent très honnêtement une trolée de moutards. En sortant du lupanar bourgeois, elles prépareront à la hâte le pot-au-feu de leur mari et passeront pieusement leur soirée, après avoir torché et mis au lit les gosses, dans les douceurs du bézique ou du « bridge aux honneurs ».

Ce cher mari (Tot'homme) qui n'a pas d'appétit aux affaires financières, ne peut pourtant pas se faire cambrioleur pour assurer à son ménage la totalité de la matérielle.

En revanche, il ne s'obstine pas à méconnaître l'excellence des dernières « occasions » de madame; la zibeline véritable qui coûta qua-

rante francs seulement, et l'en-cas à pomme d'or de huit francs.

L'ameublement des chambres de rendez-vous bourgeois n'a pas le luxe criard du cabinet particulier ; tout est sombre, terne, presque austère ; les chaises à dossier haut se parent encore de l'inusable tissu de crin noir cher à nos aïeux ; sur la cheminée, sous son globe, brille la pendule Empire de bronze doré ; Castor et Pollux, Persée délivrant Andromède ou tel autre sujet également excitatoire. Les garnitures de fenêtres en bure vert sombre sont plus claires aux plis, le saumon de la doublure, brûlé par les années, a pris des tons irisés de hareng saur, les tapis sont élimés aux places où l'on se tient, au pied du lit, autour de la table et aux portes ; un léopard, bordé de flanelle rouge, en descente du lit, veille sur les ébats véniaux ; on fait l'amour bourgeois dans un ensemble Louis-Philippe ; ceci équivaut à cela.

Autour des gares, les hôtels sont particulièrement hospitaliers à la prostitution des enfants ; de temps à autre la police y fait de salutaires investigations et il n'est pas rare de lire dans les journaux qu'une fournée d'hôteliers du boulevard Jamar a été condamnée à quel-

ques mois de prison pour avoir prêté un abri trop tutélaire à la débauche des mineures.

La proximité des moulins fermés achalande de façon continue ces auberges.

Paternellement couvés par la commune de Saint-Gilles, à laquelle ils rapportent de gros bénéfices, les moulins fermés sont le conservatoire du vice et l'école de la prostitution ; la petite ouvrière y fait un tour hâtif après l'atelier ; les collégiens y passent leurs beaux jeudis ; pédérastes et filles publiques y grouillent ; des jeunesses de onze ans y font la retape sans que nulle autorité intervienne.

L'hypocrisie de l'édilité Saint-Gilloise a sauvé la morale d'une façon aussi singulière qu'ingénieuse : elle prohibe le moulin fermé, mais le tolère cependant à condition qu'une partie des planches soit remplacée par des glaces. C'est le moulin semi-fermé et c'est encore pis, car on voit du dehors ce qui se passe au dedans ; des gosses, hypnotisés par le tourbillonnement des chevaux « galopants », sous l'ignoble dorure de cette décoration, à la fois pompeuse et indigente, restent là des heures émerveillés devant la « gran via » interlope qui se déroule dans ces palais du « style oppitz » le plus pur.

Insupportables calicots à cheveux bouclés, sous-officiers en goguette, écoliers livides et cernés, vieux marcheurs en quête du fruit vert, marlous, telle est la clientèle mâle des moulins fermés; la population féminine comprend des professionnelles de troisième ordre, dont la misère est clinquante et dont les chapeaux, s'ornant d'énormes panaches de vieilles plumes en arêtes de poisson, font pâmer de convoitise les petites ouvrières; des gamines, pas encore formées, aux épaules maigrelettes et aux mollets en forme d'asperge, et des familles provinciales ébaubies de ce mouvement; on y tourne éperdument, des femmes s'assoient à sept heures sur un cheval et en descendent à minuit, abruties, savourant cette giration monotone à l'égard de la plus pure jouissance intellectuelle; on y pratique couramment la mendicité des cartes; les fillettes, avec des contacts indiscrets, réclament au monsieur bien mis les dix centimes nécessaires à l'achat d'un ticket ou le franc d'un carnet de dix tours; les auberges d'alentour abritent la suite.

Le moulin fermé est le premier chapitre de mainte carrière dont la préface est à l'atelier et l'épilogue à l'hôpital, en passant par la prosti-

tution clandestine, ou enregistrée, ou numérotée et le promenoir du Palais d'Été. Il est inconcevable que les autorités qui traquent féroce-ment tant de gagne-petits ferment les yeux avec autant de complaisance sur l'abominable marché qui s'y pratique et dédaignent d'assainir ces lupanars somptueux où les pires affections et les plus sinistres maladies se propagent en toute liberté.

On a beaucoup exagéré le danger qu'il y a à fréquenter, la nuit, certains prétendus coupe-gorges du centre de la ville. L'un surtout est célèbre; il est situé au fond d'une impasse ou jadis, paraît-il un noctambule fut, quelque peu, assassiné; c'est de là que date sa notoriété; comme c'est la seule boîte qui s'ouvre à trois heures de la nuit, les gens du monde, en « bombe » au moment où tout se ferme, y vont en tremblant; on raconte sur cet établissement des choses épouvantables, les femmes se pelotonnent avec terreur contre les amants d'un jour, on se donne à y pénétrer, une garantie d'indéniable bravoure dont le lendemain on s'enorgueillira.

En réalité, s'il faut, parfois, montrer patte blanche pour pénétrer dans cette auberge des

Adrets, on y mange paisiblement une de ces excellentes soupes à l'oignon nocturnes si profitables aux estomacs gorgés d'alcool.

Plus intéressantes sont les officines où se réfugient les adeptes de ce vice qui jadis conduisit Oscar Wilde au baignoir; « A St-Jean-Baptiste », un repaire de la rue des Trois-têtes aujourd'hui évacué, on montrait avec orgueil au curieux, une main-courante de cuivre célèbre dans les « annales » de la maison.

Somme toute, rien n'est bien saillant chez nous au point de vue des mœurs; à Bruxelles, on se prostitue honnêtement, sans l'outré-cuidance parisienne ni l'hypocrisie britannique; nous sommes un juste milieu estimable et sympathique.

« Comme c'est la seule boîte qui s'ouvre heures de la nuit, les gens du monde, en « bombe » au moment où tout se ferme, y vont en tremblant, en racontant sur cet éblouissement des choses épouvantables, les femmes se peignent avec terreur contre les amants d'un jour, on se donne à y pénétrer, une garantie d'indéniable bravoure dont le lendemain on s'enorgueillit.

En réalité, s'il faut parfois montrer patte blanche pour pénétrer dans cette arberge des

## VIII

Comme Jerry se promenait un jour devant la Poste, aux aguets des entrées et des sorties du public féminin retirant son équivoque correspondance des guichets de la poste restante, il avisa soudain un trottin qu'il se mit à suivre.

C'était une grande fille maigre et déhanchée ; ce qui frappait en elle au premier abord était des bras interminables de faucheux avec, au bout, des battoirs énormes et rouges ; les pieds étaient à l'avenant, perdus dans des bottines fatiguées. L'atelier et la mauvaise nourriture avaient vite fané en elle la fraîcheur de la jeu-

nesse ; sa peau mate semblait morte, avec seulement aux pommettes des rougeurs de phtisie ; une floraison de taches de rousseur piquait sa figure de mouchetures jaunes, ses cheveux et ses sourcils étaient de cette matière blonde qui tient le milieu entre l'étoupe et la filasse ; une tresse réunie en paquet sur la nuque, à la manière d'une queue de cheval de labour, était solidement nouée d'un vieux ruban de velours noir.

L'apprentie s'était arrêtée devant la charrette d'un marchand de crème ; l'offre d'un petit verre de glace à la vanille eut vite cimenté la connaissance du gros Anglais et de la fillette ; chemin faisant par la rue Neuve, elle, doublant le pas pour suivre les enjambées de Jerry, elle conta l'éternelle et lamentable histoire.

Ses parents étaient très pauvres ; pêle-mêle, père, mère, fils et filles grouillaient dans une chambre unique de la rue Notre-Seigneur ; tout cela vivait dans une odieuse promiscuité d'où toute pudeur avait fini par être bannie ; le même lit réunissait, le soir, toute la famille. Une des filles était morte phtisique ; jusqu'au dernier moment, les autres la soignèrent parmi l'odeur hétéroclite des médicaments mêlée à celle des ratatouilles.

Le « médecin des pauvres » était venu et il avait prescrit la suralimentation; la suralimentation à une malheureuse qui avait toujours considéré la viande comme un luxe et la bière comme une friandise, pourquoi pas une villégiature à Nice?

Tous les jours, la malade absorbait cependant six jaunes d'œufs, et alors Jerry eut confirmation de l'horrible coutume à lui dévoilée par le D<sup>r</sup> A..., qui fut, lui aussi, médecin des pauvres.

La malade absorbait les jaunes d'œufs; le blanc était soigneusement conservé dans un verre qui traînait sur la cheminée; après une semaine, lorsque la quantité de blanc d'œuf était suffisante, le frère aîné allait porter le tout chez des petits pâtisseries qui le payaient relativement cher; ce blanc d'œuf qui avait séjourné pendant huit jours dans une atmosphère épouvantable et s'était imprégné des microbes les plus terribles allait être mis en pâtisseries de troisième ordre que dévoreraient les gamins des écoles.

La sœur morte et enfouie dans un coin de cimetière suburbain où jamais il ne vint à l'idée de visiter sa tombe, la vie continua égale et

monotone. C'était maintenant la cadette, Joséphine, qui « faisait » les maigres courses du ménage et rangeait la chambrette avant de se rendre à l'atelier de modes où elle était trottin.

De huit heures du matin à sept heures du soir, Fintje travaillait dans une « cuisine-cave » des environs de l'église Ste-Gudule; elle apportait aux demi-ouvrières les fournitures, portait les billets doux des demoiselles aux calicots dans les cabarets d'alentour, rendait aux garnisseuses et aux apprêteuses des services complexes autant que peu rémunérés, sinon d'une « boule » ou d'une « crotte à sirop ».

L'eau dégoulinait le long des murs de l'atelier, l'air y était humide et lourd, chargé de relents de cuisine et de parfums à bon marché; les bacilles se promenaient en toute liberté autour de la grande table où vingt jeunes filles s'usaient les yeux et les bronches; visiblement, les patrons tiraient de leur personnel le maximum de rendement; au moment de la grande presse, les ouvrières étaient tenues de travailler sous l'unique lampe à pétrole jusqu'à minuit et même deux heures; le dimanche, on baissait hermétiquement les stores ou bien on fermait les volets pour que la loi du repos

dominical ne soit pas ouvertement violée; une ouvrière se refusait-elle à travailler le dimanche, elle était immédiatement congédiée.

Les ouvrières en modes, dont les levers et les couchers sordides n'avaient rien du pittoresque élégant décrit par Boucher, gagnent au maximum deux francs par jour. Fintje, apprentie et trottin, se faisait une moyenne de un franc dix, y compris les pourboires; ces salaires « de famine » n'ont jamais été relevés, les Fédérations ouvrières s'étant toujours refusées à s'occuper activement du sort des modistes qui ne sont pas électeurs et ne s'étant jamais résolues à les syndiquer.

Une des règles de l'établissement était la nécessité pour le personnel féminin de se prêter aux caprices du patron; le « Monsieur prie Mademoiselle X... de monter à son bureau » était d'ailleurs accueilli avec une passivité contente et même une certaine vanité par l'objet de la prédilection momentanée du maître; hélas, la vie apprend trop vite à la généralité des filles du peuple l'inanité des révoltes de conscience; aussi Fintje, dès l'âge de treize ans, ayant été mandée un beau matin « chez Monsieur », perdit-elle tout droit moral au prix

Bastin; en échange, elle reçut trois beaux cadeaux : une vieille plume d'autruche bleu turquoise, qui ressemblait, tellement elle était dépenaillée, à une arête de sole, un demi-jour de congé et un cornet de bonbons.

Trois mois après, Fintje fréquentait assidûment les cours de danse; elle n'était pas jolie, mais un chapeau écarlate fait par elle-même et sur lequel elle avait arboré la plume bleu turquoise exerçait sur l'amour-propre des employés à cent vingt-cinq francs par mois une appréciable fascination.

En conséquence, Fintje apprit les moulins fermés, les guinguettes suburbaines, les hôtels louches où la chambre coûte un franc vingt-cinq, et devint très accueillante, particulièrement les mercredis, aux vieux messieurs en chasse de fruits verts; c'est ainsi qu'elle accepta immédiatement la conduite de Jerry.

Nous avons oublié de dire qu'à la suite d'une fugue un peu trop caractérisée Fintje avait été enfermée dans un de ces abominables couvents qui existent encore à Bruxelles, pour la plus grande honte de notre civilisation.

On avait, sur l'ordre de son père, attiré la fillette dans un guet-apens; il est vrai de dire

qu'il existe des agences se chargeant, moyennant un forfait peu élevé, de l'internement des mineurs dans un de ces enfers.

Voici comment le frère de Fintje raconta les péripéties de cet enlèvement, dans une plainte qu'il adressa à son bourgmestre.

....., le ... février 1905.

A Monsieur le Bourgmestre de ... ..

Je soussigné Jean V....., marbrier, domicilié à ....., rue ....., n° ..., a l'honneur de vous exposer ce qui suit :

Ma sœur, la nommée ....., née le 30 septembre 1886, se trouve enfermée actuellement à Bruxelles, rue ....., n° ..., et il est impossible, même aux membres de sa famille, de communiquer avec elle.

Cet internement revêt un véritable caractère de séquestration arbitraire, pratiqué sans aucun titre ou droit par ses parents, habitant rue ....., n° ..., à Schaerbeek.

Je me fais un devoir de vous faire connaître les circonstances dans lesquelles cette véritable séquestration a eu lieu.

Mes parents ont toujours cherché à retirer de

nous le plus d'intérêt possible, et lorsqu'ils s'apercevaient que l'un des enfants ne rapportait pas suffisamment dans le ménage, ils s'empressaient de s'en débarrasser en les jetant à la porte.

C'est ainsi que durant l'année 1903 ils se débarrassèrent de ma malheureuse sœur, qui dut aller demeurer rue ....., où elle est encore actuellement inscrite. Bien que sa conduite et sa moralité n'aient jamais laissé à désirer, cette fille fut congédiée par ses parents, comme une servante.

Elle fut, à partir de ce moment, successivement au service :

1° De Madame J. N..., blanchisseuse, rue ..., et de Madame Van de ..., blanchisseuse, rue de R..., 74.

Elle fit alors la connaissance d'un jeune homme qui lui promit le mariage. Ce projet de mariage ne parut pas plaire à mes parents, et ce, pour des raisons de concurrence commerciale.

Ce fut, dès ce moment, une véritable poursuite qui s'exerça contre ma sœur dans le but de s'emparer d'elle.

Mes parents s'adressèrent d'abord à Mon-

sieur Pierre V..., commissaire de police adjoint, pour les aider à s'emparer de leur fille, lui promettant une somme d'argent s'il y consentait. Il s'y refusa énergiquement.

Ma sœur fut appelée, le 6 décembre 1904, au commissariat de police de la rue T..., soit-disant pour être entendu sur une affaire qui lui concernait.

Elle y fut guettée par son père. En sortant elle fut appréhendée par celui-ci, et le nommé L. C..., demeurant rue H..., 32, à Schaerbeek, qui l'entraînèrent dans un fiacre, et l'emmenèrent au couvent où elle est encore actuellement séquestrée.

Je me suis rendu en cet établissement à différentes reprises, et chaque fois on m'a répondu qu'il m'était défendu de voir ma sœur.

J'ai été ensuite consulter mon avocat, M<sup>e</sup> De S..., 139, rue de la C..., qui m'accompagna, ainsi que l'huissier P..., le 15 février courant. Je priai M<sup>e</sup> De S... de s'occuper des intérêts de ma sœur, et de la protéger contre une séquestration illégale. Il devait donc avoir au moins le droit de voir cette malheureuse fille et de la questionner. Lorsqu'il demanda cette autorisation, la Mère Supérieure de l'établissement se

mit à ricaner, disant que ni lui ni moi ne veraient la jeune fille, et que seuls, ceux qui l'y avaient placée avaient le droit de lui rendre visite.

Tout ceci fut constaté régulièrement par ministère de l'huissier P... , en date du 14 février 1905.

J'ai l'honneur de m'adresser à vous, Monsieur le Bourgmestre, en votre qualité de chef de la commune, et de chef suprême de la police de cette commune.

Je suis certain que vous ne permettrez pas qu'une habitante de votre commune puisse être séquestrée, arbitrairement et illégalement ; que vous ordonnerez immédiatement qu'une enquête soit faite sur cette affaire.

Je vous signale dès à présent que mon conseil, M<sup>e</sup> De S..., est en état de vous fournir tous les renseignements qui pourraient vous être utiles. Entendez aussi, je vous prie, les commissaires de police Pierre V... et N..., ainsi que le sieur L. C...

Veillez agréer, Monsieur le Bourgmestre, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

(Signé) Jean V...

Voici maintenant le constat de l'huissier :

Attendu que la nommée P. V..., née le trente septembre 1886, sœur de mon requérant, se trouve renfermée actuellement à Bruxelles, à ....., dirigé par les sœurs ....., et qu'il est impossible, même aux membres de sa famille, de communiquer avec elle ;

Attendu que cet internement revêt un véritable caractère de séquestration arbitraire pratiquée sans aucun titre ni droit par les parents de la nommée V... ;

Attendu que c'est même violemment et de vive force que cette dernière a été enfermée dans un couvent ; qu'en effet, ayant été appelée au bureau de police, rue T..., à Schaerbeek, elle y fut guettée par son père, lequel, à sa sortie, sous prétexte de la reconduire chez elle ou au domicile paternel, la fit monter en voiture et la conduisit de force, avec le concours d'autres individus, dans le couvent où elle est actuellement pour ainsi dire séquestrée ;

Attendu que c'est vainement que mon requérant a tenté de communiquer avec sa sœur et qu'il y a lieu pour lui de faire constater régulièrement cet état de choses.

Si est-il que :

L'an 1900 cinq, le quatorze février, à la requête de M. Jean V..., marbrier, domicilié à Schaerbeek.

Je soussigné, L. P..., huissier près le tribunal de première instance de Bruxelles, y domicilié, rue ..., patenté, accompagné 1° de mon requérant; 2° du conseil de ce dernier, M<sup>e</sup> De S..., avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, domicilié à Schaerbeek, rue de la C..., n° ....

Me suis transporté à Bruxelles, rue ..., n° ..., où étant, nous avons parlé à la Mère M..., supérieure, ainsi déclaré être.

Mon requérant d'abord et M<sup>e</sup> De S... ensuite, ont demandé à voir la nommée P. V... ; la mère M..., tout en reconnaissant que cette personne se trouvait bien dans le refuge, a déclaré qu'elle ne pouvait la laisser voir à personne d'autre qu'à ses parents qui l'ont placée dans le refuge.

M<sup>e</sup> De S... ayant fait remarquer à la supérieure que les parents de la jeune fille outrepassaient leurs droits et ne pouvaient faire interner leur fille qu'avec l'autorisation de la justice, celle-ci n'en persista pas moins dans son refus de la laisser voir à qui que ce soit, même à mon requérant, son frère.

Et de tout ce que dessus, j'ai dressé le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de droit.

Coût, seize francs 15 centimes.

(S) L. P...

Avant d'en arriver aux indignes traitements dont les malheureuses dont des questions d'intérêts provoquent trop souvent la réclusion dans ces enfers sont l'objet ; mettons en parallèle avec les témoignages précédents une lettre officielle de la supérieure d'un de ces établissements humanitaires ; nous croyons qu'elle est un spécimen incomparable de la mentalité spéciale qui règne dans ces milieux.

Bruxelles, 26 juillet 1897.

A Messieurs le Bourgmestre et les Echevins de la ville de Bruxelles.

Messieurs,

Ayant reçu l'acte d'autorisation de bâtir dans le jardin du ..... (n° 13223 de l'ind<sup>f</sup> gén<sup>l</sup> et n° 2601/571 du registre de la 3<sup>e</sup> Don), je prends la respectueuse liberté de revenir à la charge après m'être inspirée des conseils de

Monsieur A..., qui a daigné se rendre en personne sur le terrain à bâtir. La question d'établir des water-closets dans des places occupées est entièrement anéantie, reste celle d'en établir dans les cellules. Monsieur A... nous assure que pour ces dernières l'autorisation nous sera facilement donnée, vu la destination extraordinaire de ces petites places.

Probablement, Messieurs, vous aurez interprété ce mot cellule dans le sens de celles des religieuses cloîtrées; il n'en est rien, et voici le sens propre de celles que nous désirons construire au Refuge. Comme vous le savez, Messieurs, notre établissement reçoit des malheureuses filles abruties par le vice, et de là il suit que parfois leurs mauvais instincts les poussent à nous tourmenter par des cris, des chants, etc., pendant des heures et quelquefois des journées entières et cela au grand détriment du bon ordre des autres pensionnaires. Depuis de longues années nous mûrissions la pensée de remédier à cet inconvénient sans exciter davantage la farouche (*sic*).....

Enfin dans cette nouvelle bâtisse nous avons résolu de mettre notre projet à exécution : Au rez-de-chaussée et à chaque étage, une cellule

chauffée par une des bouches du calorifère et complètement dépourvue de meubles permettra à la pénitente de reprendre son calme par quelques heures de solitude, sans danger pour l'insensée de se nuire par les objets qui pourraient tomber sous sa main, puisqu'elle n'aurait autour d'elle que quatre murs, dont un percé d'une fenêtre haute, inaccessible.

Je crois, Messieurs, que vu ces données, vous daignerez nous accorder sans peine l'autorisation d'établir un water-closet dans chaque cellule, d'autant plus qu'une fois seront-elles établies, les amateurs seront plus rares et peut-être ne s'en servira-t-on en moyenne qu'une fois ou deux par trimestre et moins encore.

Dans l'espoir, Messieurs, de recevoir sous peu une réponse favorable, je vous prie d'agréer avec mes remerciements anticipés, l'hommage de mes sentiments respectueux.

Votre très humble servante,

(S) M. M...

Supérieure.

Tout commentaire déparerait cette requête.

Les autorités compétentes interviennent rarement; la maison a d'ailleurs l'air rébarba-

tive, elle rendait des points à la prison de Saint-Gilles pour le nombre de grillages et de barreaux; nous ne savons pas qu'on ait jamais interrogé quelques-unes des victimes qui ont pu finalement sortir de ces antres; nous disons de celles qui ont pu sortir, car, hélas, beaucoup ne sont jamais sorties; avec un régime comme celui qui leur est imposé, beaucoup ne sortent que « les pieds en avant »; des majeures, qui n'ont plus de parents, y sont toujours enfermées sans que leur cri de détresse rencontre un écho; d'autres, les plus dociles, leur cervelle ayant été lentement triturée et façonnée pendant des ans, deviennent à leur tour les garde-chiourmes des nouvelles venues.

Les malheureuses perdent, dès leur entrée au couvent, toute personnalité; derrière les grilles elles abdiquent leur nom de famille et on change leurs prénoms; il est, sous les peines les plus sévères, interdit de les révéler; après la fouille, on revêt la patiente d'un uniforme; les seules pièces de son vêtement d'entrée qu'elle soit autorisée à conserver sont ses souliers; un jour on vit entrer une jeune fille dont les souliers de la plus grande élégance révélaient une certaine fortune; elle disparut un

jour comme elle était venue; ces malheureuses sont nourries de pelures de pommes de terre bouillies, ainsi que de l'aumône mendrée par les sœurs de porte en porte; reliefs de pain, déchets de légumes, etc.; le dimanche seulement, un petit morceau de viande, de quelque innombrable bidoche, complète cette répugnante bouille-abaisse.

On voit d'ici combien ce régime est favorable à la santé de ces jeunes filles, à l'âge où leur développement normal exigerait au moins la « nourriture saine et abondante » des pensionnats à bon marché.

Mais ce n'est pas tout et ceci est à faire frémir : une des deux grandes punitions de l'établissement est *la diminution de nourriture*; on rogne encore sur les maigres menus, on économise sur ces déchets dont des porcs ne voudraient pas !

En hiver, cependant, on inflige de préférence l'autre punition; on donne à la novice récalcitrante *des vêtements plus minces*.

Dans un but hygiénique sans doute, on coupe les cheveux des élèves récalcitrantes, le « battoir » est aussi un châtiment des plus usités; lorsqu'une « élève » est indisposée, elle doit de-

mander plusieurs fois à passer à la visite du médecin; une sœur assiste toujours à cette visite, de peur que les jeunes filles ne se laissent aller à de regrettables confidences; elles sont, d'ailleurs, toujours accompagnées.

On sonne le réveil à cinq heures du matin, et voici comment la journée se partage : les pensionnaires quittent le dortoir, qui n'est presque jamais chauffé, et se rendent au lavoir, puis à la chapelle, ensuite au réfectoire.

De sept heures à midi, travail consistant principalement en lavage et repassage et en reprisage de bas; plus des ouvrages d'aiguille divers.

La main-d'œuvre étant à peu près gratuite, les bénéfices sont, pour le couvent, très considérables; aussi fait-on avec la plus grande ardeur la chasse aux pensionnaires. Après le déjeuner, si tant est qu'on puisse nommer déjeuner l'ingestion de la bidoche avariée dont nous avons parlé plus haut, les malheureuses, après une *demi-heure* de repos se remettent à la tâche jusqu'à 7 h. 1/2 ou 8 heures, suivant la saison, avec interruption d'un quart d'heure, à 4 heures; pour leur permettre l'absorbition d'une tasse d'eau de café et d'une tartine frottée de graisse.

Inutile de dire que les malheureuses enfermées dans ces établissements ne sortent jamais; leurs ascendants directs sont admis, sur leur demande, à entrevoir leurs filles le premier dimanche du mois, *mais ils n'entrent jamais dans l'installation.*

Comment pareils abus peuvent-ils se perpétuer en pleine capitale? Hélas, les malheureuses ne peuvent faire entendre au dehors leurs clameurs de détresse; d'autre part, on sait trop comment les directrices préparent la mise en scène des visites officielles; ce jour-là, tout l'établissement reluit de propreté: un bouillon vigoureux fume dans les tasses; autant que cette prison le peut, elle se donne un air confortable.

Cependant, malheur aux fillettes qui n'auront pas eu l'air tout à fait satisfaites; le cachot les guette; vous savez, ces fameux cachots dépourvus de meubles et destinés à réprimer la farouche...

Qu'on fasse donc une descente imprévue dans ces maisons; qu'on interroge les pensionnaires qui sont sorties de ces enfers; que la presse mette à jour les abominations qui s'y commettent; il n'est aucun parti politique qui oserait

défendre ces geôles épouvantables, si toute la vérité éclatait au grand jour.

. . . . .

Tandis que la petite Fintje racontait à Jerry ses souffrances passées, le gros bon homme s'indignait et parlait d'aller fracturer les grilles compliquées de la mère M..., mais il jugea raisonnablement qu'en sa qualité d'étranger il serait pour le moins expulsé du pays, et il tenait à achever ses recherches généalogiques. C'est pourquoi, une heure plus tard, Jerry payait à la petite Fintje un « carnet » de tours au moulin fermé.

---

## IX

Jérémie-J.-Spruyt avait emporté, de Caernarvon beaucoup d'argent : Marabout lui conseilla de le placer en bonnes valeurs; il éviterait ainsi, en cas d'entôlage, toujours possible, un dépouillement brutal et complet. Avec les titres de Bourse, ajouta-t-il, cela dure plus longtemps.

Jerry avait entendu parler d'excellentes valeurs de placement; autour des tables de jeu du Caernarvon Palace Hotel, les banquiers en fuite en dissertaient volontiers; de la lecture de leurs circulaires et de leurs propos, Jerry

avait conservé la mémoire de noms exotiques et rémunérateurs et savait l'excellence du Rio-Blanco.

Mais comme cette société était actuellement en liquidation, ce qui contraria fort Jerry, sa sympathie se répartit équitablement entre d'autres entreprises mirifiques dont les plus notoires étaient Verschny-Dniéprovsk, les Eaux de Caracas, les Hauts-Fourneaux de Toula, Biélaïa et même le Belgian Mining Trust.

Jerry inclinait également à l'achat de Trust Colonial, se souvenant de ce qu'une feuille belge trouvée à Caernarvon prédisait aux actions de capital un cours de mille francs « dans trois ans » ; notre ami aurait pu, il est vrai, rapprocher cette prédiction de la pancarte placée chez les barbiers : « Demain on rasera gratis », mais son esprit n'avait ni le loisir, ni, d'ailleurs, la subtilité nécessaire à établir cette comparaison.

Au fond, ce roué était un gogo ; c'est pourquoi il alla demander conseil au directeur de la « Cuisine financière ».

Ce journal s'occupait alors activement du placement de valeurs égyptiennes ; la Russie étant épuisée et suspecte, les commanditaires

de la feuille financière avaient adroitement drainé l'épargne vers de sahariennes entreprises; des assainissements de ghettos cairois et des acheminements par voie ferrée vers d'hypothétiques oasis.

Les noms égyptiens ont cela de bon, qu'ils sont harmonieux. Louqsor et Antinoé font bien sur du papier à placer; tout ce qui a disparu en Egypte ne gêne pas tout ce qui disparaîtra; au reste le sable conserve relativement, même le papyrus.

Les commanditaires de la « Cuisine financière » ont centralisé et socialisé les trams, les routes, les bâtiments, les navires; pour un peu, — avec de suffisants apports, bien entendu, — ils transformeraient en société anonyme les water-closets et les lupanars. Dans la création de cette myriade de sociétés, l'objet immédiat est pour les organisateurs le seul à envisager; que le mouvement national égyptien se développe, que la révolte indigène inéluctable et prochaine s'affirme de plus en plus menaçante, ils n'ont en cure; les causes qui ont déprécié les titres russes auront peut-être le même effet en Egypte; à ce moment les promoteurs seront comme on dit en agent de change : « sortis du titre ».

Il est vraiment curieux de voir Abraham se greffer sur Sésostris; c'est le retour à l'âge des rois pasteurs juifs; sous je ne sais quelle dynastie Joseph abandonna son manteau aux mains de Madame Putiphar, aujourd'hui le rentier laisse simplement son portemonnaie.

Au moment que Jerry fit une entrée bruyante dans la salle de rédaction du journal, le directeur de la publicité financière s'occupait activement de la répartition d'un budget de publicité égyptien.

Dans un journal financier bien tenu comme est la « Cuisine financière » le moindre employé possède un titre sonore et flamboyant; il est vrai que le « chef de la publicité financière » a des appointements mensuels de 125 à 150 francs, le chef du service de l'expédition de 175 francs; le chef du service de la comptabilité touche 100 francs et le directeur de la publicité commerciale commissionne sur le montant de quelques vagues annonces d'accoucheuses, de cartomanciennes et d'appareils hygiéniques.

Jerry ignorait ces dessous; aussi lorsque le chef des chasseurs lui dit qu'il allait être mis en rapport avec le directeur du service des

dossiers et des renseignements financiers, il fut pénétré de respect.

Ce directeur du service des renseignements financiers était un être hirsute et bizarre : il avait cette probité singulière et incohérente de ne pas vouloir mettre les naïfs dedans ; il navigait entre sa conscience et l'obligation d'imposer au gogo les titres de la maison et souvent conciliait les deux ; à côté des actions de toutes les oasis du Delta il recommandait quelque fructueux charbonnage ou quelque profitable « action diverse » ; le client y gagnait encore.

Je dois à la vérité de dire que l'heureux mortel ne se souvenait guère, une fois le bénéfice réalisé, qu'il l'avait été, grâce au conseil du « directeur du service des renseignements financiers » *Passato il pericolo, gabbato il santo* ; un jour, cependant, un boucher hennuyer envoya deux langues de bœuf, on les tira au sort parmi la rédaction ; ce fut un jour de grande liesse.

De sorte que si Jerry J. Spruyt fut actionnaire de bien des entreprises égyptiennes, il n'en retira pas moins plus tard des revenus assez considérables de la vente du restant de son portefeuille.

Au moment où Jerry fit son apparition dans les bureaux de la « Cuisine financière », l'antichambre était encombrée d'êtres originaux, anciens avocats, anciens commerçants, anciens honnêtes gens que des avatars différents avaient conduits à la pénible nécessité d'exiger de la publicité pour de vagues canards très périodiques; l'antichambre de la « Cuisine financière » offrait une floraison de « ces faces patibulaires qu'on ne rencontre que les jours d'émeute », comme disait Hugo, et il y avait plus d'un de ces publicistes qu'on n'eut certes pas aimé rencontrer au coin du bois.

D'ailleurs, sous d'apparentes formes de politesse, la formule est brutale : « Payez-moi, sinon j'attaque »; plus le journal est important, plus il se fait payer; il est parmi deux cents feuilles, dont chacune se réserve au détriment des autres le monopole de l'intégrité, des puissances sans lesquelles il est impossible de lancer aucune affaire; des groupements, des blocs compacts qui, sous la conduite de maîtres chanteurs israélites, exécutent impitoyablement, avec un art retors et consommé, tout ce qui ne passe pas à la caisse.

Généralement on subit leurs exigences, les

banquiers, qui ont tous un papillon noir dans leur passé, évitent de froisser ces puissances : ils préfèrent composer, fut-ce avec le modeste entrepositaire du journal hebdomadaire à un louis l'insertion, plutôt que de voir exhumer de défunts bilans, révéler d'anciens errements, et épilucher des opérations lointaines et disparues.

Ce chantage financier s'entoure de l'appareil d'une haute probité ; refuse-t-on de suffisamment payer un courtier, de terribles articles paraissent sous des manchettes foudroyantes : « Une émission clandestine », la « Faillite des cuivres du Bahr-el-Ghazal », « Gare à vos poches », etc. Pour la circonstance, le journal est tiré à un millier d'exemplaires, au besoin gueulé sur les boulevards, l'épargne est ainsi mise en garde.

Et ils savent hurler, ces folliculaires ; ils vous poursuivent sans cesse et sans trêve une personnalité, lardant le malheureux banquier de banderilles acérées ; ils ont recours à tous les moyens : circulaires, affichage, etc. ; ne vit-on pas jadis circuler devant la grande banque du Marché au Bois d'énormes cartels : « D. . est un voleur ; si ce n'est pas vrai, qu'il

me poursuive », inspirés par un journaliste financier qui sans doute n'avait pas émarginé à la caisse.

Souvent les « tirés » ne valent guère mieux que les « tireurs » ; malheureusement l'épargne paie toujours les frais du combat, quelle qu'en soit l'issue.

Un jour on apprit à Bruxelles la constitution d'une société anonyme au capital de cent millions de francs ; l'affaire était tellement bonne, qu'un seul financier avait souscrit et *versé comptant* dix millions.

Un groupe d'actionnaires anglais eut néanmoins des doutes ; il s'adressa à un avocat bruxellois, qui eut mission d'éclaircir les arcanes de cette brillante entreprise.

On apprit alors avec étonnement que le financier avait en effet versé les dix millions, mais qu'une demi-heure après il lui avait été payé, comme apport de connaissances, rémunération d'études et travaux, *neuf millions neuf cent quatre-vingt-dix-sept mille cinq cents francs !*

Pareilles manœuvres sont courantes ; lorsque l'actionnaire est plus méfiant, l'apporteur de l'entreprise n'est pas pris de court. Le liquidateur d'une société aurifère belge dont les jours

furent aussi brillants que rares, nous avoua que la concession de la société avait été copieusement « salée ».

Pour « saler » un terrain, les prospecteurs de la compagnie, armés de carabines, parcourent les hectares censés renfermer le métal précieux; les carabines sont chargées jusqu'à la gueule de poudre d'or et déchargées sur des blocs de quartz qui plus tard sont « découverts par hasard », embarqués pour l'Europe et présentés aux actionnaires. Le moyen de refuser de souscrire devant de pareils échantillons !

Un agent de change du haut de la ville qui, après des avatars divers finit par sauter en Bourse, était chargé du placement des titres ; venait-il un gogo dans son officine, on se gardait bien de lui jeter les actions à la tête ; on les lui livrait parcimonieusement, comme une faveur. Pendant que le malheureux patientait, un téléphone à un poste fonctionnait : « Allo, M. le baron Goffinet ? Il m'est impossible de vous fournir les trente titres que vous me demandez ; vous comprenez que je dois tout d'abord favoriser ma clientèle ; je ne puis pas, je regrette, etc... Allô ! Nous prenons l'ordre de S. A. R. le prince Albert pour dix titres et

ainsi de suite; de telle sorte que le bon rentier absolument médusé retournait dans sa province magnifier ces titres, qu'on s'arrachait tellement en haut lieu.

Lepapat,, courtier en bonbons et armateur eut un jour une inspiration géniale, celle de monter à Bruxelles une maison de vins. L'idée géniale fut mise à exécution mais comme beaucoup d'idées géniales eut un succès éphémère; le vin en gros ne marchait pas du tout et le caissier de la maison Lepapat voyait avec terreur l'approche des jours d'échéance.

Mais Lepapat était homme de ressource et savait qu'il vaut bien mieux gérer des entreprises avec l'argent des autres qu'avec le sien; en cas de déconfiture ce sont les autres qui paient.

Une société anonyme fut donc fondée sous le nom de « Catadura » (Espagne). A la fondation de la société, le Conseil d'administration fut convoqué au siège social pour vérifier les apports, consistant en marchandises évaluées à fr. 1,000,000, représenté par des vins et des liqueurs. L'inventaire fut magistralement conduit; les foudres étaient pleins jusqu'à la bonde; il est vrai que le sommelier de Lepapat les avait ingénieusement garnis de double-

fonds, de sorte qu'ils contenaient un peu de porto et beaucoup d'eau.

Mais à cette puissante société il fallait des filiales, pour produire les vins de la « Catadura », on créa la « Société Vinicole du Midi »; pour les loger on fonda la « Société anonyme des Docks et Entrepôts de Bruxelles », et pour en favoriser la consommation la « Hollando-Belge ». Peu de jours après la fondation de cette dernière société, les actionnaires assistaient émerveillés au départ du premier steamer chargé des marchandises de la Catadura.

Hélas! ce premier steamer fut à peu près l'unique; et les actionnaires de ces diverses sociétés virent, trop tard, que par l'invariable loi des vases communicants leur argent était passé dans la besace de l'astucieux Lepapat.

Mais Lepapat vaut qu'on insiste : la « Biscuiterie Nationale de Berchem Sainte-Agathe » fondée d'ailleurs sous des auspices assez gris, battait de l'aile; on dut avoir recours aux bons offices de Lepapat, alors considéré comme le terre-neuve des sociétés anonymes mal en point.

Les actionnaires furent donc convoqués au Métropole, et dans cette assemblée mémorable on décréta d'enthousiasme que contre trois ac-

tions de la « Biscuiterie » il serait remis une action de la « Catadura »... mais l'actionnaire s'engageait à verser fr. 27.50 en espèces... et ce virement devait être exécuté par la « Caisse Industrielle », une autre société de Lepapat.

Plus tard, le même financier créa les « Mines de charbon de l'Argovie ». Hélas ! le charbon suisse fut, comme bien on pense, d'un rendement plutôt médiocre et cette société alla rejoindre dans les limbes les autres entreprises du grand homme.

A la suite de tous ces avatars financiers, la situation de Lepapat devenait difficile : il s'en fut à Paris où il racheta droit au bail d'une banque des environs de la Bourse ; le principal actif de cette banque était une mine de soufre, en Italie, qui servit de base à une foule de combinaisons interlopes.

Le budget de presse de Lepapat s'éleva en une seule année à huit cent mille francs ; aussi cette publicité effrénée fit elle affluer tellement de gogos, qu'un beau jour Lepapat put encore fermer brusquement ses guichets en emportant la somme de fr. 1,800,000.

Cependant, la justice belge, inquiète, avait perquisitionné dans la villa que Lepapat habi-

tait à Tervueren; elle y découvrit au fond du jardin ... un autel où sans doute le grand financier invoquait le dieu Plutus.

Mais revenons aux journaux :

Comme on paie d'autant plus que l'entreprise est médiocre, il ne manque pas de journaux pour soutenir ce genre de titres et en recommander la mise en portefeuille : qui dira tout le mal fait à l'épargne par certains organes financiers.

Le passé de la « Cuisine financière » était plus honorable; issue des bureaux d'un grand banquier, elle avait vécu, cahin-caha, des heures radieuses et tourmentées; un moment elle fut le journal le plus littéraire de Belgique et compta, parmi ses collaborateurs à peu près ce que nous avons de mieux en expression française. Il y eut dans les colonnes de la « Cuisine financière » de judicieux articles politiques et de remarquables interviews littéraires. Ce journal allait se faire une place définitive au soleil, lorsque d'équivoques tripatoillages néerlandais conduisirent son directeur en prison; la publicité financière fut alors affermée à d'autres financiers, qui, avant d'aller à leur tour en prison, connurent les déboires

de la célébrité; lors, de format en format, d'éditeur en éditeur, après avoir été tour à tour protagoniste infatigable de mystérieux chemins de fer boliviens, champion d'équivoques glaceries slaves, soutien d'exotiques produits congolais, il subit la loi égyptienne imposée par ses récents bailleurs de fonds.

Ce fut la fin; à l'époque ou Jeremie J. Spruyt visita ses bureaux, le journal agonisait, et sa publicité commerciale se limitait à de pénibles circulaires d'accoucheuses.

Jeremie J. Spruyt, chargé de conseils financiers, s'en fut à la Bourse, acheta des titres et ne put se les faire livrer.

Il somma son agent de change de s'exécuter; l'agent de change ne s'exécuta pas, car il est sans exemple, dans l'histoire, qu'un agent de change se soit exécuté lui-même.

---

## X

La psychologie de l'Anversois n'est pas malaisée à établir, assurément; elle est toute entière révélée par leur gare; quelqu'un qui se donnerait la peine d'étudier attentivement cette architecture ostentatoire, en tirerait des conclusions définitives au sujet du caractère des citoyens de notre métropole. Ceci est le résumé d'une conversation nébuleuse que Jerry eut aux petites heures avec un voisin de bar.

Jerry comprit difficilement ce que ce monsieur disait; à cause de l'heure et des consommations absorbées, au point qu'il écrivit sur

ses tablettes: Envers soi pour Anversois; plus tard il admit sans peine que c'était un mot d'esprit.

Commercialement, dit le noctambule, l'aborigène de la Nouvelle Carthage est une manière de juif laïc dont l'idéal est le profit personnel et les devises « Myself », « Primo meum » et « Charité bien ordonnée »...

Jadis, ils furent artisans d'art magnifiques; hélas, de Van Dyck, ils ont dégringolé à De Vriendt, à Lybaert et à Portieltje, aujourd'hui ils ne sont plus guère des Flamands; plus rien ne chante en ce port magnifique de l'âme de la mère Flandre et Nele villégiaturant chez Druon Antigon s'enfuirait épouvantée aux sons du Wacht am Rhein.

Ils sont commerçants, ceux de notre métropole et ils ne sont rien que cela; l'orgueil de leur argent s'éale aux façades somptueuses de leurs grands magasins et de leurs hôtels truffés d'ornements inutiles et prétentieux: leur opulence se manifeste par leurs pesants chronomètres d'or et les diamants de leurs femmes; plus l'un et les autres sont volumineux, plus l'Anversois acquiert de respectability.

D'ailleurs, tous sont riches; l'Allemagne est

là qui leur constitue des sociétés anonymes, leur crée, sous une vague étiquette nationale, des lignes de paquebots, fonde de somptueux nul-s'y-frotte à prix fixe, prête son or, s'implante lentement avec une ténacité de taupe, germanise l'habitant en attendant qu'il germanise la ville.

Ils dégoulinent de partout sur notre métropole, les alboches; la conquête est réglée par étapes; cela commença rationnellement par le gosier; toutes les « braïis » d'Allemagne ont ouvert leurs robinets sur nos villes et nous buvons couramment cet abominable moselwein qui a la couleur du pipi et la saveur de l'acide acétique.

Aujourd'hui on en est, après le commerce, à l'industrie.

Le pis est que, grâce aux Anversoïis, la tâche d'huile allemande s'étend lentement mais sûrement sur notre pauvre Belgique; il est impossible de prendre un tram sans heurter son regard à la firme d'une gesellschaft germanique; ils fournissent en effet actuellement toutes nos lignes de tramways; depuis longtemps ils ont envahi Angleur, la Vieille et la Nouvelle Montagne, etc., pris d'assaut nos charbonnages,

violé nos valeurs de traction et cambriolé nos industries diverses.

Le moyen de s'opposer à la conquête économique de la Belgique par l'Allemagne? Nous devons nous rendre cette justice que nous sommes tellement apathiques que nous ne nous en émouvons guère; depuis quinze ans, nous tolérons bien cette somptueuse ineptie des bandes dominicales : c'est un exemple de notre indifférence.

Nous nous réveillerons peut-être quand il sera trop tard.

---

## XI

Depuis les fausse haches en silex, jusqu'au pastiche élégant d'Alfred Stevens, depuis l'as romain contrefait jusqu'aux argenteries hollandaises : armes, dentelles, tableaux, meubles, ivoires, tapisseries, nous centralisons la fabrication de tout le bric-à-brac moderne.

Nulle part on ne peut voir telle efflorescence du truquage et c'est à peine si le livre magnifique que Paul Eudel consacra à la forgerie des antiquités, réussit à en donner une idée saisissante.

Nous connaissons à Bruxelles seulement,

dans les galeries publiques ou les maisons particulières, une vingtaine de Rembrandt notoirement faux, deux ou trois cents Teniers, une cinquantaine de Corot et de Courbet apocryphes, sans préjudice des Watteau de contrebande et des Lancret de pacotille.

Tout propriétaire qui se respecte se doit d'avoir en son salon une œuvre d'un grand maître ; la suggestion de la signature et aussi l'ignorance à peu près générale de la technique de l'art le pousse à l'achat de la première croûte venue autour de laquelle se fait, suivant la fortune et les relations de son possesseur, toute une renommée.

Il est d'ailleurs horriblement difficile, tant l'habileté des contrefacteurs est grande, de reconnaître la fraude. C'est en raison de cette habileté que nous assistons en nos musées aux événements tourneboulatoires que nous allons conter pour la plus grande joie de nos contemporains.

\* \* \*

Le goût de l'antiquaille a pris vers la fin du siècle dernier une extension surprenante ; les pays se sont disputés avec acharnement la pro-

priété des fouilles importantes; de grands personnages ont recouru aux pires moyens pour s'emparer des trésors enfouis dans les déserts :

\* \* \*

C'était quelques mois après la trouvaille du Serapeum; M. Mariette, rappelé brusquement à Paris, ne pouvait emporter toutes les richesses qu'il venait de conquérir pour la France. Il fit un trou dans le désert et y enterra secrètement quatorze caisses d'antiquités dont l'une, la plus intéressante, contenait les restes du bœuf qui fut blessé et non tué par Cambyse; l'os de la cuisse prouvait que l'animal sacré fut guéri. L'archiduc Maximilien d'Autriche, plus tard empereur du Mexique et fusillé à Queretaro, jeune et poète, vint visiter les tombeaux de Memphis; les Arabes employés aux fouilles, mal conseillés par l'espérance d'un fort bak-schich, dénoncent la cachette. Les courtisans de l'archiduc lui persuadent de faire main basse sur le trésor; on enlève les quatorze caisses, on les dirige sur Alexandrie; elles traversent l'Adriatique et vont contribuer à l'ameublement de Miramar.

Mais au fait, le duc de Brabant, aujourd'hui

Léopold II, a visité, lui aussi, les Tombeaux de Memphis; il doit être au courant de ce détournement si peu connu qu'il soit; ces antiquités ne font-elles pas partie de la succession de la princesse Charlotte et ne pourront-elles pas un jour être revendiquées par nos musées nationaux?

\* \* \*

Si des princes se livrent, pour acquérir le métatarse de quelque bête préhistorique ou le péroné de quelque ecclésiastique de la VI<sup>e</sup> dynastie, à de pareils écarts de conscience, il n'est rien d'étonnant à ce que le goût de l'antiquaille ait pénétré, par suite, dans les classes bourgeoises.

Tout le monde ne peut posséder la momie d'Amenhotep I; elle est encombrante dans un salon, on préfère généralement le tableau de maître qui est plus décoratif.

La fraude s'adapte vite au goût du jour; il y a quarante ans, une fabrique belge de faux camées anciens donna de sérieux dividendes, il y a trois lustres, un facteur de fausses miniatures de Watteau acquit aisément quelque cent mille francs à meubler les vitrines des riches

collectionneurs; les fausses pièces romaines se font couramment avec de l'*æs sacra* moderne.

Le désir d'avoir une « chose » unique pour épater les convives et de la payer bon marché amène les bourgeois à acquérir d'innombrables rossignols dont la fabrication et le placement font vivre toute une catégorie d'électeurs.

L'insondable bonne foi et l'immense amour-propre de l'acquéreur sont les bases sur lesquelles s'étaye toute l'industrie du faux. Je pose en fait que si un brocanteur exposait à sa vitrine, le manteau que Joseph laissa à M<sup>me</sup> Pufīphar, il trouverait immédiatement acheteur à gros prix; Vrain-Lucas ne vendit-il pas jadis à un membre de l'Institut une lettre de Marie-Madeleine au Christ — écrite en vieux français!

Dans les salles de ventes bruxelloises, il n'est pas rare de voir adjugés pour vingt francs des Rembrandt, des Rubens, des Murillo. Le catalogue est chargé de noms illustres, quelquefois le vocable attribué à : ou bien école de : tempère de trop outrecuidantes étymologies. Néanmoins, il est toujours loisible à l'amateur consciencieux de s'offrir les œuvres des grands maîtres à des prix n'excédant pas trois louis.

Les tableaux qu'on nous présente sont mani-

festement faux; un avis caché en première page du catalogue nous en prévient : les tableaux sont vendus sans garantie. Encore faut-il voir cet avis qui n'est pas très apparent pour ne pas se laisser prendre aux majuscules de l'intérieur.

Combien de galeries secondaires ne sont pas exclusivement composées d'œuvres ainsi achetées.

C'est évidemment sur les tableaux dits anciens que s'exerce l'industrie des vendeurs. Le peintre ne peut évidemment réclamer, comme le fit l'an passé Baertsoen, furieux de voir mises en vente, signées de son nom, des croutes indignes du moindre de nos rapins; c'est le tableau ancien qui fait la fortune des maîtres voleurs qui organisent ces ventes.

Ne serait-il pas rationnel d'exiger du vendeur une garantie sérieuse ? Au même titre que les vendeurs de strass ne peuvent vendre leurs produits pour du diamant, sans tomber sous le coup de la loi, un tenancier de vente publique devrait être passible de la correctionnelle s'il vend sciemment et avec préméditation du faux pour du vrai.

Un des côtés les plus honteusement ridicu-

les de ces ventes est la mise à prix des objets. L'expert demande, par exemple, cent francs d'un tableau, mettons d'un Van Dyck; dans l'assistance personne ne bouge... Y a-t-il amateur à 30 francs; à 20 francs, silence encore... Allons, messieurs, vous ne dites rien, c'est une œuvre capitale du maître. Une voix fait : dix francs; d'enchère à enchère, faites péniblement, l'œuvre capitale du maître atteint 15 francs.

Toute cette comédie n'est pas exempte d'une certaine solennité à laquelle les imbéciles ne manquent pas de se laisser prendre. Lorsque l'expert se dispose à mettre un tableau sur la table, il le retourne, examine attentivement la toile, semble y découvrir des qualités insoupçonnées; en réalité, il y cherche un signe mis à la craie pour lui faire connaître les œuvres qu'il doit soutenir.

Les ventes après décès sont généralement celles qui inspirent le plus de confiance; le moyen de douter de l'honorabilité de ce bon M. X... qui vient de rendre son âme. Les organisateurs de ce genre d'enchères louent à cet effet des appartements pour deux ou trois jours; sur l'affiche, on lit : « Vente après décès de M. Z..., qui aura lieu dans le domicile du

défunt». Trois semaines après, on vend d'autres œuvres, avec les pièces retirées de la première vente, dans le même immeuble, qui se trouve être la mortuaire d'un autre collectionneur.

Un immeuble de la rue de Spa n'a longtemps servi qu'à ces ventes après décès.

Un autre procédé très couru est celui de la vente « par ministère d'huissier ». Les trafiquants de ce genre de commerce louent un magasin momentanément vacant et y font des ventes tapageuses, annoncées à son de cloche, on y voit les plus outrecuidantes des huiles; vient à passer un provincial ou un étranger; on pousse l'enchère, et lorsqu'elle a atteint un chiffre dépassant de beaucoup la valeur du tableau, qui est souvent celle du cadre, et que l'amateur commence à se refroidir, on n'entend plus alors que la voix du crieur demandant des enchères. Grande anxiété chez les organisateurs; le silence le plus absolu règne dans la salle: le commissaire-priseur lève son marteau, il répète jusqu'à dix fois: « Une fois, deux fois, trois fois..., je ne répéterai plus... » Le bon provincial, séduit par l'éloge qu'on ne cesse de faire autour de lui des belles qualités de l'œuvre, se laisse entraîner; il enchérit d'un franc; les ven-

deurs respirent; le coup décisif retentit avec rapidité; le tableau est adjugé; l'amateur entre pour soixante-quinze francs en possession d'un Henry Schouten, — peintre médaillé, a dit le commissaire priseur, — qui vaut exactement huit francs, y compris le cadre.

J'ajouterai que les organisateurs de ces ventes louent tout un personnel de figuration; rue Neuve, dans une de ces officines on pouvait voir tous les jours, la bonne dame qui revient du marché, l'artiste chevelu, le vieux monsieur respectable, l'ouvrier aisé, etc. Tout ce public salarié examine le tableau mis en vente avec des commentaires admiratifs et vante aux naïfs que leur mauvaise étoile a conduit dans ces brocantes, l'excellence de l'« occasion ».

\* \* \*

De nos usines à faux tableaux, les pseudo Rembrandt, les pseudo Rubens, surtout les études, voire les dîners sur l'herbe de Watteau et les escarpolettes de Lancret, dont notre fabrication nationale s'est un temps réservé la spécialité, émigrent vers la libre Amérique.

Sans doute, il en reste quelques-uns accrochés à nos devantures nationales; le passant qui remontait vers la place Royale avant qu'on ne chambardât la Montagne de la Cour, eut, souventes fois, le loisir d'admirer à une vitrine d'outrecuidants Rubens et d'invraisemblables Watteau trônant parmi un ramassis de petits Saxe de contrebande et une camelote de mignonnes argenteries hollandaises.

Cela se débite, paraît-il, très fructueusement; la loi qui punit sévèrement l'industriel vendant du doublé pour de l'or 18 carats, tolère parfaitement qu'on repasse à ciel ouvert du sous Trouillebert pour du Corot.

Et la crédulité humaine est tellement incomparable, que ces honteux marouflages se glissent dans beaucoup de galeries d'amateurs. Un de nos anciens conseillers communaux possède une collection faite exclusivement de lamentables reconstitutions.

L'industrie de nos faussaires s'exerce donc librement; faux tableaux, faux émaux, faux Delft, faux silex préhistoriques, faux Sèvres, autographes falsifiés, tout cela participe à la même bourse aux pieds humides; nos musées n'échappent pas à la contagion.

Et, à ce propos, il faut raconter une bien bonne histoire; elle n'est pas absolument inédite, mais n'est guère connue.

L'église Saint-Lambert de Liège possédait jadis deux panneaux d'ivoire décrits par le père Wilthem, en 1659; cette œuvre remarquable disparut lors de la tourmente révolutionnaire.

Un jour, un intermédiaire que M. Eudel, précédemment cité, ne veut pas nommer, mais qui, depuis, acquit une honnête aisance dans l'industrie des armures modernes, dites du XVII<sup>e</sup> siècle, fit savoir discrètement à la commission du Musée de Bruxelles que le célèbre diptyque dont on pleurait la perte était enfin retrouvé.

Les arbitres de nos destinées artistiques dépêchèrent en toute hâte un émissaire avec les instructions les plus larges :

« Revenez coûte que coûte avec le diptyque ». Et le délégué revint avec le diptyque qu'il avait eu cependant l'heureuse idée de n'acheter qu'« à condition ».

C'était une pièce superbe, incrustée dans un cadre en ébène aux fines et élégantes moulures.

Les connaisseurs s'inclinaient devant ce morceau royal.

M. Franks, l'un des antiquaires les plus avertis de Londres, était alors à Bruxelles.

— Venez voir, lui dit-on, notre dernière acquisition ; il y a fête chez nous. C'est l'enfant prodigue qui rentre au logis.

Le savant anglais examine le diptyque et s'écrie : « Mais vous avez été trompés ! Nous avons l'original au British Museum ; celui-ci est une copie faite sur la gravure qui en a été publiée. »

Nos arbitres eurent une réponse géniale :

— C'est celui de Londres qui est faux ; notre diptyque, fait dans le pays, n'en est jamais sorti.

Le cri du cœur de M. Franks jeta néanmoins des doutes dans l'esprit d'un des assistants moins passionné que les autres, M. Chalon, de la Société numismatique.

Fort ébranlé dans ses premières convictions, il voulut en avoir le cœur net et proposa de détacher le diptyque du cadre auquel il adhérerait fortement de façon à recouvrir tout le revers de l'ivoire.

Une protestation immédiate s'éleva de tous côtés contre ce sacrilège.

M. Chalon pria, insista, mais en vain.

— L'ivoire est vrai, s'obstinait-on à lui répondre; nous n'avons pas besoin de le vérifier.

Plus tard, l'œuvre fut cependant examinée; on dut reconnaître que M. Franks avait eu mille fois raison.

Une enquête fut cependant ouverte; le sculpteur fut retrouvé, ainsi que l'intermédiaire qui avait porté l'ivoire à travailler; le Musée porta plainte au procureur du roi.

Le vendeur quitta le pays pour éviter la prison.

Le Musée y gagna :

L'objet confisqué et non payé encore lui resta pour rien, à titre de dommages-intérêts.

\* \* \*

Plusieurs auteurs, depuis longtemps, ont fait ressortir le danger d'acheter des œuvres anciennes, dont une est, sur mille, authentique.

Depuis Kaarel van Maander jusqu'à Siret, tous les auteurs ont tenu à défendre l'amateur de tableaux contre ceux qui projetaient d'exploiter leur manie; H. Lejeune, Roehn, Horsin Déon ont dévoilé toutes les ruses de la tableau-manie.

Il y a, dans le commerce des tableaux, des vendeurs et des escrocs; il n'y a pas d'exact milieu. Certains marchands alliant l'étude à l'esprit du commerce ont introduit le sentiment artistique parmi les classes aisées; chez eux, l'amateur est attiré par l'honorabilité du vendeur d'une part, de l'autre par la variété et la valeur des objets qu'on lui présente.

Malheureusement, le marché des œuvres que les marchands peuvent acquérir est limité; il y a, faute de chambre syndicale, une chambre noire formée dans le but d'acquérir tous les chefs-d'œuvre qu'elle peut trouver et de déprécier, dans le public, tous ceux qui peuvent se trouver en des mains étrangères.

Les agents de ces chambres conduisent l'amateur chez les antiquaires et découvrent le chef-d'œuvre dans l'arrière-boutique, comme s'il était possible de découvrir encore un chef-d'œuvre, surtout dans le laboratoire d'un antiquaire.

Dans les galeries privées, ils agissent différemment; pour l'œuvre dont ils convoitent l'acquisition, ils donnent indirectement des avis officieux :

« Cette toile ne devrait pas figurer dans votre superbe galerie. »

Et secondés indirectement par des comparses, des visiteurs importuns, de faux Anglais, répétant invariablement la même leçon, ils parviennent à fatiguer l'amateur de son œuvre; souvent, séduit par une œuvre nouvelle qu'on lui offre en échange, il la troque contre un tableau « à lazzis », un Pieter de Hooch, un Vermeer de Delft, un Jan Steen, manigancé il y a vingt ans dans un atelier de contrebande.

Plus les auteurs précités ont mis les collectionneurs en garde contre les fraudes, plus l'industrie des faux tableaux s'est développée en raison directe du nombre croissant d'amateurs.

Le syndicat précité, pour ne pas éveiller un jour ou l'autre les soupçons des amateurs, fait d'abord passer les bons tableaux ainsi achetés, en Angleterre; là, on procède en pleine liberté à l'achat ou au troc.

Un jour, un des membres de ce syndicat, faisant une tournée, apprit qu'un assez grand nombre de tableaux, placés dans une des salles d'un vieux château des environs de Paris, sont destinés à être envoyés dans la capitale; il se fait annoncer, demande à voir les tableaux,

ayant bien soin de dire que, s'ils lui plaisent, il les achètera tous; le propriétaire, satisfait de pouvoir ainsi éviter des frais de transport, les lui montra tous.

L'amateur touriste, après avoir formé deux lots rangés des deux côtés de la salle, fait comprendre au propriétaire, en lui montrant le meilleur lot, que ces tableaux ne peuvent lui convenir. « Ce sont de mauvais tableaux qui ne figureraient pas avantageusement dans ma galerie; enfin, je vous les ferai acheter avec les autres. » Le marché est conclu. Les croûtes sont estimées assez cher, l'amateur donne des arrhes et se retire, promettant d'envoyer, le jour même, un amateur pour les tableaux dédaignés. « D'ailleurs, ajoute-t-il, pour vous prouver ma bonne foi, je ne ferai enlever les tableaux que je vous ai achetés que lorsque tous les autres, seront partis. »

Le jour même, un compère désigné se présente chez le propriétaire, enlève à vil prix et immédiatement les tableaux mis au rebut. Naturellement, le propriétaire ne vit jamais revenir son amateur et n'eut comme fiche de consolation que les arrhes.

Inutile de dire que ce syndicat d'achat à bon

marché fut prospère jusqu'au jour où les industriels qui en faisaient partie méconnurent les statuts de la société et jugèrent qu'il était infiniment plus profitable d'opérer pour leur propre compte que pour celui de la masse.

Des débris de cette association, dit justement Lejeune, naquirent ces prétendus appréciateurs qui, à l'aide d'un titre usurpé, trompent journellement le public et qu'on est presque certain de rencontrer derrière une affaire véreuse.

La profession d'expert en tableaux n'est pas réglementée; tout le monde peut s'intituler expert. Il n'est pas nécessaire pour orner, de ce titre, ses cartes de visite, d'avoir aucune notion de peinture. L'abus de la qualité d'expert jette une suspicion légitime sur toute l'industrie de la peinture ancienne et cause un tort énorme aux praticiens honnêtes qui gagnent difficilement leur vie au trafic des œuvres de maîtres.

Il y a à Bruxelles énormément d'experts en tableaux; ils ont acquis à la longue un certain vernis comme les producteurs qu'ils jugent. A peine un sur dix possède vaguement la notion de l'histoire de la peinture.

Et il faut voir comment les catalogues des ventes auxquelles président ces pontifes de l'art

sont rédigés : grands mots, phrases redondantes, descriptions magnifiques ; c'est vraiment une galerie de chefs-d'œuvre qui va passer aux enchères. Hélas ! l'exposition ne révèle rien. On peut y acquérir un Corot pour quarante francs, un Rembrandt pour quatre-vingts, un Rubens pour cent. Il n'y a, contre ces attrape-nigauds, aucun recours en justice ; il n'est pas permis de poursuivre celui qui, sciemment et avec préméditation, vous a vendu une croûte pour une œuvre authentique.

Il est bon, toutefois, d'assister à ces ventes ; on s'y fait l'œil et on y peut admirer une comédie, sans cesse nouvelle : le duel du marchand et du gogo. On y voit des collectionneurs naïfs acheter couramment des Agapit Stevens pour des Alfred Stevens, des Platemontagne pour des Philippe de Champaigne et des Meusnier pour des Largillère.

Le grand art des préparateurs de ventes est de donner aux tableaux ces dehors factices et brillants qui séduisent les dupes, de les habiller d'un éclat qui durera tout au plus le temps de l'exposition et de la vente.

Le préparateur de la vente se met en quête, il recueille un « noyau de vente » chez un mar-

chand; il tâche de trouver ensuite un mort, le bon mort notable dont le nom décorera l'affiche. Quelquefois, il a la chance de rencontrer un petit amateur qui veut se défaire de sa collection ou bien des héritiers insoucieux qui vendent la dépouille de leurs aïeux. Dans l'un ou dans l'autre cas, il peut se présenter d'assez bons lots.

Les héritiers ne songent guère à faire examiner leurs toiles par un connaisseur vraiment intègre. Si, parmi ce reliquat mortuaire, il se trouve une œuvre réellement intéressante, on s'arrange de façon à la faire passer presque clandestinement aux enchères tout au commencement ou à la fin de la vacation, quand le vrai public n'est pas là. L'« expert », alors, se la fait adjuger pour quelques francs.

Les ventes après décès sont d'ailleurs celles qui inspirent le plus de confiance. Ces ventes sont généralement faites dans des maisons louées à cet effet pour deux ou trois jours. On sait bien que sur dix ventes de ce genre, neuf sont mauvaises, mais il suffirait d'en manquer une pour que ce fût la bonne.

C'est surtout, disions-nous, parmi les tableaux anciens que s'exerce le grand art des contrefacteurs; cet art atteint un tel degré de perfection que les forgeries artistiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles doivent dérouter l'expert le plus érudit.

Tous les musées contiennent un tantième d'œuvres fausses; quant aux attributions erronées, elles sont innombrables. Mettons cent cinquante pour notre seul musée de Bruxelles, depuis le portrait de Paracelse par Rubens jusqu'au fameux « Homme au Chapeau » par Vermeer de Delft.

Vraiment, on en use largement avec nos vieux maîtres; on impose sans scrupule de trop outrecuidantes étiquettes, à tel point qu'on ne peut se figurer deux conservateurs de musées se rencontrant dans leurs galeries et se regardant sans rire, à l'instar des augures antiques.

Ces gens ont la présomption de juger les œuvres en s'appuyant sur l'autorité de leur propre expérience; ils ignorent tout, depuis l'histoire du peintre dont ils marchandent les œuvres dans l'arrière-boutique du grand brocanteur, fournisseur attitré, jusqu'au moindre truc du moindre falsificateur d'œuvres d'art. Ils ne sont pas assez modestes pour se rendre

compte de cette vérité énoncée seulement par les vieux experts. La valeur d'authenticité d'un tableau ancien, lorsque son pedigree est absent, consiste dans l'endroit où il se trouve; s'il est au Prado de Madrid ou bien à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, il a une valeur considérable, si l'œuvre se vend en une mortuaire modeste de province, ou s'étale en un petit magasin, elle n'a d'autre valeur qu'une valeur simplement présomptive.

Et le droit de nos archontes de la critique d'art, d'évoluer catégoriquement parmi les gothiques et les renaissants, est vraiment fait pour nous indigner; ils plongent dans l'histoire artistique avec une déconcertante sûreté. Ils exhument des Bruegel, des Craanach, des Hemling, des Weenix, avec une conviction absolue, sans se lasser; leur vergogne ne s'émeut guère d'une déception; ils trouvent toujours une presse facile à amplifier leurs trouvailles et sont de très bonne foi en leur infailibilité.

Ils ne s'astreignent pas à combiner les vues des apologistes et des détracteurs contemporains du peintre ancien, à recueillir le résultat des méthodes successives de classement, à étudier la relation et l'union du peintre qu'ils vien-

ment de découvrir à une foule d'imitateurs et de copistes, ils ne soupçonnent pas que leur science peut être surprise et se bornent à émettre un verdict radical et définitif.

L'erreur devenant manifeste, l'étiquette change. Avec autant de décision, le Dirk Bouts se mue en Van der Weyden, le Hugo van der Goes en Hemling ; quelquefois l'essor imaginatif de nos augures est arrêté net par l'aveu du contrefacteur, c'est ce qui explique les tiaras de Saïtapharnès, comme plus récemment le faux Courbet de notre Musée moderne, dont nous aurons le plaisir de raconter les joyeux avatars.

Dès qu'un de nos officiels a découvert une œuvre authentique, par inspiration soudaine ; le tableau acquiert un renom instantané. Le *Petit Bleu* en publie la reproduction, notre excellent confrère G. Van Zype promène son érudition autour du chef-d'œuvre hier inconnu, et l'exquis conférencier qu'est Joly profère ce jugement invariable et sans appel : « C'est délicieux », habituel aux marchands et aux compilateurs de catalogues.

Un des défauts énormes de notre critique, aussi bien pour les expositions du jour, est précisément la répugnance de critiquer.

S'il n'est point satisfait, l'arbitre des renommées picturales garde le silence; il n'ose point dire crûment : M. X... peint comme un rétauteur », ou « M. Y... architecture comme un maçon »; il enveloppe un jugement nébuleux dans des périodes diffuses et des redondances compliquées.

Lorsqu'il s'agit de décider si une trouvaille de la commission de nos musées est authentique, ils oublient que des juges autrement compétents que M. de Beaufort se sont souvent égarés; ils découvrent l'œuvre avec certitude, sans tenir compte de quelques touches particulières, de la force ou de la faiblesse du coloris, de certaines réminiscences de détails ou de draperies; ils négligent la force des parallèles et le public, assez enclin à penser que les théoriciens sont des puits de science artistique, ne fait aucune difficulté à les suivre.

Si les peintres anciens peuvent se reconnaître à leur « manière » comme on reconnaît parallèlement des manuscrits; pour prononcer sur l'originalité d'un tableau, il faut résoudre une énigme plus ténébreuse que celle du sphinx.

On ignore trop qu'il existait déjà du vivant des peintres gothiques des usines fiévreuses de

copies et de répliques; ces manufactures se sont perpétuées à travers les âges, si bien qu'à Bruxelles même sont florissantes en ce moment plusieurs fabriques de faux tableaux; l'une, notamment, ayant la spécialité de faux Rembrandt pour l'exportation américaine.

Il arrive souvent que des critiques d'art, très artistes et très érudits en matière de peinture contemporaine, pataugent aussitôt qu'ils dissertent d'œuvres anciennes.

Il est si peu de différence entre le faux tableau et l'original que l'enthousiasme le plus échevelé est vraiment excusable.

Il nous reste à déplorer que dans tous nos musées anciens, à l'instar des « atria » de l'ancienne Rome, ne soit pas établi un autel « Diis ignotis », « aux Dieux inconnus ».

L'érudition de nos critiques en matières anciennes est faite uniquement de lectures; ils ont parcouru entre deux articles : Descamps, de Piles, Sandraart, Karel van Maander, Florent-Le-Comte, Corneille de Bie, Houbraken, Campo Weyermans, Van Col, l'abbé de Fontenay, Papillon de la Ferté, le Dictionnaire des peintres de Siret, Huart, Théophile Gautier, Charles Blanc, Armingaud Horsin Déon,

Palomino Velasquez, Waagen, Burger et Viardot; ils ont lu et se sont fait une science toute superficielle, vite déroutée par l'adresse du contrefacteur. Le catalogue raisonné, de Smith, sert de base à leurs étymologies avec le boniment du conservateur. Plutôt poètes ou rhéteurs qu'experts, ils ne soupçonnent pas les bas-fonds de l'art parce que leur mission superbe leur interdit autre chose que l'envolée sublime de l'aigle ou de l'étourneau.

N'est-ce pas un de ceux-là qui, dans son beau rêve, identifiait la devise de M. J. D. D. d'un pot de grès soi-disant romain : « *Maximo Jovi deorum deo* » « au grand Jupiter, dieu des dieux », alors que ces majuscules étaient simplement « moutarde jaune de Dijon » !

Ce sont là, les moutons de Panurge qui suivent et prônent docilement les découvertes officielles, qui magnifient les trouvailles des commissions, légitiment de très bonne foi les paternités les plus équivoques et, à côté des « Vermeer de Delft » les plus équivoques, tolèrent parfaitement toutes les découvertes que veulent nos conservateurs.

Il serait pourtant à estimer combien il est téméraire d'émettre une appréciation même

platonique sur un tableau ancien en notre siècle, comme disait Lejeune : « où la division du travail ne permet pas d'allier l'étendue à la profondeur du travail ». Comment ne pas admirer l'outrecuidance de ceux qui s'arrogent le droit de placer une étiquette capitale sur une œuvre, d'affirmer que tel tableau est sorti de tel pinceau plutôt que d'un autre, en raison d'analogies ou même de souvenirs.

Comme disent les compilateurs, « la science des manières a ses obstacles » ; la lecture et l'érudition acquise, en se pâmant dans les musées célèbres, devant l'endroit des toiles, alors que l'envers est souvent plus intéressant, ne suffisent pas toujours à permettre d'authentifier une œuvre ; soit par complaisance ; soit au hasard des œuvres vues sommairement autre part.

La fortune étonnante de certains négociants bien connus s'explique aisément ; elle consiste simplement dans la falsification tout au moins des tableaux dits « à tournure » ; cela se place fort bien dans les grandes collections, voire dans les musées ; allez donc voir en une belle vente un représentant officiel ; guindé, gêné par son titre, il voit défiler aux enchères les croûtes les plus évidentes, sans sourciller ; en-

touré de la vénération de l'huissier et du commissaire-priseur, ses enchères donnent à cette opération commerciale qu'est cette vente un brevet de bonne foi, qui compense aisément le « les tableaux sont vendus sans garantie » légalement bredouillé et quelquefois imprimé en caractères minuscules sur le catalogue.

Or, voici, dans le cas exceptionnel où il y a garantie, comment est libellée cette garantie :

1° « Je soussigné (ici un nom d'expert très connu) déclare que ce tableau est bien d'un MAITRE ANCIEN et que, s'il était en ma possession, je ne le donnerais pas à moins de ... francs » (la somme est toujours considérable, mais en rapport avec le prix payé pour l'expertise).

2° « Je déclare que le tableau qui m'a été présenté PORTE LA SIGNATURE DE ..... et que les ouvrages de ce peintre se vendent habituellement de tel à tel prix. »

3 « Après examen de ce tableau, je déclare que la trame de la toile, la couleur et le procédé sont « ceux » qui caractérisent toujours le peintre X... »

4° « Je soussigné crois pouvoir affirmer que ce tableau a été peint « dans l'atelier » de X... »

Tels certificats satisfont généralement les amateurs, gens confiants par excellence ; notons qu'aucune législation n'interdit de prendre le titre d'expert en tableaux ; le premier venu, un membre de la Commission de nos musées, ministre d'Etat ou bien rétameur, peut imprimer, s'il le veut, « expert » sur ses cartes de visite ; le verdict est sans appel.

On l'a dit souvent : les aéropages qui président aux destinées artistiques de tous les pays sont presque toujours composés de personnes ayant leurs intérêts personnels à ménager. Malgré toute leur probité, ils doivent en certaines occasions ou bien être dupes, ou bien faire tourner à leur profit les avantages de leur position.

Il est invraisemblable, on l'a redit encore, qu'on puisse se passer de longues études préliminaires pour savoir discerner, sur la vue d'un tableau sans signature, l'école à laquelle il appartient, le maître qui l'a peint, et pouvoir acquérir et cataloguer pour le compte de l'Etat ou même celui des particuliers.

Alors, lorsqu'une laborieuse et difficile étude aura été accomplie par nos arbitres d'art dans une école d'experts, nous ne serons plus exposés à voir figurer sur les murs de nos musées

tant d'œuvres invraisemblables, débaptisées du jour au lendemain, au hasard des caprices et des migraines; les pseudo Vermeer de Delft ne se révéleront plus en coup de tonnerre et les « Toilette » de J.-B. Weenix n'étaleront plus orgueilleusement leur signature et le millésime « 1670 », alors qu'à cette date le peintre était mort depuis dix ans.

En attendant cet âge d'or, à part l'autel aux « Diis ignotis » que nous exigeons tout à l'heure, nous réclamons, pour le frontispice de nos musées et l'exergue des bouquins de nos érudits picturaux, la planchette antique qui fut jadis tant couler d'encre :

|               |         |       |          |
|---------------|---------|-------|----------|
| I. C. I. .... | ES      | ..... | TL       |
| E .....       | C ..... | HE    | ..... MI |
| ND .....      | ES      | ..... | A        |
| N .....       | ES      |       |          |

Autrement dit :

« Ici est le chemin des ânes. »

M. Jean de Bonnefon s'est jadis plaint justement de la quantité de faux Sèvres en circulation chez les brocanteurs des capitales. Notre confrère réclamait pour les Sèvres les mêmes

lois de protection que celles votées en Allemagne pour les Saxe.

La vérité est que, malgré toutes les lois, nous possédons autant de faux Saxe que de faux Sèvres, d'ailleurs dûment et légalement poinçonnés.

Un sur mille de ces délicieux biscuits portant tour à tour le sceau royal, impérial ou républicain, est véridique, comme aussi un sur mille de ces merveilleuses garnitures de vases de cheminées qui sont le complément obligé des ameublements en faux boule.

Sèvres, groupes charmants en biscuit laitoux; Saxe, jeux de marquissettes juponnées de dentelles de porcelaine, tout est camelote faite il y a huit jours et se vend aussi bien trente francs à Bruxelles que cinq cents à Londres et trois mille à Chicago.

M. J. de Bonnefon réclame pour nos galeries célèbres des lois de préservation; nous demandons pour nos musées un contrôle de conservation.

Tous nos tableaux sont livrés au marchand de tableaux restaurateur, qui les répare avec goût, avec parfois trop de goût, préférant substituer dans un sentiment louable un petit cachet personnel à la pensée du maître.

Il y a quelques années, à la veille de l'inauguration d'une salle de nos musées, un tableau, un groupe, tomba sur le coin d'un escabeau; résultat : un trou de dix centimètres de diamètre.

On n'eut garde d'avertir le conservateur qui n'aurait cependant eu qu'un regard paternel pour son fournisseur; on emballa la toile trouée et toute la nuit d'astucieux retapeurs rentoilèrent et repeignirent si bien que le lendemain tout était réparé sans que nul n'y vit goutte.

Il y avait un peu moins de la couleur du maître, mais cela n'était évidemment pas important.

Parmi les bribes de la collection Wilson échappées à la vente publique et léguées à la ville de Bruxelles (ce qui valut au donateur une belle colonne de jus de Calabre en notre Musée communal), figure un portrait d'homme, de Bol.

Ce portrait ne dépare pas la collection; parmi les Jordaens apocryphes, les douteux Goltzius et les incertains Drouais, mal en point et mal en vue, il fait le meilleur effet; c'est à peu près le seul tableau de ce legs qu'on peut ad-

mirer, les autres n'étant éclairés que d'une lueur parcimonieuse et troublante de cave.

Ce portrait de Bol est placé « vis en face », comme disait feu M. Van Wambeke, d'un radiateur ; en hiver, cet appareil de chauffage projette sur l'œuvre du vieux maître hollandais des températures tropicales et des vapeurs telles que, dans cinq ans, le bourgeois batave représenté par Bol aura prématurément vieilli.

A ce propos, nous signalons à M. A.-J. Wauters ce fait remarquable en Belgique : un jour, un ministre s'occupa des Beaux-Arts ; il y a d'ailleurs bien longtemps, si longtemps qu'on pourrait rappeler ce fait en commençant le récit de cette initiative invraisemblable, par le « il y avait une fois » des *Mille et une Nuits*.

Cette circulaire date du 20 janvier 1862, elle est signée par M. Alphonse Van den Peereboom et adressée aux « gouverneurs de province ».

Elle est naïve et parfois touchante ; c'est l'œuvre louable d'un homme bien intentionné, qui voulut sauvegarder notre patrimoine artistique, malgré ceux que leurs fonctions appelaient à le conserver ; elle recommande aux « gouverneurs » d'avoir toujours un « vieux

foulard » en leur poche pour enlever la crasse des vieux tableaux; M. Alph. Van den Peereboom aimait nos anciens maîtres pour eux-mêmes, il les chérissait simplement et s'étonnait de les voir se détruire lentement sous les remèdes homéopathiques des restaurateurs officiels ou des sacristains d'église.

Voici l'ukase de cet ami des arts :

Bruxelles, le 20 janvier 1862.

Monsieur le Gouverneur,

Les précautions que la conservation des tableaux exige sont simples et d'une exécution facile; l'expérience prouve cependant qu'un grand nombre d'administrations publiques les ignorent ou les perdent de vue.

Souvent, en effet, la commission des monuments est appelée à constater le déplorable effet dans lequel se trouvent des œuvres importantes, soit à défaut de soins, soit par suite de mesures inintelligentes.

A ma demande, cette commission a résumé les points qui doivent être spécialement signa-

lés à des administrations communales, des conseils des hospices et des bureaux de marguilliers.

1° L'humidité est, pour les productions du pinceau, l'un des agents les plus actifs de destruction; elle déforme les panneaux ou consume la toile et fait éclater la peinture par écailles. Il faut toujours que l'air circule derrière l'étendue entière d'un tableau, une légère charpente en bois peut être utilement établie pour préserver une œuvre de valeur des inconvénients que présente la proximité d'un mur, souvent humide et quelque fois complètement salpêtré.

2° L'action du soleil est funeste et rapide; les ravages qu'il cause sont nuisibles et parfois irréparables. Des réclamations fréquentes se sont élevées contre l'habitude de placer des rideaux devant les tableaux. On peut, jusqu'à un certain point, obtenir un résultat équivalent en plaçant des stores aux fenêtres par lesquelles le soleil pénètre ou en couvrant le vitrage d'une couleur blanchâtre et mate.

3° Autant que possible éloigner les cierges

des rideaux. La fumée grasse de ces cierges forme, avec la poussière et l'humidité, une matière gluante qui ternit bientôt l'éclat de la couleur.

4° La poussière et les traces d'humidité doivent être enlevées à de fréquentes reprises et avec une délicatesse infinie. On doit, pour cette opération, employer du linge fin hors d'usage ou des morceaux de vieux foulard. Il faut éviter surtout l'application d'une huile destinée à rendre aux tableaux un éclat momentané; cette huile s'imbibe dans la couleur, dans la toile ou dans le panneau, et il devient impossible d'empêcher l'ouvrage de pousser, chaque jour, au noir. L'huile, employée dans ces conditions, exerce sur la toile une influence désastreuse.

Il ne faut permettre qu'aux hommes de l'art de laver et de nettoyer les tableaux. L'opération du nettoyage est celle qui détruit le plus d'ouvrages; elle est sans contredit très dangereuse; les uns se croient assez éclairés pour la tenter et sacrifient des chefs-d'œuvre, d'autres se vantent de posséder des secrets et leur travail a le même résultat funeste.

L'emploi du savon a toujours des consé-

quences fâcheuses et doit être invariablement proscrit.

5° Le choix du vernis est une question sérieuse. On ne peut se mettre assez en garde contre les compositions employées depuis le renchérissement considérable de la gommastic. Un mauvais vernis fait gercer toute la superficie d'un tableau et parfois le perd pour toujours. Le vernis doit, en général, être rafraîchi au bout de dix ans environ afin d'empêcher la chancissure et le dessèchement de la couleur qui précède la formation des écailles.

Un tableau non verni se couvre de poussière que l'humidité de l'air y fixe ensuite et fait pénétrer dans tous les pores, de manière à modifier le ton général et à augmenter les chances de destruction. Le vernis ne peut être appliqué que par des hommes compétents.

Dans tous les cas, même dans ceux qui paraissent les plus simples, les administrations doivent user de la plus grande circonspection dans le choix des artistes auxquels sont confiés les travaux de restauration.

*Le ministre de l'intérieur,*  
Alph. Vandenpeereboom.

Cette circulaire, édictée par les meilleures intentions du monde, renferme une foule d'enseignements pour les collectionneurs.

Combien d'œuvres de valeur n'ont pas été en effet perdues par des tripatouillages de restaurateurs ?

Cette circulaire eut d'ailleurs le sort commun de toutes les circulaires.

Notre fabrique principale de faux tableaux est située aux environs du Sablon; nous y avons admiré de merveilleuses «Mère de Rembrandt», parées pour l'exportation.

La journée habituelle est de douze; on ne procède généralement pas par copie, mais par réplique; d'habiles courtiers parcourent les marchés à la recherche de toiles hollandaises de l'époque; la manière, la touche, la qualité et la matière de la couleur de chaque peintre sont soigneusement étudiées, le fonds des croûtes anciennes achetées est soigneusement marouflé sur des toiles ou des panneaux de l'époque; sur ces fonds authentiques, on réplique avec des couleurs anciennes, des paysages à la Ruysdael ou des scènes de genre à la Teniers; pour la signature, on a recours à un spécialiste infailible connaissant à fond tous les paraphes et

même les petits caprices du peintre; celui-ci signait à droite, l'autre à gauche, celui-là traçait des caractères inégaux; Jan Both signait dans la roche; Brauwer dans le cercle d'une futaille; Craesbeek, dans le cul d'une bouteille; Abraham Mignon calligraphiait dans un tronc d'arbre; toutes ces manies sont soigneusement notées; la signature est souvent cachée suffisamment pour laisser à l'amateur le plaisir de la découvrir.

L'incomparable habileté de ces manufacturiers de chefs-d'œuvre n'a d'égale que la confiance de l'amateur; si la copie retapée est plus ou moins défectueuse, elle est de la «première» ou de la «dernière» manière du peintre.

La fortune des faussaires devient exorbitante lorsqu'ils peuvent mettre la main sur une copie ancienne.

Combien de Ruysdael de nos musées et de nos collections célèbres sont des Jean de Vriès, des Isaac Coene, voire des Rombouts.

Combien d'authentiques Rubens de nos galeries ont eu pour pères Diepenbeek, Muriendorf, van Oost, van Thulden, etc.

Combien des Fragonard haut cotés dans les dernières ventes de collections célèbres ont été

soigneusement perfectionnés de toiles de Benazetch, d'Aubry, de Vallin ou de Marguerite Gérard!

Sans doute, l'amateur a été averti par beaucoup d'auteurs; Lejeune, Horsin Deon, Paul Eudel, etc., des risques qu'il court en achetant des œuvres anciennes; on lui a révélé quelques trucs; néanmoins l'expérience qu'il a pu acquérir dans ces ouvrages doit être nécessairement superficielle.

Pour le mercanti d'art, il est quatre catégories de gogos : 1° celui qui croit à la signature; 2° celui qui a beaucoup étudié les maîtres anciens; 3° celui qui révèle avec autorité dans les colonnes d'un journal des chefs-d'œuvre inconnus; 4° les officiels et les conservateurs, élus membres d'une commission artistique, de par leur naissance ou parce qu'ils ont été ministres.

Pour les premiers, on décalque une signature originale, on la transporte adroitement, et pour faire croire à la pureté du tableau on dégrade des parties insignifiantes qu'on restaure grossièrement à dessein afin de donner au vendeur la facilité de garantir l'authenticité du tableau « sauf quelques repeints » qu'il n'a pas voulu

lui-même restaurer, préférant laisser au tableau la patine intacte des ans.

Pour les seconds, on emploie un procédé dans le genre de ceux que décrit M. Déon; on choisit un tableau dont les parties claires soient saines, et bien dans la pâte du grand maître. En s'aidant de bonnes gravures bien dans le sentiment de l'homme qu'on veut reproduire, on rétablit un dessin puis on améliore le modèle de ce tableau par des demi-tons et des ombres, lui donnant du relief et du piquant au moyen de glacis, en ayant soin de laisser transparaître le plus possible la veille pâte, mais on réservera avec scrupule toutes les parties empâtées claires, car les surtouches, mêmes posées avec la plus grande discrétion, ne peuvent que difficilement se dissimuler; on se contentera de les relever par de légers glacis.

Puis on vernira le tout avec du vieux vernis, de la gomme gutte mêlée de bistre ou plus simplement du vernis de plancher; l'effet total est incomparable.

La troisième catégorie de gogos est commandée par la quatrième; le journaliste prône volontiers les découvertes officielles. On découvre un Vermeer de Delft? Toute la presse rend

hommage à la commission des musées, comme on magnifia cette même œuvre lorsqu'elle fut achetée sous le nom de Nicolas Maas. D'après la presse unanime, c'était alors un Maas incontestable, aujourd'hui, c'est un évident Vermeer; il y a un précipice énorme entre Nicolas Maas et Vermeer de Delft, mais il est aisé à franchir pour un critique d'art.

Quant à l'officiel, la quatrième catégorie de gogos, son initiative ne se manifeste guère; il change quelquefois l'ordonnance des cadres et l'étiquette; Rogier Van der Weyden devient Dirk Bouts ou réciproquement, et ne s'en porte pas plus mal. Il connaît volontiers les grands marchands, et se laisse volontiers « entoiler » par leurs enthousiastes panégyriques.

Aucun des membres de ces catégories ne réfléchira jamais avant d'émettre une appréciation ou de conclure un achat ou un marché à cette judicieuse maxime de M. Loiseau : « Lorsque vous entrez à une vente de tableaux anciens ou bien que vous passez devant la boutique d'un marchand d'huiles anciennes, levez les pans de votre redingote pour vous assurer que vos poches sont bien fermées. »

Se méfier à priori d'un tableau rentoilé. Par-

mi les tableaux anciens qui passent en vente, neuf sur dix sont rentoilés; c'est souvent une nécessité lorsque la toile primitive subit un fâcheux accroc; c'est toujours un moyen pratique pour le frandeur d'éluder la vérification de la toile; l'œuvre est transportée sur un châssis à l'aide de bandes de papier rougeâtre; l'ensemble est propre, si propre que l'amateur consciencieux y regarde à deux fois à porter atteinte à ce bel ouvrage pour vérifier si la toile primitive existe.

C'est un jeu pour un retapeur de peinture de transporter la « couleur » d'un tableau peint sur toile sur une autre toile, de mettre sur bois la peinture d'une toile ou réciproquement; ceci paraît à première vue invraisemblable; rien n'est plus aisé; avec un peu de pratique et un peu de soins, tout le monde peut y réussir, et c'est une des opérations les plus couramment pratiquées par la secte dangereuse des fabricants de « tableaux à tournure ».

Le « tableau à tournure » est un tableau ancien adroitement maquillé de façon à lui donner l'apparence d'une œuvre de maître; s'il est exécuté par un véritable artiste, doublé d'un savant, il est presque impossible de le reconnaître.

Un « tableau à tournure » bien traité revient toujours à un millier de francs, prix coûtant ; il est vrai que le marchand le place facilement vers les cinq mille ; c'est le fléau des grandes collections et nul musée ni nulle collection n'en sont exempts.

On achète un tableau ancien, sans classe, mais bien peint, approximativement de l'époque de l'artiste qu'on se propose d'imiter. Veut-on faire un Claude Lorrain ? on achète une œuvre de l'école de Patel, comme il en foisonne ; on la retouche avec soin ; on donne de la fermeté aux ciels par des touches vigoureuses et brillantes que les glacis harmonisent avec l'ancienne peinture ; on simplifiera les horizons et on leur donnera le turquoise des crépuscules ou les argentés de Cl. Lorrain, en ayant soin de réserver les empâtements anciens afin que les parties claires soient bien de l'ancienne peinture ; on se gardera, au surplus, de toucher aux craquelures.

Tel est le secret des innombrables Gellée dit Cl. Lorrain, qui émaillent les collections célèbres d'outre-Manche.

Cela fait, s'il s'agit de tromper un connaisseur, le fabricant transporte son tableau sur

une toile strictement contemporaine du maître, qu'il trouvera aisément sous la couleur d'une croûte ancienne achetée d'occasion; il connaît les toiles de tous les âges et de toutes les nationalités; il en a fait une étude approfondie et déjoue l'expert le plus averti.

Si c'est un gothique et s'il est vraiment fort, il transporte la couleur seulement sur panneau de l'époque; s'il n'est pas fort, il se contente de « maroufler » le tableau; c'est-à-dire de coller la toile sur panneau; il en résulte qu'un tableau « maroufflé » est presque toujours faux.

Comment transporte-t-on la « couleur » d'un tableau. On débarrasse la peinture du vernis, de la poussière et des matières grasses qui s'y sont agglomérées; cela fait, on passe sur la surface de la toile une colle faite de gousses d'ail pilées, mélangées d'un peu d'eau, et on applique sur le tout un taffetas léger, puis des feuilles de papier; on encolle soigneusement et on laisse sécher après avoir étendu la toile, enlevée du châssis, sur une table de marbre bien lisse.

Quand tout est sec, on imbibe l'envers de la toile d'eau claire; on entretient une humidité permanente jusqu'à ce que la toile primitive s'enlève totalement.

Pour un tableau peint sur bois, on procède de la même façon; seulement, à l'aide d'une gouge ou d'un léger ciseau, on réduit le bois avec précaution à la dimension d'une feuille de carton, ensuite on pourrit ce qui reste à l'aide d'eau tiède; l'enlevage est identique.

Ensuite, on place, derrière la couleur, la toile ou le panneau choisi, parqueté ou non, et on l'y fixe à l'aide d'une bonne colle; on obtient donc ainsi un indiscutable fond de l'époque du maître, et ce fond est toujours admirablement approprié, car les imitateurs savent parfaitement, ce qu'ignore la plupart des propriétaires de tableaux que :

Le sapin et les autres bois tendres n'ont été employés que par les Allemands et les Italiens.

Le cuivre a été utilisé pour les tableaux de dimension moyenne par les Flamands et les Hollandais.

Le fer blanc n'a servi qu'aux Allemands et à quelques Italiens pour suppléer au cuivre.

Le châtaignier, employé par les primitifs italiens, a été également employé par les Flamands du XV<sup>e</sup> siècle; aujourd'hui fort rare en notre pays, il y était, à cette époque, très commun. Lorsqu'on démolit le château de Tervueren, on

y découvrit une charpente tout en châtaignier.

Les Flamands et les Hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle ont tous peint sur chêne de la meilleure essence.

Les Italiens et les Espagnols ont rendu leurs compositions sur de grosses toiles, si mal apprêtées que les fils traversent souvent la couleur; il s'en trouve de si épaisses qu'on les dirait tissées en cordes.

Certains experts admettent comme garantie d'authenticité l'estampille au feu des armes d'Anvers sur certains panneaux de Van Balen, Teniers, Bruegel, Metzys, etc. La vérité est que ces panneaux sont simplement des fragments de planches d'anciens navires sur lesquelles on avait jugé opportun d'apposer le sceau de la supériorité de la construction anversoise, comme les poinçons de contrôle attestent la sincérité des métaux précieux.

Ces planches étant du meilleur bois, étaient particulièrement recherchées par les artistes.

Une fois votre opinion faite quant à la signature, il vous restera à faire la même étude par des procédés que nous indiquerons plus tard, sur la toile d'abord, la touche, la couleur, le vernis, la patine, le craquelage, la crasse, la

poussière de la toile et des coins du cadre, et sur le cadre lui-même.

Entre le tableau forgé et l'original du maître ancien, il y a encore suffisamment d'intermédiaires — copies originales, répétitions, répliques, copies d'atelier, pastiche par les élèves du maître, pour tromper le plus sagace.

La différence entre l'original et la fraude est souvent imperceptible; certaines copies sont exécutées avec une aisance et une telle hardiesse de touche qu'il faut vraiment une très grande attention pour ne pas s'y laisser prendre.

La question primordiale dans l'étude des faux tableaux est évidemment celle de la couleur; les abîmes y sont insondables et nul n'y fut jamais infallible, pas même Jules Romain, qui prit comme un original le portrait de Clément X copié de Raphaël par Andrea del Sarto, *bien que Jules Romain ait peint lui-même les draperies de ce tableau lorsqu'il était élève de Raphaël.*

A priori, il paraît que la copie d'un maître par un maître contemporain ne peut être déterminée; c'est une erreur; si vous possédez un tableau que vous estimez être une des œuvres « de la meilleure époque » du peintre, tenez pour certain que c'est presque toujours une copie.

Quatre-vingt-dix fois sur cent, la copie est supérieure à l'original.

Ceci semble, à première vue, un audacieux paradoxe; il n'en est pas moins vrai que maint procès et mainte expertise ont indiqué la copie, d'ailleurs très nettement supérieure, comme étant l'original.

La raison en est simple, la copie exécutée par un « autre » artiste de valeur est un perfectionnement; il peut surgir au copiste de meilleures idées; il peut discuter avec le modèle et atténuer les défauts; il est souvent plus moelleux ou plus énergique, témoins les copies du Corrège par Annibal Carrache, et celles d'Annibal Carrache (que les étiquettes du Musée de Bruxelles renseignent depuis cinq ans comme faisant partie de l'école polonaise) par le Dominiquin.

Ici donc tout sentiment d'art, pour la vérification de la paternité d'un tableau, doit être exclu; il ne sert absolument à rien de conclure de l'impression que vous cause une œuvre ancienne, l'authenticité irréfutable de cette œuvre; un faux Rembrandt de Bol ou de Nicolas Maas est tout aussi beau qu'un véritable Rembrandt, une copie intelligente de Rubens par Dierick

Boyer-mans est tout aussi intéressante que l'original.

Dans ce labyrinthe où se noient d'autant plus les conservateurs de musées que l'œuvre mère a souvent péri, il n'est qu'un moyen d'investigation sérieux, le moyen mécanique.

Ou bien la copie est postérieure au peintre ou bien elle est contemporaine; il faut avoir le courage de donner un bon coup de canif dans un empâtement quelconque; si la pâte se brise, c'est qu'elle a au moins un siècle; si elle s'écarte devant la lame, le tableau est moderne.

C'est un premier moyen décisif; l'étude de la copie contemporaine du maître est plus compliquée; M. Huart donne le procédé suivant, — incomplet, il est vrai :

« Toujours les contours des personnages principaux sont chantournés, c'est-à-dire se détachent en relief sur le fond. »

C'est un point de repère très sûr.

En voici la raison : quiconque a passé ses loisirs dans un musée et s'est plu à étudier attentivement le procédé de copistes a remarqué leur façon, invariable depuis des siècles, de reproduire les peintures. A l'opposé de la manière de peindre du créateur qui « crayonne, dit

H. Lejeune, un dessin arrêté, peint les fonds et sur cette valeur de tons définitive agence le sujet principal d'après le modèle vivant », les copistes, sûrs de trouver l'ensemble des couleurs en leur lieu, dessinent leur tableau, laissent les derniers plans en blanc ou n'y passent qu'un léger frottis, peignent le groupe dominant, puis abordent le fond quand les figures sont presque finies; force est donc en terminant de ramener les fonds sur les contours, ce qui a pour conséquence d'accroître le relief peu sensible sur l'original.

C'est pourquoi il a été très facile d'identifier le « Denier de César », copié par Rubens d'après le Titien; la « Vierge de la maison de Lorette » d'Il Fattore d'après Raphaël; le « Concert champêtre » de Lorenzo di Credi d'après Giorgone.

Les amateurs qui achètent ces copies ne perdent toutefois pas leur argent.

Pour l'amateur novice, la signature constitue encore un critérium d'authenticité; au contraire, il faut soigneusement se méfier de tout tableau ancien portant une signature; huit fois sur dix, la signature est fautive; si le tableau peut-être est vrai, la signature y a été apposée habile-

ment, nous dirons tantôt comment, uniquement pour en augmenter la valeur.

Dans les ventes publiques, couverts par l'avis minuscule du catalogue (« les tableaux sont vendus sans garantie »), les crieurs ne se font pas faute de présenter leurs rossignols avec ces mots flatteurs : « Allons, messieurs, un excellent tableau du maître X..., il porte la signature et est de sa meilleure époque »; lorsqu'il a conservé un reste de pudeur, il se contente de hurler : « Allons, messieurs, voici une belle pièce, signée X... Pour qui y a-t-il enchère à 1,000 francs? ». Cela prend toujours, d'autant plus, qu'avec une infernale habileté, à côté de ces œuvres de maîtres, on a pris soin d'admettre au catalogue quantité de « attribué à » ou « école de » dont le but est uniquement de servir de repoussoir aux tableaux qu'on veut pousser et de donner à la vente un grand cachet de sincérité.

Les faussaires sont prodigues de signatures, et, comme leur érudition est souvent sommaire, la signature est souvent un moyen précieux d'investigation pour les démasquer.

Nous avons vu, il y a quelques années, un gothique, le portrait d'un évêque, passer en

vente sous le nom de Jean de Bruges; il était signé «*Jehan de Bruges* » (!) et daté; le faussaire s'était contenté, à l'aide d'une pointe, de graver sur cette œuvre flamande cette signature originale et de vernir le tout; le tableau fut vendu assez cher.

Dans nos galeries, on trouve même des signatures sur des tableaux d'artistes qui n'ont jamais ou presque jamais signé leurs œuvres et dont on ignore même une signature; notamment Palma, Véronèse, Baroque, L. de Vinci, la majeure partie des Italiens, Gérard David, Van der Weyden et la plupart des gothiques moins Van Eyck et Hemling, etc.

Il ne faut pas oublier, par compensation, que d'innombrables signatures se sont perdues; ayant été effacées pour permettre l'attribution du tableau à un chef d'école; c'est ainsi que la mémoire d'excellents peintres, dignes d'une réputation, est tombée dans l'oubli.

La méfiance des signatures est pour l'amatteur de tableaux le commencement de la sagesse.

Il y a deux systèmes établis pour falsifier les signatures; le premier, comme nous le disions plus haut, consiste à graver à la pointe de façon à faire croire que la signature a été faite

dans la pâte lors de la confection du tableau.

Le stratagème est transparent, la signature grattée dans la couleur sèche n'a ni l'aisance ni le fondu que laisse le poinçon dans la couleur encore fraîche; les signatures ainsi forgées ont des bavures, des éclats et des éraillures très apparentes à la loupe.

La falsification à l'encre ou à l'aquarelle est autrement dangereuse; dans les parties sombres, l'encre tranche nettement, même dans les noirs, et relève sous l'index mouillé un paraphe qui fait souvent le plus grand plaisir au possesseur.

Dans les parties claires, au contre, l'aquarelle est tout indiquée; la vérification de l'authenticité de ces signatures paraît de prime abord compliquée, ni la thérébentine ni l'esprit de vin ne les attaquent; nous connaissons un procédé tout simple, l'eau chaude appliquée avec patience; la fausse signature disparaît comme par enchantement; l'eau chaude est plus efficace que bien des réactifs.

Une troisième manière plus naïve consistant à apposer sur le vernis ancien une signature à l'huile ou bien au copal ne résiste pas à un simple lavage à la « motocarline ».

Il restera ensuite à l'amateur pour compléter l'étude de la fraude des signatures, à bien étudier, dans Siret, par exemple, les paraphes qui ont été relevés sur tous les tableaux de l'Europe; à savoir que van Balen se servait toujours de caractères romains, comme Jan Bruegel; Lucas Craanach, d'un serpent ailé et couronné, ayant une bague dans la gueule; Albert Cuypp signait en initiales courantes; Dürer, van der Neer, Lairesse, en monogrammes romains; D. Vinckenboons, d'un pinson (vink) perché dans un arbre (boom); Hemling, soit d'un monogramme de fantaisie, soit d'un cheval blanc caché dans un vitrail ou un arrière-plan; Rachel Ruysch, J.-B. Weenix, de paraphes très compliqués.

Lorsque l'amateur connaîtra à fond toute cette graphologie, il aura soin d'étudier la date de son tableau et de la rapporter à la vie du peintre, les contrefacteurs ne pensent pas à tout. Cette opération divertissante donne parfois des résultats stupéfiants.

Appliquée au Musée de Bruxelles, elle nous apprit jadis que Rubens fit le portrait de Paracelse mort depuis un demi-siècle, à la naissance du peintre et que Charles le Téméraire abattit l'oiseau du Sablon à l'âge de trois ans.

Et quand nos amateurs seront fixés au sujet de la signature, ils pourront se persuader qu'ils ont à présent une chance sur cent pour que leur tableau soit authentique.

---

## XII

Parmi les musées de l'Europe, celui de Bruxelles tient assurément la palme de l'imprévu et du cocasse.

Les attributions les plus fantastiques s'y succèdent sur les œuvres les plus apocryphes; sans parler des « accidents » fâcheux qui arrivent périodiquement aux tableaux exposés ni des restaurations plus fâcheuses encore; nous nous devons de révéler quelques-uns des faux tableaux qui émaillent les murs du Musée de la rue de la Régence.

On reste confondu, après une analyse soi-

gneuse de notre patrimoine artistique de l'incompétence et même de l'inconscience des gens qui ont eu l'audace d'en assumer la garde.

La Commission des musées est composée de : MM. Fétis, Beernaert, Van Mons, Ch.-L. Cardon, H. de Beaufort, J. de Vriendt, H. Mellery, J. Robie, A.-J. Wauters, J. de Lalaing, H. Hymans, baron Lambert, A. Verhaeren. M. A.-J. Wauters est en réalité le tzar de cet aéropage ; c'est lui qui tripatouille les étiquettes, découvre les trésors inédits, cuisine les somptueuses étymologies et change les tableaux de place. C'est une autorité qu'il acquit en découvrant que Hemling est né en Allemagne et qu'un tableau est nécessairement de Hemling lorsqu'il y a des petits canards sur un étang.

Mettons à part M. H. Hymans qui est un homme de goût et un écrivain de talent, que reste-t-il parmi la Commission des Musées ?

Des peintres, des parlementaires, des écrivains et des capitalistes ; des gens qui ont d'autres occupations que l'accomplissement d'une tâche honorifique. Pas un spécialiste en la matière, un connaisseur des truquages, un expert, fût-ce même un rentoileur ; pour ma part, j'aimerais mieux voir siéger à la Commis-

sion des musées M. Buéso, bien qu'il restaura si terriblement la « Légende de Ste-Anne » de Quentin Metsys, que M. Van Mons ou même M. A.-J. Wauters, dont le directeur d'un grand musée national étranger ne craignit pas d'écrire : « C'est un homme ingénieux, mais qui se laisse entraîner par ses fantaisies ».

M. A.-J. Wauters excelle aux « droits de réponse » qu'il distribue avec libéralité dans les grands quotidiens ; si on reproche de la négligence à la Commission dont il est le truchement ; il écrit victorieusement : « Les membres de la Commission des Musées ne peuvent pourtant pas « passer leur vie » devant les œuvres dont ils ont la garde ! »

Evidemment non ; M. Beernaert ne peut garder les tableaux et présider la Conférence de La Haye, M. de Beaufort gérer ses propriétés, M. Robie ratisser son beau jardin de la chaussée de Charleroi, M. le baron Lambert surveiller les cours de la Bourse, M. de Lalaing effigier des dames du high-life et M. Verhaeren pourtraire des intérieurs d'église, etc.

Mais quand on accepte une fonction aussi épineuse, fût-elle honorifique, on accepte aussi le devoir de s'y consacrer corps et âme ; on sur-

veille son musée, on couve avec amour le patrimoine artistique dont on s'est instauré gardien et on s'attache à ne pas se rendre la risée des personnalités compétentes du monde entier.

\* \* \*

Les faux tableaux ne pullulent pas seulement au Musée ancien, mais MEME AU MUSÉE MODERNE, ce qui peut paraître tourneboulatoire à première vue, Avant de passer en revue les premiers, nous raconterons l'histoire de la « Cascade » de Courbet et du « Derby d'Epsom » par Frith : elle est trop belle pour être passée sous silence.

\* \* \*

Les gens qui, voilà tantôt deux ans, avaient coutume de passer, au Musée moderne, les longues heures nécessaires à savourer la splendeur entière des Gallait, des Portaels, des Slingseneyer et des de Caisne se souviennent avoir remarqué, là où s'étale maintenant, dans un bête cadre quadrogival, une manola espagnole perpétrée par Courbet ; une « Cascade » attribuée au même peintre.

Cette « Cascade » semblait, aux yeux de la Commission du Musée, avoir une certaine importance, car elle était placée en belle vue et en place d'honneur dans la petite salle des peintres étrangers.

M. de Lalaing, lorsqu'il venait voir les « Chiens préhistoriques », carton qu'il dessina jadis pour le chenil Césaire et Minka (spécialité de dogues d'Ulm) (voir « Chasse et Pêche »). M. J. Robie (Margot la bouquetière), qui atteignit une notoriété dorée en peignant pour les familles, des canaris et des pinsons au jujube, ne dédaignaient pas, en traversant la petite salle susmentionnée, de s'arrêter devant la « Cascade » avec un petit mouvement d'orgueil, fiers d'être membres d'une commission qui consacrait sa compétence par l'acquisition de tels chefs-d'œuvre.

M. X. Mellery, presque de la commission du Musée, dont, à cette faveur, les rondouillardes figures et les bitumes s'insinuent sourdement sur les murs du musée, qui ont l'air ainsi de voisiner avec une fosse d'aisances. M. Mellery, qui à l'instar des peintres badigeonnant, au dernier Salon Triennal, leurs tableaux en blanc pour faire parler d'eux, imagina de badigeon-

ner ses intérieurs d'églises espagnoles en jus de chique foncé, ce qui lui valut d'être spirituellement nommé par M. Verlant le « Caliche de Cordoue ». M. Mellery, dis-je, ambitionnait déjà vivement pour ses œuvres le voisinage de cette Cascade. M. Léon Cardon, le suprême arbitre du bon goût, le supra-correct Mécène de maint épicier enrichi, auquel il donna de précieuses et précises indications au sujet des tons plats de son salon. M. le comte de Beauafort, qui bien que de la commission des Musées, n'est pas très connu dans le monde des arts, mais possède un si joli château et de si beaux chevaux. M. van Mons, le protagoniste des œuvres de mademoiselle Beernaert, lequel possède fort probablement sur sa table de nuit la photographie de Sarah Beernaert — pardon, Bernhardt — par van Beers et M. de Vriendt (Juliaan) le dernier des Abencerages, représentant pour Anvers de l'école de Rubens (*quo non descendam !*), s'applaudissaient vivement de l'acquisition de cette œuvre.

Le tableau resta, des années, pendu, voisinant avec un « Pays de la soif », de Fromentin, qui, entre parenthèses, eut bien tort de ne pas peindre comme il écrivait ; avec la « Lecture de l'E-

néide », par Ingres et avec « Marat dans sa baignoire », par David ; avec l' « Espagnole au chien louche », de Zuloaga, avec des Thaulow, des Reynolds et des peut-être Géricault, tout cela dans la même salle ; ce qui prouve que la commission du Musée, dont la devise immuable semble être « Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné », aime les assemblages hétéroclites de tons et d'écoles, à tel point qu'elle ne craint pas, le cas échéant, d'assasiner un Laermans vert foncé entre deux marines bleu-ciel ; à moins que M. Buéso ne vienne arranger le musée moderne de ses clients, comme il arrangea le musée ancien, mettant en valeur ce qui devait être mis en valeur et dissimulant les croûtes.

Un jour, la « Cascade » de Courbet disparut de la cimaise.

Subrepticement, la maritorne adipeuse dont nous avons parlé plus haut prit sa place ; pendant plusieurs années, un silence « opaque » fut observé, lorsque finalement, à une question indiscreète d'un journal, à propos de la disparition de ce chef-d'œuvre, on avoua que le tableau était faux et forgé de toutes pièces.

Notre confrère la *Chronique* enregistra le fait sans commentaires, les accidents de ce

genre étant fréquents dans nos musées et le public belge étant habitué à voir, indépendamment de l'accident, rare heureusement, qui nous occupe, des étiquettes successives se succéder sur certaines œuvres de nos musées, et il a encore présent à la mémoire tel Hemling qui, après moult avatars, devint « Inconnu » (Onbekend) et tel Jehan Fouquet qui devint le « Maître de Moulins », puis « Attribué au Maître de Moulins » et deviendra sous peu « Inconnu de l'Ecole Française » itérativement « Onbekend ».

Or, voici la genèse de cette « Cascade » :

Il n'est un secret pour personne que si Rubens et Teniers, voire Corot ou Artan, Daubigny ou Courbet, avaient dû peindre toutes les œuvres qui figurent sous leur nom dans les magasins, les galeries privées et les musées, ils auraient nécessairement atteint les âges les plus avancés et vivraient probablement encore.

Mais Rubens et Teniers, voire Artan ou Corot ou Courbet ou Daubigny, que Dieu ait leurs âmes ! ont trouvé *post mortem*, des continuateurs de leur Œuvre, et parmi les plus notoires, M. V. d. B., fils, *qui est l'auteur du faux Courbet du Musée moderne.*

M. V. d. B... appartient à une dynastie d'ar-

tistes pour lesquels les maquillages, marouflages et rentoilages, opérations chirurgicales courantes dans le monde des tableaux, n'ont pas de secrets.

Pendant longtemps, M. V. d. B..., sous la direction de son père, se spécialisa en la fabrication de similis anciens et modernes, exécutant avec brio des Watteau, que Watteau n'eût pas désavoués, et des Corot, que Trouillebert eût trouvés parfaits.

M. V. d. B... était doué d'une ingéniosité prodigieuse. L'anecdote suivante en fait foi :

Un négociant du Passage, M. H..., décédé depuis (je parle d'il y a vingt ans), vit un jour entrer chez lui un monsieur have, misérablement vêtu, à première vue un « homme du monde qui aurait eu des revers ».

Cet homme tenait sous le bras un tableau et s'adressa en ces termes à M. H... :

« J'ai perdu toute ma fortune, je n'ai plus rien que ce tableau, prêtez-moi deux mille francs dessus, il en vaut dix mille, c'est un Ruysdael de toute première qualité.

Le marchand examina attentivement le tableau et finit par répondre :

« Laissez votre tableau et repassez demain soir. »

L'homme laissa son tableau et s'en alla.

Une heure après, M. V. d. B... passait par hasard devant la boutique de H...

— Tiens, qu'est-ce que tu as là où as-tu volé cela? Peste! belle œuvre.

— Et tu crois que je ferais bien de prêter deux mille francs là-dessus?

— Comment donc! prête les deux mille francs et tâche que le bonhomme ne revienne jamais, tu auras fait une belle affaire. »

Ainsi fut fait, et le Ruysdael prit place dans la galerie de M. H...

Quinze jours après, V. d. B... passait de nouveau devant la boutique de M. H...

— Eh bien, comment va le Ruysdael? sais-tu ce que tu devrais faire? me le prêter pendant une huitaine pour que j'en puisse faire une copie...

— Soit.

Huit jours après, ponctuellement, M. V. d. B... revenait avec l'original et la copie, tellement habilement faite que H... s'écria naïvement: As-tu au moins fait une marque derrière pour qu'on puisse les reconnaître?

Et, pour être tranquille, il garda les deux toiles, l'original et la copie.

... Ils étaient d'ailleurs tous deux de la main de V. d. B... et naturellement M. H ne revit jamais l'emprunteur des deux mille francs.

Passons maintenant, que nous avons établi l'habileté de V. d. B..., passons à la genèse du faux Courbet.

M. Clarembaux, un des marchands les plus compétents du haut de la ville, acheta un Courbet, authentique celui-là, au grand marchand parisien Gérard. Ce Courbet représentait une « Cascade ».

V. d. B... qui connaissait l'existence de ce tableau, arriva un jour chez M. Clarembaux.

« J'ai amateur pour votre tableau; confiez-le moi pour vingt-quatre heures, je le montrerai à l'amateur et nous ferons probablement affaire. »

V. d. B... s'en alla avec le Courbet; huit jours s'écoulèrent; malgré des lettres réitérées, M. Clarembaux n'avait plus de nouvelles de son tableau, ni de V. d. B...; il commençait à devenir inquiet.

Quelques jours après, il prit le parti d'aller lui-même à la recherche de son tableau et se rendit chez V. d. B...

V. d. B... était précisément sorti; M. Clarembaux, doué d'une force peu commune, n'hésita

pas et donna une vigoureuse poussée à la porte de l'atelier, qui céda...

La première chose qu'il aperçut en entrant fut son Courbet, au milieu de l'atelier, sur un chevalet, et autour de lui, *six* petits Courbet; le tableau « avait fait des jeunes ».

Les six enfants de notre Courbet n'étaient pas des copies serviles, mais plutôt des répliques, l'artiste ayant différencié chaque copie.

M. Clarembaux, furieux, comme bien l'on pense reprit son Courbet, jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

Avant de suivre par le monde l'existence mouvementée des jeunes Courbet, terminons-en avec l'aïeul authentique.

Il fut vendu quelques mois après et périt dans l'incendie de la collection Dekens.

Et disons, pas à pas, l'odyssée du Courbet (l'un des six) qui finit par arriver au Musée moderne.

M. V. d. B... avait des procès et avait comme avocat Victor Arnould, directeur de la *Nation*. Ayant des honoraires à payer, V. d. B..., ne désirant pas ou ne pouvant pas payer en argent, donna le Courbet.

Victor Arnould fut enchanté, plaça le Cour-

bet au-dessus de son bureau directorial, et en fit le plus grand cas. Mais les affaires de la *Nation* allaient mal, l'argent se faisait rare; V. Arnould ne pouvant payer à son tour notre confrère A. Wæchter, lui repassa la fameuse « Cascade ».

Des mains de notre excellent confrère de la *Chronique* le tableau s'en fut directement au Musée.

Le prix d'achat fut six mille francs. Mille francs de plus que l'original ne fut vendu à la Galerie Dekens.

Voilà donc notre Courbet au Musée en place d'honneur. Concert d'éloges, panégyriques et dithyrambes unanimes, la Commission des musées s'acquitt du coup un brevet d'éclectisme parfait.

Tout allait donc pour le mieux, lorsqu'un jour, M. Clarembaux, le marchand de tableaux dont nous avons parlé plus haut, se rendit au Musée moderne et tomba en arrêt devant la « Cascade », qu'il reconnut immédiatement être un « petit » de son Courbet.

Après un moment d'ahurissement bien compréhensible, il entra derechef en fureur et s'en fut à la recherche de M. V. d. B..., lequel, sous

la menace de poursuites immédiates, s'en alla trouver M. Fétis, de la Commission des Musées.

— C'est moi qui ai fait la « Cascade » de Courbet.

— Allons donc, quelle blague !

— Mais je vous l'affirme.

— Laissez-moi donc tranquille, c'est un Courbet authentique et bien véritable, *s'il était faux, nous nous en serions aperçus immédiatement.*

V. d. B..., chaviré, et sur le point d'être convaincu que son tableau était bien de Courbet, s'en alla l'âme en peine retrouver M. Clarembaux en lui disant :

« Ils ne veulent pas me croire !!!!! »

M. Clarembaux se remit une troisième fois en fureur.....

A la suite d'un renseignement erroné, à nous donné par feu Delmer, au moment où nous découvrimes le faux Courbet, nous avons mis en cause Edmond Picard ; l'honorable sénateur nous envoya la lettre dont voici les termes :

« Je ne me suis jamais occupé de ce prétendu Courbet que pour blasphémer devant lui, au Musée, contre l'inconscience de ceux qui avaient

acheté cette copie trop visible; des tiers qui m'accompagnaient ont parfois assisté à mes justes imprécations.

» J'étais un ami et un profond admirateur de Victor Arnould, encore un de ces admirables artistes et écrivains que l'on a laissé vivre chez nous dans le besoin et mourir dans la misère, car ce fut longtemps et c'est encore trop notre ignominieuse façon d'agir envers les nôtres.

» Mais je n'eus par l'honneur d'être son exécuteur testamentaire.

» Je lui avais acheté 2,000 francs le tableau de Lies, *Prométhée dévoré par le vautour*, qui est au Musée. Un jour de plus grande détresse il vint me demander secours, quoique cette petite œuvre eut été payée par moi, je la lui rendis simplement et elle fut offerte à la direction des Beaux-Arts qui l'acquitt, je crois, pour le même prix, qui resta intégralement et de mon consentement à mon célèbre et malheureux ami.

» M. Jules de Burlet était ministre de l'Intérieur et j'appuyai auprès de lui l'acquisition qui est belle et digne du Musée, allez-y voir.

» Veuillez, monsieur, publier immédiatement cette lettre en veillant à éviter les coquilles que provoque souvent mon écriture et enlevez ainsi

à mes nombreux amis la joie de me trouver en  
faute.

» Hâtives salutations.

« Edmond PICARD. »

Voilà donc qualifiée de main de maître l'acquisition du faux Courbet et l'inconscience de ceux qui l'acquirent.

Or, si ces gens ont déployé une fois ce manque de tact-pictural, il est de toute évidence que ce fait doit se reproduire.

Qu'on découvre, par exemple, que le portrait de Sarah Bernhardt par Van Beers est un faux, tout le monde s'en félicitera, l'ignominie de telle peinture étant aussi flagrante que l'impéritie de ceux qui l'acquirent.

N'est-il pas pénible de voir tenir par un des membres de la Commission des Musées, qui occupe, utilement d'ailleurs, les loisirs que lui laissent les huiles officielles dans les Comités des Sociétés Protectrices des animaux, des raisonnements dans ce genre :

« L'art est le reflet de l'âme, l'artiste pur ne fera jamais que des tableaux embêtants, tandis que l'artiste dévergondé fera des tableaux qui, tout en étant très artistiques ne pourront pas être vus par d'autres. Voilà pourquoi en Art

absolu il n'existe que la musique et la littérature. »

Il est pénible également de constater que les faveurs de la Commission des Musées, pour autant que les achats notables ne sortent pas de chez le marchand du coin, sont réservées à quelques peintres immuables auxquels leurs œuvres sont payées cher.

De temps à autre, on procède, sans trop choisir, à l'achat, à prix vil, de fournées de petites œuvres sans grande valeur artistique, genre « Lecture » de Piet Verhaert, indignes de la plus mauvasie collection privée.

Mais revenons à l'histoire du faux Courbet, depuis le moment où il arriva au Musée.

Donc, V. d. B..., l'auteur du faux Courbet du Musée Moderne, ayant avoué être l'auteur de cette « forgerie », M. Fétis lui répondit :

« C'est inexact, si ce tableau était faux, nous nous en serions immédiatement aperçus. »

Sur cette réponse, qui dénotait une dose de confiance en soi évidente, le malheureux V. d. B..., pris entre l'obligation de faire admettre par la Commission des Musées qu'il était l'auteur du faux Courbet, et la police correctionnelle, dont le menaçait M. Clarembaux, pro-

priétaire du Courbet véritable, s'en alla, fort piteux, avouer sa mésaventure à M. Clarem-baux, qui, cette fois, l'accompagna chez M. Fé-tis, preuves en mains.

La Commission des Musées dut enfin se rendre et avouer qu'elle avait acquis une vulgaire, plate et bête copie.

Qu'est devenue cette copie?

Elle a maintenant évacué les murs du Musée.

Nous, contribuables, avons le droit d'exiger qu'on nous rende au moins le cadre.

Que sont devenus les cinq autres petits Courbet, frères de celui du Musée? Il nous a été possible de retrouver, si pas la trace, du moins quelques indications, sur trois d'entre eux.

Le premier a été payé cinquante francs il y a deux ans, dans une de nos salles de vente, par un amateur bien connu, dont la spécialité est surtout d'acquérir pour les revendre ailleurs tous les tableaux français du XIX<sup>e</sup> siècle qui sont présentés aux enchères.

Le second, après avoir figuré longtemps dans l'arrière-boutique d'un petit marchand, a été envoyé outre-Océan, où la défaite de ces rossignols est plus aisée, car chez nous il devient bien difficile de vendre de faux tableaux. Les

marchands de ce genre de peinture en seront bientôt réduits à fournir exclusivement à nos musées.

Le troisième figurait encore récemment dans la galerie d'un amateur d'une de nos grandes villes flamandes.

Il reste donc deux « petits » Courbet dont le destin est environné de ténèbres.

Dans le cas où la Commission des Musées désirerait acquérir un autre faux Courbet, nous pouvons lui en renseigner un dont l'odyssée est assez amusante.

Nous la racontons ici parce qu'elle a un point commun avec le tableau qui nous occupe ; les deux originaux ayant été brûlés dans l'incendie de la collection du banquier Dekens.

Une famille d'ancienne noblesse était tombée peu à peu à une gêne plus ou moins dorée ; lui aimant le luxe et buvant sec, s'accoutumant difficilement à restreindre ses dépenses ; elle, tenant serrés les cordons de la maigre bourse et laissant fuir avec parcimonie les dernières pièces d'or.

Tout avait été vendu peu à peu, et la fortune de la famille ne se composait plus que d'un mince mobilier et d'un tableau : un Courbet.

Ce Courbet représentait une plage; des chevaux tirant des cabines vers la mer; promeneurs et promeneuses, houles et barques de pêche, rien n'y manquait; il était d'ailleurs d'une incontestable qualité.

Un jour, le mari, lassé d'avoir à implorer longuement de sa femme les « argents » indispensables pour fêter la dive bouteille, eut une idée géniale.

— Ma chère amie, lui dit-il, j'ai peut-être amateur à bon prix pour le tableau; je vais lui montrer l'œuvre.

Il prit le Courbet sous le bras et le porta directement chez un copiste en renom.

Nous ne savons pas si V. d. B... exécuta la copie, mais les présomptions sont notables.

Huit jours après, la copie réintégrait chez notre ménage la place de l'original. Le riche amateur n'avait soi-disant pas voulu faire l'affaire.

L'épouse, aussi confiante que peu experte en peinture, épousseta désormais le faux Courbet avec la même vénération qu'elle époussetait jadis le véritable.

Quant à l'original, il avait été vendu plusieurs milliers de francs.

Le mari mit au moins six mois à les boire.

Mais c'est ici que l'histoire se corse...

Le tableau véritable finit par arriver dans la galerie Dekens et la femme de notre héros eut vent de la présence d'un Courbet identique au sien dans cette galerie.

Et comme le mari n'eut garde d'avouer la substitution à sa femme, celle-ci monta « sur ses grands chevaux » et intenta un procès.

Inutile de dire que tout se découvrit assez rapidement, et que le ménage qui nous occupe devint un enfer.

Néanmoins, il reste sur le marché une copie admirablement exécutée, dont les amateurs feront bien de se défier, d'autant plus que l'original est détruit.

\* \* \*

La Commission des Musées affectionna de tout temps acheter les fonds de boutiques des marchands.

C'est d'ailleurs là sage précaution, car l'érudition de certains marchands a doté notre Musée d'œuvres remarquables, bien plus remarquables que si M. de Beaufort même, dont la

compétence en matière d'art est bien connue, avait couru les ventes à la recherche de chefs-d'œuvre.

Une anecdote à ce sujet :

Les Bruxellois se souviennent assurément de l'Exposition des portraits du siècle, qui eut lieu en 1889.

Parmi les œuvres exposées figurait notamment un portrait de femme par Manet ; si nos souvenirs sont exacts, elle portait de longs gants noirs, était décolletée en pointe et tenait les mains croisées devant une merveilleuse robe en tons clairs.

Le jour de l'ouverture, le comte de Beaufort tomba en arrêt devant la toile en question et eut tout de suite des exclamations scandalisées.

— Mais enfin, que reprochez-vous à ce tableau ? demandèrent les assistants.

— C'est réellement inconvenant !

— Mais qu'est-ce qui est inconvenant ?

— Mais, vous ne voyez donc pas ; regardez où elle a ses mains !

— Mais c'est un pur effet du hasard !

— Non ! non ! c'est une rouerie de ces artistes dévergondés et nouvelle école ; vous pouvez être convaincus que l'artiste a mis ces mains là uni-

quement pour laisser soupçonner ce qu'il y a dessous...

— !!!!!

Mais on eut beau crier, le tableau fut rélégué ailleurs, hors de la vue.

Pour en revenir à nos tableaux, le musée ancien est si bien l'exutoire des magasins des grands marchands, qu'UN SEUL d'entre eux, M. Léon Gauchez, qui cumulait d'ailleurs les fonctions de marchand de tableaux et de fabricant de gilets de flanelle, a fourni en quelques années, rien qu'au musée de Bruxelles, pour plus de quatre cent cinquante mille francs de tableaux.

En voici là liste :

|  |           |
|--|-----------|
| <i>Aertsen</i> , « Cuisinière hollandaise »      | fr. 6,000 |
| <i>Berkheyden</i> , « Vue de Haarlem »           | 5,500     |
| <i>Breughel-de-velours</i> , « L'automne »       | 2,500     |
| <i>van Cappèle</i> , « Mer calme »               | 18,000(!) |
| <i>L. Cranach</i> , « D <sup>r</sup> Scheuring » | 2,000     |
| id. « Adam et Eve »                              | 6,000     |
| <i>F. Hals</i> , « Portrait de J. Hornebeek »    | 20,000    |
| <i>N. Maes</i> , « La Songeuse »                 | 66,000    |
| <i>Van der Neer</i> , « Incendie de Dordrecht »  | 6,500     |

|   |        |
|---|--------|
| <i>A. Van Ostade</i> , « Repos des Tisserands » | 25,000 |
| id. « Cabaret hollandais »                      | 50,000 |
| <i>A. Palamedes</i> , « Partie de musique »     | 11,500 |
| <i>Patenier</i> , « Repos en Egypte »           | 20,000 |
| <i>Rubens</i> , « 3 Esquisses »                 | 30,000 |
| id. « Chasse Atalante et Méléagre »             | 25,000 |
| id. « Bienfaits du règne de Jacques II »        | 30,000 |
| id. « 4 Esquisses de nègres »                   | 80,000 |
| <i>J. Ruysdael</i> , « Paysage »                | 5,935  |
| <i>Strozzi</i> , « Portrait »                   | 2,500  |
| <i>C. de Vos</i> , « L'artiste et sa famille »  | 17,000 |
| id. « Mariage de la Vierge »                    | 1,000  |
| <i>Inconnu</i> , « Portrait d'homme »           | 15,000 |
| id. « St-Jérôme »                               | 6,000  |
| (En même temps qu'un Van Utrecht?)              |        |

---

Fr. 451,435

Nous ne comptons que les tableaux dont nous connaissons les prix, car il y eut encore des Pereda, des van de Velde, etc., etc.

Et nous ne parlons que des tableaux fournis à un seul musée, par un seul marchand. Heu-

reusement, ce marchand avait du goût et au lieu de fournir au Musée des rossignols, il lui vendit des œuvres remarquables

Lorsque la Commission du Musée se met à acheter dans les ventes publiques, elle n'hésite pas à donner les gros prix.

Aidé par de généreuses initiatives privées, l'Etat acquit, il y a deux ans, moyennant 250 mille francs, pour le Musée du Cinquenaire, le *Septime Sévère* de la collection de Somzée.

L'œuvre est remarquable, mais ceci ne nous empêchera pas de considérer que son prix d'achat *dépasse* de plus de *deux cent mille francs* ce que la paya jadis M. de Somzée.

Donc, si jadis la Commission du Musée s'était, comme M. de Somzée, remuée un peu, elle eut pu acquérir en Italie ce *Septime Sévère* et nous eussions fait une économie de deux cent mille francs, qu'on eût pu consacrer, par exemple, à rappeler de Munich, où on les a bazarés, les livres du fonds Fétis dans lequel on barbotait si libéralement à la Bibliothèque Royale.

L'histoire du *Septime Sévère* précité est d'ailleurs assez curieuse.

Lorsque M. de Somzée entreprenait une tournée d'exploration artistique, il était accompa-

gné d'un « prospecteur », homme habile à découvrir les merveilles antiques.

Après que, dans un premier voyage, le « prospecteur » eut aiguillé M. de Somzée vers le *Septime Sévère* et d'autres pièces intéressantes, M. de Somzée, dans un second voyage, acquit la statue au prix de 40,000 francs.

Ici, l'histoire devient intéressante.

Voici donc M. de Somzée en possession de sa statue, mais fort en peine de son acquisition.

En effet, on sait qu'il existe en Italie une loi très sévère, prohibant la sortie de toute œuvre d'art.

Impossible d'envoyer en Belgique le malencontreux empereur romain.

Après mainte recherche, on découvrit enfin un patron caboteur qui s'était jadis acquis une honnête aisance en faisant à la barbe des autorités italiennes l'exportation des objets d'art.

Une somme rondelette décida celui-ci à entreprendre à forfait le voyage du *Septime Sévère* jusqu'à Anvers.

On voulut d'abord mettre l'empereur romain dans un tonneau de mélasse ou un estagnon d'huile, mais les dimensions inusitées du contenant eussent peut-être éveillé les doutes des

douaniers sur le contenu ; c'est pourquoi on préféra enfouir le *Septime Sévère* sous des débris de fonte dans la cale du bateau.

Et, déjouant la surveillance des « gabelous », le *Septime Sévère*, après une heureuse traversée, arriva à Anvers sous l'étiquette « Vieux fer »

*Quantum mutatus ab illo!*

\* \* \*

LE FAUX FRITH. — Toujours au Musée Moderne, (car il se produit cette chose invraisemblable que des tableaux de peintres encore en vie soient faux), on rencontre une inénarrable chromolithographie, le « Derby d'Epsom »

Cette toile immense renferme tout ce qu'il faut pour plaire aux familles : des fillettes blondes jouant sur la pelouse, d'habiles escamoteurs exécutant des tours, de fringants attelages, de séduisants « tchouk-tchouk » débitant leurs confiseries ; des dames somptueusement pommadées ; c'est, on le voit, du tout à fait grand art.

Cette machine est signée et porte le millé-

sime 1876. Elle fut léguée au Musée par un nommé M. Gambart, dont Dieu ait l'âme.

Malheureusement pour le Musée, le vieux Frith vit encore. Il achève dans quelque villégiature ensoleillée de la côte d'azur une carrière dénuée de tribulations artistiques. Bien que nonagénaire, il a encore la plume alerte et mordante; il écrivit, il y a trois ans, une lettre très catégorique que le *Petit Bleu* inséra, niant absolument être l'auteur de ce « Derby d'Epsom ». Vous pensez que devant cette protestation on modifia l'étiquette du tableau? Point. La Commission des Musées estima sans doute que Frith était retombé en enfance et ne savait plus au juste ce qu'il avait peint.

Et voilà comme après trois ans, la donation posthume de ce M. Gambard est toujours présentée aux populations pâmées sous la signature de W. Frith.

Ah! Frith ne veut pas avoir peint ce tableau, et bien il sera de lui malgré lui, ah! mais.

Il faudrait une encyclopédie pour énumérer toutes les gaffes d'achat au Musée Moderne; tenons nous-en aux limites de cet ouvrage en nous bornant à dévoiler les faux tableaux; c'est une tâche très suffisante.

Passant au Musée Ancien, nous rencontrons tout d'abord le faux VERMEER DE DELFT.

L'histoire de ce tableau, l'« Homme au Chapeau », bien connu de tous les assidus du Musée, est assez curieuse.

Il fut acheté pour 19,500 francs sous le nom de Nicolas Maas, ce qui n'est pas cher ; l'étiquette Maas était insoutenable, le tableau n'avait rien qui put s'autoriser du pinceau de cet élève de Rembrandt ; il n'avait ni le coloris assez cru de Maas, ni ses touches brique cuite souvent désagréables.

Ensuite on songea un peu à Rembrandt ; il est toujours plaisant, pour un conservateur de musée, de posséder des noms ronflants parmi sa galerie ; mais l'évidence de l'erreur fit renoncer vite à cette attribution ; si c'est peut-être l'ombre de Rembrandt, ce n'est certes ni sa lumière ni sa belle pâte opulente et dorée ; tout au plus un premier Bol très verni. Le tableau fut donc à regret mentionné comme « Onbekend — Inconnu ».

Cette situation ne pouvait durer ; M. A.-J. Wauters, dont la fonction est de faire des découvertes, hélas aussi éphémères que nombreuses, se tint à peu près ce raisonnement : « Nous

n'avons pas de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles; considérant que les œuvres de Vermeer de Delft sont plus rares que le diamant noir, elles sont tout au plus une trentaine; Burger, le savant historiographe de la peinture, n'en ayant pu authentifier que ce nombre;

Que rien n'est plus désagréable que d'avoir en un musée des chefs-d'œuvre ornés de l'étiquette «Onbekend — Inconnu»;

Arrêtons et décidons que l'«Homme au Chapeau» est un «Vermeer de Delft».

Dès que l'«Homme au Chapeau» fut élevé à sa nouvelle dignité, on l'exposa, après l'avoir bichonné, sur un chevalet, dans la deuxième salle hollandaise, dans cette même partie du Musée où se trouvent le faux Rembrandt et le faux Weenix dont nous parlerons plus tard.

Dès le lendemain de cette intronisation, sachant combien d'invraisemblance ou d'inexactitude s'entasse sur les étiquettes, quelle somme prodigieuse d'ignorance et de fatuité révèle l'identification de certaines œuvres, et après avoir minutieusement étudié l'œuvre, nous protestions avec indignation contre le sans-gêne dont venait de faire preuve M. A.J. Wauwers en

baptisant de propos délibéré cet « Homme au Chapeau » d'un nom aussi invraisemblable.

Combien n'avons-nous pas, en notre Musée de Bruxelles, de primitifs flamands qui ont voyagé de Hemling à Gérard David et de Thiéri Bouts à van der Weyden, en passant même par le vieux van Eyck. Pour les gothiques, il était permis de pardonner, une attribution viable étant souvent très difficile à établir; mais ici M. Wauters qui jongle avec les grands maîtres comme avec des noix de muscade avait vraiment dépassé les bornes de la vraisemblance.

Nous protestâmes donc; attribuant ce tableau à un « élève de Rembrandt », à peu près en ces termes :

C'est à toute évidence la « femme aux rubans jaunes » du Musée de Budapesth qui servit de base à M. A.-J. Wauters pour asseoir la nouvelle attribution de l'« homme au chapeau »; c'est aussi l'œuvre de Vermeer qui se rapproche le plus de Rembrandt; elle aurait certains points suffisamment communs avec l'« homme au chapeau » pour justifier la nouvelle étiquette, si nous n'avions à côté d'elle toute une série de tableaux s'éloignant peu à

peu de Rembrandt pour évoluer vers Terburg et Metsu.

Vermeer de Delft est un peintre méritant infiniment mieux que sa place dans l'histoire de l'art hollandais; il voyagea peu et peignit surtout pour lui; ses tableaux se cantonnèrent, à peu d'exception, parmi les nobles familles de Delft; c'est ce qui explique la difficulté que la renommée de son nom eut à franchir les limites d'un cercle restreint. Il y a peu d'années que Burger, Thoré, et, tout récemment, Arsène Alexandre, entreprirent de fixer la personnalité de cet artiste puissant et énigmatique, sans trop y parvenir, d'ailleurs.

Les œuvres cataloguées de Vermeer de Delft suffisent néanmoins à nous donner une idée assez complète de ce maître charmant, à l'égard de Pieter de Hooch, et ironique, qui lorsqu'il voulut s'en donner la peine sut égaler Rembrandt et laisser loin derrière lui Gérard Dow, Terburg, Metzsu et Jean Steen.

Il fut peu vendu; tout au plus, après de laborieuses recherches avans-nous pu découvrir deux tableaux de Vermeer de Delft ayant passé en vente; ces œuvres ayant disparu depuis lors, il est impossible de s'en servir comme base

d'appréciation ; sans doute figurent-elles maintenant sous un autre nom, dans un musée ou une galerie privée ? Ces tableaux étaient signés ; il est probable que des marchands peu scrupuleux auront remplacé par une signature plus pompeuse, celle de Vermeer alors inconnu.

En 1810, à la vente Le Brun, fut adjugé pour 601 francs un petit intérieur signé Vermeer ; en 1837, lors de la dispersion de la collection de Berry, on vendit pour 405 francs un tableau également signé, dont les catalogues nous laissent une description assez complète : « Une jeune fille blonde, la tête ornée de perles, accompagnée de sa bonne, debout, tenant une lettre dont elle cherche à lire l'adresse. » C'est, plus un personnage, la « Liseuse » du Musée de Dresde.

Un « sphinx », dit Thoré en parlant de Vermeer ou Van der Meer, point ; un bon bourgeois génial, peignant peu parce qu'il n'avait pas besoin de peindre pour vivre, méditant longuement ses œuvres et n'en faisant guère commerce. Thoré lui donne comme maître Rembrandt, ce qui ne peut faire aucun doute, et Arsène Alexandre, Emmanuel de Witte, peintre assez médiocre d'intérieurs, qui séjourna à Delft de

1642 à 1649 et dont une des meilleures œuvres est l'« Intérieur de la Bourse d'Anvers », qui appartient à la collection Neeld. En réalité, Vermeer de Delft eut, après Rembrandt, tous les maîtres en vogue à cette époque et s'en lassa vite, soit parce qu'il sentit combien ils ne pouvaient lui apprendre rien, soit parce que ce peintre ironique et philosophe ne pouvait se complaire à l'art tout extérieur des petits maîtres hollandais.

Et parmi chacune de ses manières, Vermeer de Delft acquit une incomparable maîtrise; il faut voir comme, au Musée de Dresde, son tableau à quatre personnages, la composition la plus considérable qu'on lui connaisse, « étouffe » son voisin, le fameux « Rembrandt portant sur ses genoux Saskia » qu'on veut bien attribuer à Rembrandt. Il faut voir comme sa « diseuse » du même musée éclipse tous les Terburg et surtout comme sa « dame au clavecin », de la *National Gallery*, suffirait à placer Vermeer de Delft à un rang unique dans la peinture hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle.

Il a compris l'âme de la bourgeoisie de son temps; il la rend d'un pinceau sceptique et narquois; la physionomie qu'il leur donne n'expri-

me pas plus que leur réalité; ses ménagères sont honnêtes et désœuvrées; elles ne soignent pas attentivement les cochons comme nous les montreraient les Van Ostade; elles ne permettent aucune des gaudrioles équivoques dont se réjouit Jan Steen; elles ne plument ni oies ni canards comme les hôteses de Lange Pier et ne travaillent pas à la chandelle comme les ouvrières de Dou ou de Schalken; elles ont des servantes pour ces basses œuvres.

La bourgeoise de Vermeer de Delft possède une petite cervelle vide et bourdonnante; elle laisse au hasard des longues journées oisives traîner ses mains sur les touches du clavecin rencontrées et fouille sans but de vieux billets très doux; elle est élégante, parée et jolie. Fort probablement son mari est capitaine dans la « Ronde de nuit de Rembrandt ».

Les intérieurs de Vermeer de Delft sont un rien; une table, deux chaises, un carrelage noir et blanc, au mur quelquefois un tableau ou une tapisserie; au milieu de ce froid propre et sévère des demeures hollandaises, une figure féminine spirituelle et énigmatique, une Joconde delftoise vertueusement sensuelle, et prête à toutes les roueries.

A quoi pense-t-elle, cette « Dame au clavecin »? évidemment à rien de sérieux, certainement pas à son mari, peut-être à quelque beau sergent de cette même « Ronde de nuit ». Elle songe au billet doux reçu la veille, à l'achat d'un chien bizarre ou d'une guimpe neuve; sa pensée, toujours, est très lointaine; c'est un objet très gentil, incapable de nul effort, tuant gentiment le temps en combinaisons superficielles dont elle possède seule la clef du mystère.

Vermeer de Delft est un peintre absolument déconcertant, il y a en lui quantité de manières toutes différentes; il est tour à tour d'une robustesse incomparable, traitant le portrait avec l'opulence de pâte de Nicolas Maas, la fougue de Frans Hals ou la couleur soyeuse de Ter Borch. On trouverait volontiers en Vermeer de Delft le « Fregoli » de la peinture hollandaise, si la destinée n'avait voulu, pour épargner aux experts et aux critiques tous les déboires, dissimuler la majeure partie de ses œuvres.

L'histoire a été parcimonieuse pour le chroniqueur, quant à la vie du peintre charmant auquel M. A.-J. Wauters accorde bénévolement la paternité de l'« homme au chapeau »; son

nom même est contesté et parmi son existence aucune date n'est concluante ni définitive. Le brouillard que cherchèrent à dissiper Burger, Thoré et Arsène Alexandre subsiste toujours impénétrable, laissant libre place à tout ce que l'imagination peut faire supposer.

N'a-t-on pas été jusqu'à donner, à Vermeer de Delft, Léonard Bramer pour maître? Bramer de Delft, ce pâle copiste de Rembrandt, dont le dessin est d'une maigreur remarquable, les empâtements frisés et les draperies sèches et sans autre caractère que celui d'une souveraine indigence.

Les seuls points de la vie de Vermeer de Delft qui nous restent à peu près acquis sont : sa naissance, vers 1632, son mariage, vers 1653, et sa maîtrise l'année suivante; plus ou moins approximativement il aurait été doyen de la Gilde des peintres de Delft en 1662 et serait mort en 1675, à l'âge donc de 43 ans.

Durant les vingt-cinq ans de sa vie d'artiste, il vit lentement couler les mornes canaux de sa ville natale, peignant quand il lui plaisait de peindre; tellement oublié de son vivant que les anciennes encyclopédies d'art n'en font pas mention et que les générations présentes ignorent même quel fut son nom véritable.

Autour de la découverte d'un Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles, on a fait un bruit considérable; le *Petit Bleu*, qui compte pourtant parmi sa rédaction notre confrère Louis Dumont-Wilden, garçon intelligent et critique très érudit, illustra cette sensationnelle découverte avec de pompeux commentaires, assignant, non à l'œuvre, mais à l'étiquette une valeur de quelque deux cent mille francs (hélas, trop souvent la signature d'un tableau en fait la valeur); les autres journaux reproduisirent les communiqués qu'on leur donna; on fit au père de la découverte un succès profitable.

Néanmoins, il faut en rabattre; M. A.-J. Wauters s'est trompé; l'« homme au chapeau » n'a jamais été un Vermeer de Delft; il y a cent fausses attributions en notre Musée Ancien; ajoutons-en une.

Dès l'abord, la nouvelle étymologie de l'« homme au chapeau » nous avait fait bondir; elle sentait trop le besoin de posséder, au Musée de Bruxelles, malgré tout, un Vermeer de Delft; toute étiquette : Dullaert, Maas, Jacques la Vecq, Van Vliet, Bol, serait défendable, et nous attribuions depuis longtemps l'homme au chapeau », cette œuvre admirable dont la

tonalité générale, est un peu blafarde et les ombres opaques, à un élève de Rembrandt; à part le point commun qu'elle offre avec la « Femme aux Rubans jaunes », du Musée de Budapesth, et il ne pouvait venir à l'idée de personne d'esprit sain d'attribuer au génial philosophe de Delft la paternité de l'« Homme au chapeau ».

\* \* \*

Une fois de plus nous devons avoir raison contre la routine, l'ignorance ou l'indifférence qui président trop souvent à la conservation de nos galeries nationales. Huit jours après la publication de la précédente étude nous recevions de M. le D<sup>r</sup> A. BREDIUS, Directeur du Musée royal de La Haye (*Mauritshuis*), un des deux ou trois érudits dont la compétence fait autorité en Europe et dont les arrêts motivés sont sans appel, la lettre suivante :

« La Haye, 1<sup>er</sup> janvier 1906.

» Monsieur,

» Vous dites qu'on a mis une nouvelle étiquette au cadre d'un tableau acheté récemment. D'après les articles de M. A.-J. Wauters, ce serait un Vermeer de Delft.

» *Je connais ce portrait depuis vingt ans, je l'ai vu la première fois chez l'excellent Martin Colnaghi, à Londres; je suis convaincu que ce n'est pas un Vermeer de Delft (le Maître s'écrit toujours Vermeer, jamais Van der Meer); que tous ceux qui s'intéressent à ce tableau visitent le Musée de Haarlem et l'Orphelinat de l'église wallonne à Amsterdam. Dans ces deux collections se trouvent des portraits signés de JAN VICTOORS, élève de Rembrandt.*

» D'autres portraits encore dans des collections privées, notamment chez le Jhr van Weede, en font foi; nous y trouvons ce même ton noir, ces ombres très foncées; en un mot on reconnaîtra tout de suite l'auteur de cet «Inconnu» du Musée de Bruxelles.

» Les portraits de Victoors sont très supérieurs à ses sujets bibliques, qui n'ont pas un ton noirâtre aussi prononcé; mais les deux portraits que je cite, la belle vieille dame de Jhr van Weede, sont tous signés en plein, *il n'y a de doute possible.*

» Veuillez agréer, etc.

A. BREDIUS,

» Directeur du Musée Royal de La Haye  
(*Mauritshuis*).

Ce testimonial était définitif ; on se borna cependant à retirer le pseudo Vermeer de Delft du chevalet où il s'offrait à l'admiration des foules et à l'accrocher au mur. Il porte toujours sa nouvelle étiquette.

En maintenant au faux Vermeer de Delft du Musée de Bruxelles son attribution, la Commission des Musées ne commet pas seulement une sottise, mais encore une mauvaise action. Dût la splendeur «sur le papier» de notre collection en souffrir, on n'a pas le droit de priver la renommée de JAN VICTOORS de la paternité de ce beau portrait. Trop de maîtres excellents, mais de second plan, ont disparu dans l'oubli parce que leurs œuvres figurent dans des collections publiques ou privées sous des étiquettes plus ronflantes ou plus pompeuses.

\* \* \*

#### LE FAUX REMBRANDT.

C'est un des bijoux du musée ancien ; il fut, en 1886, payé 95,000 francs à M. Stephan Bourgeois ; depuis vingt ans, il trône, chef-d'œuvre indiscuté en face du beau portrait d'homme du même maître dont le pendant se trouve à Buc-



Le faux Rembrandt du Musée de Bruxelles.



kingham-Palace. Auparavant, il fut exposé en 1878 à la Royal Academy de Londres, il appartenait alors à E.-D. Lee Esq., propriétaire du château de Hartewell.

Depuis longtemps ce tableau, copieusement reproduit par la photographie et vulgarisé par la carte-postale illustrée, intriguait les véritables amateurs d'art; mais nul n'osait émettre devant les antécédents vénérables de l'œuvre autre chose que des observations de détail. Dans son bel ouvrage sur Rembrandt, M. Emile Michel (p. 560) s'était borné à écrire : « La signature Rembrandt 1654 paraît fausse ». Ce n'est pas seulement la signature qui est fausse, mais le tableau tout entier. Il est de ABRAHAM VAN DYCK, petit maître amsterdammois mort peu avant Rembrandt.

Au cours de notre dernier voyage à La Haye et à Haarlem où nous nous étions rendu pour étudier les Victors dont nous avons parlé plus haut, nous avons été amenés à parler à M. le D<sup>r</sup> Bredius des soupçons que nous avions quant à l'authenticité de ce Rembrandt et de l'impression nettement défavorable que nous causaient ces tailles obliques et parallèles sortant tout à fait du style de Rembrandt, et d'ailleurs l'al-

lure générale du portrait, comparé aux portraits de Rembrandt peints vers la même époque.

Aussitôt, avec une fougue juvénile, le D<sup>r</sup> Bredius sauta dans un fiacre et par des rues compliquées nous conduisit Spiegelstraat chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Deman, rentière. Là, ce fut pour nous une révélation ; dans un salon obscur, une toile semblait sortir de son cadre ; un portrait de femme qui ressemblait par la facture générale, le détail des yeux, par la couleur, les minuties même, au Rembrandt du Musée de Bruxelles ; ce tableau est signé et daté « Abraham van Dyck — 1654 ». C'est le frère jumeau du tableau de notre musée ; il suffit de l'étudier cinq minutes pour que tout doute à cet égard soit impossible.

D'ailleurs, M. Stephan Bourgeois, qui avait vendu le tableau au Musée de Bruxelles, fit tout au monde pour racheter le portrait à M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Deman ; mais comme l'œuvre est un patrimoine de famille, la propriétaire refusa obstinément de s'en dessaisir ; on ne put ainsi anéantir la preuve de ce que notre Rembrandt est de ... Abraham van Dyck.

Pendant son séjour à La Haye, M. Beernaert alla, paraît-il, voir ce tableau ; mais la vue

d'une œuvre d'art produit sur M. Beernaert à peu près le même effet que la vue d'un chronomètre à une poule. Prudemment, il borna son appréciation à quelques épiphonèmes peu compromettants et à quelques borborygmes sans conviction.

Plus fort que cela, M. Bredius est persuadé que si on voulait bien se donner la peine de nettoyer ce tableau, il est probable qu'on pourrait retrouver, sous la fausse signature dont fait mention M. Em. Michel, des vestiges de la signature véritable!!

Le tableau du Musée de Bruxelles est légèrement supérieur à celui de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Deman; non de qualité,— elle est la même,— mais d'aspect; celui de La Haye est gâté en partie par un détail; un malencontreux fichu blanc qui donne de la raideur au tableau.

C'est égal : avoir payé 95,000 francs pour un Abraham van Dyck, c'est cher.

\* \* \*

LE FAUX J.-B. WEENIX. — L'inconscience des membres de la Commission des musées est incommensurable. Cette « toilette »

qui se prélassait depuis des années sur les murs du musée ancien sous l'étiquette J.-B. Weenix porte en chiffres bien apparents la date 1670. Or, si l'on veut bien se donner la peine de vérifier on constatera dans la première encyclopédie venue que J.-B. Weenix est mort en 1660. Cette « toilette » serait donc un tableau « posthume » de J.-B. Weenix.

Notez que cette remarque ne nous est pas personnelle; elle est de M. Fétis, président de la Commission des musées! Néanmoins, le tableau figure toujours dans notre galerie sous la fallacieuse étiquette Weenix; le tableau est assez intéressant, bien qu'un peu froid. Burger avait jadis attribué à tort ce tableau à Vermeer de Delft.

Il faudrait, écrit M. Fétis, chercher un autre auteur (que Weenix) à cette composition ou supposer que le document qui fixe à 1660 la mort de Weenix est erroné.

Les, et non le, documents qui fixent à 1660 la date de la mort de Weenix ne sont pas erronés du tout, la carrière du peintre est nettement délimitée par la date de ses œuvres connues. Voit-on, d'ailleurs, ces documents qui seraient « erronés » rien que pour permettre à Weenix

d'avoir peint le tableau du musée de Bruxelles !  
 « Il faudrait » rechercher un autre père à la  
 « Toilette ». Malheureusement ceux dont la  
 mission est de rechercher un autre père, n'ont  
 rien recherché du tout. M. Wauters a trop à  
 faire d'envoyer aux journaux d'éloquents droits  
 de réponse et de faire écrire par son domestique  
 des lettres humoristiques au « Ralliement ».

C'est un tableau perdu au fond du musée  
 d'Amsterdam qui nous révèle le véritable père  
 de cette « Toilette » dont « il faudrait » recher-  
 cher l'auteur ; la similitude de ce tableau signé  
 d'un nom obscur *Cornélis Busschop*, avec le  
 tableau du musée de Bruxelles est entière :  
 même facture froide, détails identiques, mêmes  
 tons très particuliers ; il est impossible de s'y  
 tromper. Un second tableau — non signé —  
 chez S. Exc. M. de Semenow, à St-Pétersbourg,  
 est un trait d'union frappant entre le tableau  
 d'Amsterdam et celui de Bruxelles.

Le faux Weenix du musée de Bruxelles est  
 donc bien de *Cornelis Busschop*.

\* \* \*

L'histoire du Jehan Foucquet est aussi très  
 amusante ; à la vente Huybrechts, d'Anvers,

figurait une « Vierge à l'enfant » renseignée au catalogue sous le nom de Jehan Foucquet ; or, ce tableau n'a jamais eu rien de commun avec l'art de Foucquet ; il suffit pour s'en convaincre de le comparer avec les rares Foucquet qui subsistent en France, voire même avec la madone aux anges rouges qui figure à Anvers dans la salle Van Ertborn, celui-là bien authentique et offrant, entre parenthèses, cette particularité singulière de représenter la Vierge sous les traits d'Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII.

Mais la science des rapprochements, cette source de découvertes est peu pratiquée par notre commission des musées ; on acheta donc, très cher (60,000 francs, si nos souvenirs sont exacts), le pseudo Jehan Foucquet. Le tableau fut installé sur un chevalet au milieu de la grande salle gothique ; Bruxelles avait enfin son Jehan Foucquet et M. Pol de Mont n'avait plus qu'à s'arracher les cheveux.

Cependant les connaisseurs, appelés à admirer le nouveau tableau, ne manifestaient qu'un enthousiasme tout à fait relatif ; force fut bien à la Commission des Musées de supprimer l'in vraisemblable attribution et de retirer le tableau du chevalet-ostensoir.

Mais comme l'ingéniosité et l'amour-propre d'un propriétaire de tableaux, lorsqu'il s'agit de défendre un de ses petits, n'est jamais en défaut, on vit bientôt réapparaître cette « Vierge à l'enfant » sous le nom : le « Maître de Moulins ». Bien que les œuvres de ce maître soient excessivement clairsemées, cette attribution parut à la longue suffisamment exorbitante pour qu'on l'atténuat d'un « attribué à » en attendant que ce beau tableau payé 60,000 fr. comme un Jehan Foucquet devienne à son tour « inconnu », itérativement « onbekend ».

\* \* \*

Une manie qui sévit couramment, lorsque le tableau est trop faible pour supporter la marque de fabrique du grand maître, est celle d'en attribuer la paternité à son frère, à son neveu ou même à sa sœur. C'est ainsi que nous avons vu dernièrement éclore au Musée de Bruxelles toute une série d'Albert Bouts, parent du grand Thierry Bouts; comme nous avons vu à l'Exposition des primitifs de Bruges des œuvres de Marguerite van Eyck, sœur de Jan et d'Hubert van Eyck! Ainsi « cela reste dans la famille ».

Cette manie serait inoffensive si ce système familial ne s'étendait à des œuvres qui n'ont aucun caractère commun avec la famille. M. le Directeur du Musée Royal de La Haye écrit à propos d'un Thierry Bouts junior et d'autres œuvres :

« M. Wauters s'est approché de moi — nous nous connaissons, naturellement — et a voulu m'expliquer toutes ses nouvelles attributions; avec un homme comme lui, d'une si fertile imagination, on ne peut pas se débattre; il faut se résigner et entendre.

» Je crois qu'il va joliment embrouiller le chaos encore! les attributions à Mostaert de 4 tableaux me paraissent très justes (le maître d'Oultremont). Maintenant, *sans aucune raison*, il va les attribuer à Allaert Claesz, et ainsi de suite!!

» Naturellement en causant je n'ai pu me taire entièrement sur les nombreuses attributions *fausses* dans le musée.

» A propos. M. Wauters attribue aussi fantastiquement le grand Petrus Cristus (déposition de Croix) au *jeune* Thierry Bouts. Moi, je reste tout à fait persuadé que ce grand tableau est *bien* de Cristus, c'est absolument comme le Cristus du Musée de Madrid.

» Mais par courtoisie, je n'ai jamais eu de querelle avec W...; j'ai dû entendre tout ce qu'il avait de nouveau inventé. C'est un homme ingénieux mais qui se laisse entraîner par *ses fantaisies*. »

Et ce Cristus est bien de Cristus, toujours par comparaison; le doute est impossible; c'est également l'opinion de M. Bode, le savant Directeur du Musée de Berlin (*Gaz. des Beaux-Arts*, II<sup>e</sup> sér., t. XXXV, p. 217).

Devant les autorités qui blâment l'ingéniosité du tzar de nos musées, on avouera que M. A.-J. Wauters est bien petit garçon.

\* \* \*

Il y a même une contradiction évidente entre l'opinion de M. A.-J. Wauters il y a dix ans, et l'opinion de M. Wauters aujourd'hui; il est évident que l'homme absurde est celui qui ne change pas, surtout en matière de tableaux anciens, mais tout de même M. Wauters change un peu trop souvent.

Dans son lexique « La peinture flamande », l'éminent tzar attribue à Jan Mostaert la si connue « Adoration des mages » du Musée de Bruxelles.

M. Wauters écrit à propos de Mostaert : « Aucun de ses tableaux n'a l'authenticité que donne une signature ou un document ; aussi la plus grande fantaisie ne cesse-t-elle de régner dans les attributions (*tu parles!*). Pour la première fois nous lui restituons ici un chef-d'œuvre bien connu : l'admirable Adoration des mages, que le catalogue du Musée de Bruxelles attribue à Jean van Eyck » Hélas, ce tableau, à l'heure actuelle, n'est ni de Jean van Eyck, ni de Mostaert ; il est de « onbekend ».

M. Wauters ajoute : « Certains connaisseurs le donnent à Gérard David ». En effet, ce tableau est de Gérard David ; il n'y a pour s'en convaincre qu'à comparer la grâce de la facture de la figure de la Vierge avec la « Vierge à la pomme » du même maître dans la même salle ; la facture gracieuse entre toutes des cheveux et des figures, les linges transparents et caractéristiques ; certains personnages sont similaires à ceux des deux grands tableaux du Musée de Bruges : la Justice de Cambyse. Tout dans ce beau tableau révèle la main du plus élégant des vieux maîtres brugeois.

La Tentation de Saint-Antoine par Met de Blès porte toujours l'étiquette H. de Blès, bien que M. H. Hymans (*Karel van Mander*, t. I<sup>er</sup>, p.201), comparant ce tableau à une œuvre du Musée Correr, à Venise, hésite à accepter comme authentique celui de Bruxelles très repeint.

\* \* \*

La « Chute des anges rebelles » qui fit longtemps, sous le nom de Jérôme Bosch, l'étonnement des profanes par son fouillis de monstres extraordinaires a été débaptisée récemment et attribuée à Bruegel le Vieux; attribution tout à fait invraisemblable. Depuis lors on a placé ce nouveau Bruegel à côté du « Dénombrement à Bethléem » où il hurle d'invraisemblance. Ce tableau est d'autant plus de Jérôme Bosch qu'à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, une réplique de cette composition sert de couronnement au célèbre triptyque du même maître : le « Jugement dernier ». (G. de Lafenestre, ancien conservateur du Musée du Louvre.)

\* \* \*

Pour quelques centaines de francs, le Musée de Bruxelles a acheté, il y a quatre ans, à la

salle Fiévez, rue du Gentilhomme, un fragment de procession de Bruegel. Comme il ne peut être de Bruegel le Vieux, il est maintenant exposé sous le nom de Bruegel-le-Jeune; en réalité, c'est une copie d'un morceau d'un grand tableau du Musée de Vienne dont une réplique ou plutôt une copie moderne fut mise aux enchères l'an dernier, à la salle Leroy, rue du Grand Cerf. (Vente Coster.)

\* \* \*

S'il est permis de se tromper au sujet de tableaux similaires d'une même école, les erreurs d'école hollandaise à école flamande sont moins admissibles; on connaît l'« Orfèvre entouré de sa famille faisant un inventaire » de Govert Flinck. Quel que soit le désir de la Commission des musées de posséder une œuvre capitale du prestigieux élève de Rembrandt, il faut déchanter.

Ce tableau, écrit catégoriquement M. le D<sup>r</sup> Bredius, est de Jacob van Oost; donc flamand.

\* \* \*

Van Ravestein, Portrait de Femme :

D'après les anciens catalogues, ce portrait

était celui de Kina van Hasselaer qui défendit la ville de Haarlem contre les Espagnols en 1572. Bien que les traits de cette femme rappellent ceux de l'héroïne dont il existe une gravure par Houbraken, on ne peut maintenir cette attribution, à moins qu'on ne soit en présence d'un tableau fait après coup, car Kina mourut en 1589 et Ravesteyn, à cette époque âgé de dix-sept ans seulement, n'eut pu produire un tel travail. (G. de Lafenestre, ancien conservateur du Musée du Louvre).

\* \* \*

Passons à la qualité des Rubens : la Commission des musées n'y peut évidemment rien, si ce n'est à l'apoplectique portrait de Paracelse par Rubens. Ce tableau fut payé très cher en vente publique, à Anvers ; dans cette même vente où le Musée du Louvre acquit pour un morceau de pain, la « Parabole des Aveugles » de Bruegel le Vieux. Ce tableau n'est que la copie d'une estampe ancienne ; comme aussi la « Danse de la Madeleine » qui figura si longtemps au Musée sous le nom de Lucas de Leyde, A.-J. Wauters *régnante*.

1° *Le Christ montant au Calvaire :*

« Il est clair, pour qui veut voir, que cette pompe équestre, ces bannières au vent, ce centurion en cuirasse qui se renverse sur son cheval avec un beau geste, tout cela fait oublier le supplice et donne la plus manifeste idée d'un triomphe (Fromentin, p. 45) ». « Ce brillant appareil, si peu en rapport avec le sujet, sonne faux. » (Max Rooses, II, 64.) « Pour moi, je cherche dans l'éclatante montée au Calvaire un cri de douleur et je ne le trouve pas. » (P. Mantz.)

2° *Le Christ voulant foudroyer le monde :*

« Peint par un élève et retouché simplement par le maître. Le paysage est de Van Uden. » (G. de Lafenestre, *La Peinture en Belgique.*)

3° *L'Assomption de la Vierge :* La partie supérieure n'est certainement pas de la main du maître; elle doit être attribuée à Corneille Schut (Max Rooses, II, 165.)

4° *Le Couronnement de la Vierge :* Simple travail d'élève retouché par le maître. (Max Rooses.)

5° *Martyre de Saint-Liévin :* Le premier plan est entièrement de la main de Rubens; le second plan retouché par le maître, a été vraisemblablement

blement exécuté par un élève; les animaux sont attribués à Paul de Vos.

6° Portraits de Jean-Charles de Cordes et de Jacqueline de Caestre son épouse : « La mise en place est juste, le dessin nul. Le peintre a donné des accents qui ressemblent à la vie; l'observateur n'a pas accusé un seul des traits qui ressemble bien exactement à son modèle et tout se passe à l'épiderme. Au point de vue physique, on cherche un dessous qui n'a pas été observé; au point de vue moral, on cherche un dedans qui n'a pas été deviné; la peinture est à fleur de toile, la vie n'est qu'à fleur de peau. (*Fromentin*, p. 119.)

Cette petite digression non afin d'amoin- drir notre Musée, mais afin de prouver qu'il ne suffit pas d'une étiquette, « destinée à attirer » le public pour faire la valeur d'une toile, mais qu'il faut des efforts de tous les instants pour améliorer notre patrimoine artistique. Dût la gloire de la Commission des musées en souffrir, il serait de la plus simple probité de faire connaître au public les « restrictions » à apporter aux chefs-d'œuvres de notre Musée.

La carte-postale a suffisamment vulgarisé le « portrait de Ninon de Lenclos » par P. Mignart (*sic*). Ce portrait n'a rien de commun avec la manière du vieux peintre français; au surplus, Mignard prend un *d* final, ce que M. Wauters semble ignorer.

Il y a mieux; le Musée de Bruxelles possède une « Suzanne au bain » d'Annibal Carrache; elle est si bien d'Annibal Carrache que le catalogue de M. G. de Lafenestre dédaigne d'en faire mention : ceci ne serait rien et pourrait passer pour un oubli.

Passant devant cette œuvre : Annibal Carrache, Ecole Bolonaise — Boloneesche School; un gardien consciencieux s'est dit que Bolonais, Boloneesch, ne voulait rien dire; de son canif, il gratta consciencieusement la partie inférieure des B, de sorte que le tableau du pauvre Carrache, depuis cinq ans, s'intitule : Ecole Polonaise — Poloneesche School. M. Wauters se promène peu dans ces galeries, sans quoi il se fût certainement opposé à la slavification du brave Annibal.

\* \* \*

Van Utrecht, le « Marchand de Comestibles » :  
Ce tableau, d'après M. Fétis, doit être de Van

Utrecht; il est bien signé A.-V. H. Mais van Utrecht en signant d'un H et non d'un U comme il serait logique, aurait été victime d'une distraction. V. H. veut donc bien dire van Utrecht; après tout Utrecht s'écrivait peut-être jadis Hutrecht, nous n'en sommes plus à une consonne près.

\* \* \*

« Femme en pleurs »: Rogier van der Weyden.

M. Jean Rousseau se prononce catégoriquement contre l'authenticité de cette œuvre, après une étude attentive de la « Descente de Croix » de Madrid. — « Il est en effet bien difficile, malgré la vigoureuse expression de cette tête, d'y voir une création de van der Weyden. (*H. Hymans*, K. v. M., p. 106.)

La petite nomenclature tout à fait édifiante qui précède montre combien ceux qui doivent faire l'instruction du public comprennent mal leur mission : nous n'avons aucun commentaire à ajouter à des faits patents et flagrants. Ils suffisent à démontrer que ceux qui ont pétitionné la fonction honorifique de cerbères de notre patrimoine d'art ne sont pas aptes à remplir cette mission; ils sont ou négligents ou

incompétents, ou les deux. Nous ne remuerons pas le poignard dans la plaie en rappelant les divers « accidents » arrivés aux tableaux du Musée moderne et notamment à « Tous les Bonheurs » d'Alfred Stevens. Il est impossible que les membres de la Commission des musées « passent leur vie devant les œuvres dont ils ont assumé la garde » (A.-J. Wauters, la *Gazette*, 1907).

Au surplus, M. A.-J. Wauters a demandé réparation à M. Buéso : l'honneur est satisfait.

---

### XIII

On conçoit que les longues dissertations au sujet des tableaux anciens n'aient pas fortement intéressé Jérémie-J.-Spruyt. Jerry avait toujours apprécié un tableau d'après son sujet, d'après la majorité du public; il était de cette généralité bourgeoise qui, aux expositions, apprécie souverainement et à haute voix une œuvre, suivant qu'elle représente un sujet agréable ou non, d'un « ça c'est joli » ou « quelle croûte » autoritaire et définitif.

La peinture était, pour Jerry, accessoire; au surplus, il n'avait jamais bien compris les gens

qui passaient des heures devant une toile au lieu de faire du « business ».

Comme il était dimanche matin, Jerry dut se promener de la gare du Nord à la Bourse pour assister au déballage des familles endimanchées. Le dimanche, lui dit Marabout, les campagnards et les « repos dominicaux » rendent Bruxelles intenable, comme les Bruxellois rendent la campagne impossible.

Jerry trouva tout ce peuple laid et mal habillé, les hommes dans ces insupportables complets soigneusement réservés pour le dimanche, les femmes en toilette de soie aux tons hurlants — de la soie de « deux doigts gros », — de ces créations où le gris perle se marie avec le bleu pâle ou le rose vif; le tout surmonté d'un chapeau garni d'un arc multicolore ou de tout un jardin botanique.

Bras dessus dessous, ces gens déambulent avec des airs à la fois ahuris et dominateurs, jamais les cafés ne débitent autant de « quarts » bock; les plus avisés de ces anthropomorphes prennent l'apéritif à midi dans un des cafés du centre : c'est une coutume immémoriale d'« aller au café le dimanche à midi; là ils emplissent la salle de leur accent, rééditent à tue-tête des

plaisanteries surannées depuis trente ans; ou bien se livrent à d'obscures considérations politiques.

Derrière des musiques — car il ne suffit pas d'embêter les contemporains par la vue, il faut encore leur percer le tympan, — des sociétés d'anciens militaires défilent au pas, haut de forme en tête et canne sur l'épaule en manière de fusil; pourquoi pas des fusils de bois? Le Cercle des « Petits neveux par alliance des combattants de 1830 » va dans cet attirail guerrier assaillir, à défaut de remparts, des gibelottes et des tonneaux de lambic.

Des gardes civiques aussi ornaient les terrasses des cafés; parlant haut; obséquieux cependant à cause de la présence d'un major dont l'obligation de payer la tournée était agréablement compensée par la joie de se montrer en guerrier. Ce bonhomme — tripier en semaine — roulait de bons yeux de veau qu'il s'évertuait en vain à faire paraître terribles; mais visiblement il était embêté à cause de son col d'ordonnance qui lui serrait le cou et donnait à sa figure couperosée des teintes de brique; son ceinturon lui pressait désagréablement la bedaine, mais le moyen de le dégrafer sans

être vu et paraître négligé à ces imbéciles de pékins.

Verbist — car il s'appelait Verbist — avait parcouru lentement tous les échelons de la hiérarchie « militaire » ; il dut ses élections successives un peu à des tournées payées libéralement, beaucoup à sa bonhomie grassouillette, à une rondeur de caractère bruyante et déclamatoire qui le rendait sympathique ; nul mieux que lui n'excellait à exposer devant une bouteille de lambic des problèmes compliqués de stratégie ; les habitués de la « Lunette » se rappellent encore comment il traita Kouropatkine au lendemain de la bataille de Moukden.

« Si moi, « j'aurais » été là », avait-il dit, « j'aurais fait faire par les cosaques un grand mouvement tournant ; qu'est-ce que c'est que ça, vingt kilomètres pour ces gens-là, et on aurait vu la tête des Japonais quand on leur aurait tiré dans le derrière ! »

Cette argumentation devait rester sans réplique, d'autant plus que Verbist avait conquis jadis deux cuillers d'argent au Tir national.

Le jour où notre homme fut nommé major fut un jour de grande liesse mitigée seulement d'une appréhension : celle du cheval. Verbist

manifestait à l'égard des solipèdes des sentiments de crainte respectueuse, il passait à cinq mètres du canasson le plus paisible par crainte des ruades et ne contemplait jamais sans un mélange d'admiration et de respect, les fringants officiers des guides faisant leur persil équestre à l'avenue Louise.

Certes « s'il aurait été » à Moukden, il se serait écarté avec terreur du parcours du fameux mouvement tournant.

Pendant quinze jours, il prit de prudentes leçons au manège; il avait acquis un animal d'une placidité à toute épreuve; ni le gingembre, ni le fouet n'eussent été capables de lui faire exécuter un mouvement brusque; aussi l'intronisation du major Verbist « devant le front des troupes se passa-t-elle sans malencontre.

Quand, au retour de sa reconnaissance, à la tête de son bataillon, il défila pour la première fois devant son « magasin » où toute la famille en grande toilette trônait au balcon, ce fut vraiment un bien beau spectacle; tandis que la musique vagissait la « marche Lorraine », Verbist raidi sur son canasson, saluait du sabre; hélas, la pointe du sabre en retombant heurta l'une

des oreilles de la rossinante qui, retrouvant un reste de vigueur, envoya Verbist barboter dans une mare.

\* \* \*

Parmi les établissements bruxellois où fréquente la gent aimant à boire — très nombreuse — Jerry préférait les vieux cavitjes et avait le plus profond mépris pour les établissements blanc et or où un maître d'hôtel en habit noir fait l'article pour la maison devant la table des clients; Jérémie-J. Spruyt aimait à faire son menu lui-même, un menu démocratique, qu'il composait soigneusement, non par économie mais par dilection.

Jérémie-J. Spruyt adorait les choesels, les « ballekes », le ragoût de mouton, les patates en chemise et la waterzoïe; il avait en horreur les ratatouilles compliquées, d'aspics, de sauces madère ou tomate; c'est dire qu'il abominait les grands restaurants et réservait ses préférences aux petites installations où l'on débite entre certaines heures, la nourriture saine et abondante des pensionnats.

Il aimait à faire cuire au « Duc Jean » le beefsteack acheté chez Smet — un beefsteack

d'une livre pour son robuste appétit — d'autres fois il dévorait à « Barcelone » deux ou trois demi-plats du jour ou bien à l' « Etoile du Nord », un savoureux entrecote précédé d'un demi-potage.

Fréquemment, il déjeunait aux environs du Marché aux Poissons, chez de Smet ou chez Justine et malgré les observations de Marabout au sujet du typhus s'y gorgeait d'huîtres, prétendant en cela faire de l'homœopathie.

Peu à peu, depuis qu'il avait pris racine à Bruxelles, Jerry s'était fait des habitudes; levé tôt, il commençait dès neuf heures une tournée de lambics et d'œufs durs qui le menait successivement au « Tonnelier », au « Pot Carré », à la « Porte Rouge » pour finir à la « Cour de Tilmont » en passant par le vieux « Saint-Jean Baptiste » où l'appelaient des intérêts amoureux, car tous les jours il y avait rendez-vous avec Fintje à présent établie comme trottin chez une mercière des environs.

A midi, Jerry se rendait invariablement à l' « Equerre », parce que, disait-il, c'est encore là et à la « Boule plate » que la vie intellectuelle bruxelloise se localise; l' « Equerre » avait coutume de dire Jerry, est un café « moins

bête que les autres », il s'y gorgeait de streeps et d'amers absinthés et avait fini par faire « connaissance avec » tous les habitués.

L'« Equerre » est fréquenté par des journalistes, des écrivains, des agents de publicité, quelques commerçants notables de la place, somme toute un milieu sympathique; Jerry avait l'habitude de jouer dans la salle d'« à côté » d'interminables parties de dés ou de manille aux enchères, qui l'entraînaient jusqu'à trois heures de l'après-midi, de sorte que ses repas avaient fini par se faire à des heures tout à fait fantaisistes.

La salle d'« à côté » comportait une œuvre d'art, la peinture d'une revue à succès des Galeries; des tourbillons de petites femmes évoluant dans le ciel autour de la flèche de l'hôtel de ville. A la septième partie de « youle » et au septième amer les petites femmes tourbillonnaient autour de Jerry qui en prenait une volupté exquise.

Jérémie-J.-Spruyt s'était vite lié d'amitié avec le perroquet de l'« Equerre » auquel il avait appris des horreurs; à l'arrivée de Jerry, Coco poussait d'aigres clameurs tandis que notre ami s'empressait de lui gratter la tête; ces deux

animaux s'étaient pris l'un pour l'autre d'une tendresse profonde si bien que Jerry se trouvait de fort méchante humeur, lorsque Coco, ayant trop « gueulé » avait été relégué à la cuisine.

Jerry prit à l' « Equerre » des verres avec tout ce que Bruxelles contient de notable et en eut vanité. Dès les premiers jours, il se lia d'amitié avec les journalistes que contrairement à Guillaume II il adorait parce qu'ils possédaient des billets de théâtre et connaissaient les actrices. L'un d'eux, Edouard, rédacteur à la « Mazette » était célèbre par ses « zwanzes », Jerry aimait à se les faire conter :

Edouard est le type du ketje Brusselaar, il en a la rondeur, l'esprit bon enfant et cette propension à la blague qui sommeille — avec le cochon de Monselet — dans le cœur de tout riverain du Maelbeek. Depuis six mois, cependant, Edouard, étant secrétaire d'un music-hall anglais, s'était fait raser les moustaches, affectait un accent britannique et ne buvait que du whisky and soda. A cause de ceci, ils devinrent intimes.

Une nuit, à deux heures, Edouard téléphona à feu Taverne, directeur du Mont-de-Piété. On

alla réveiller le brave homme qui accourut tout ému à l'appareil.

— Allo, c'est M. Taverne? Est-ce que vous ne pourriez pas me dire l'heure s'il vous plaît?

— Comment monsieur, c'est pour me demander l'heure que vous me faites réveiller à deux heures du matin?

— Mais, naturellement, Monsieur Taverne, (*ton larmoyant*) j'ai été obligé de mettre ma montre chez vous, est-ce que vous n'auriez pas l'obligeance d'aller y voir l'heure?

M. Taverne en fit presque une maladie; une autre fois, Edouard prit à partie Maillehort, entrepreneur de pompes funèbres.

— Allo, Monsieur. (*Ton larmoyant; Edouard affectionne ce ton surtout au téléphone.*) J'ai un deuil cruel; est-ce que vous êtes bien M. Maillehort, le célèbre entrepreneur de pompes funèbres, qui avez enterré Monsieur X..., Madame Y... et Mademoiselle Z...?

— Parfaitement, Monsieur.

— Je voudrais quelque chose de tout à fait bien.

— Monsieur, ma maison est de premier ordre et vous serez satisfait.

Puis, pendant une demi-heure, Edouard mar-

chanda le prix d'un convoi de première classe, jusqu'au dernier cierge.

— Alors, Monsieur Maillehort, nous sommes d'accord sur le prix?

— Parfaitement, Monsieur.

— Et vous vous engagez pour ce prix à fournir tout?

— Oui, Monsieur.

— Même le cadavre?

— ????

— Parce que vous devez bien comprendre que si je n'ai pas un cadavre au moins un quart d'heure avant la cérémonie, nous serons fort en peine de faire des funérailles!

M. Maillehort faillit arracher le cornet du téléphone.

Une autre fois, Edouard téléphona, avec un fort accent wallon, au patron de la brasserie Anspach.

— Allo! je voudrais parler à M. Anspach.

— Au patron?

— A monsieur Anspach.

— Mais monsieur, le patron c'est, mettons M. Van Steenwinkel.

— Allez me chercher le patron...

(Ci un intervalle de deux minutes; le patron,

violemment arraché de son comptoir, s'amène à l'appareil.

— Allo! vous êtes le patron du café Anspach?

— Oui, Monsieur.

— C'est pour une affaire grave; c'est bien à M. Anspach que j'ai l'honneur de parler.

— Non, monsieur, c'est à M. Van Steenwinkel.

— Alors, allez me chercher M. Anspach.

— Mais, monsieur, M. Anspach n'est pas ici, il est mort; c'est un ancien bourgmestre de Bruxelles, et comme mon café est situé au boulevard de ce nom, on lui a donné le nom de brasserie Anspach. C'est tout simple.

— Non, monsieur, ce n'est pas tout simple; ce n'est pas une raison « parce que je suis provincial » que vous devez vous payer ma tête; vous ne me ferez jamais croire que ce n'est pas M. Anspach qui tient le café Anspach.

— Mais, monsieur, je vous jure...

— Non, monsieur, à *Nameur*, sur la place, il y a le café Pierre; eh bien, c'est Pierre qui tient le café Pierre; vous voyez bien que vous voulez vous moquer de moi.

.....

— Et tenez, nous venions tous les mercredis,

après la Bourse, avec des amis de Nameur prendre notre petit verre chez Anspach; nous ne viendrons plus, car c'est dégoûtant ce que vous faites là...

On raconte également qu'un soir de banquet, d'un de ces plantureux banquets des hôteliers restaurateurs, où la chère est plantureuse et les vins délicats, Edouard, regagnant avec deux camarades ses penates, avisa soudain au haut de la Montagne de la Cour un grand magasin de fourrures dont l'enseigne se trouvait être

#### AUX DEUX OURS.

Un éclair illumina l'âme d'Edouard; escaladant les épaules de ses amis, il atteignit les énormes lettres dorées de la montre et changea soigneusement le D et l'O de place.

De sorte qu'à l'aube les passants s'arrêtaient étonnés devant cette enseigne étrange :

#### AUX OEUX DURS.

Mais ce n'était pas seulement d'Edouard que Jerry avait à apprécier les zwanzes; l'« Equerre » étant décidément l'endroit qui a davantage ainsi qu'écrivit Camille Lemonnier « l'accoutu-

mance de la dilection », de ce vieux public bruxellois dont Mirbeau subit si âprement la zwanze.

Van Zaapier possédait une maison dans un faubourg ; c'est un fait assez banal en soi ; toujours est-il que, par la logique des choses, ayant voulu faire visiter son immeuble à quelques amis, il se trouva, le jour où la nouvelle Morgue fut ouverte aux macchabées, attablé dans un cavitje du voisinage avec huit amis et le concierge de la Morgue ; la vadrouille bruxelloise a de ces imprévus.

Chacun ayant payé sa tournée, — ce qui faisait dix tournées au total — le concierge offrit de faire visiter son établissement. On admira la salle de conserves, on s'extasia sur la splendeur des dalles, et tout à coup Van Zaapier eut une idée géniale :

— Je veux, dit-il, inaugurer moi-même le Palais des refroidis.

En un tour de main, il fut nu comme le petit saint Jean, s'allongea sur un des bancs de marbre et prit l'attitude rigide qu'imposaient les circonstances.

Mais à ce moment, son ami Valentin Verrier, qui possède au degré suprême le sens de l'op-

portunité, ouvrit au large le robinet d'eau phéniquée placé exactement au-dessus de la tête du soi-disant cadavre.

L'effet fut foudroyant ; Van Zaapier, aveuglé et transi, bondit sur Valentin Verlier, et l'aurait sans doute fort mal arrangé, si le concierge n'avait jugé à propos d'offrir une tournée de réconciliation. Mais la nouvelle Morgue avait été bien inaugurée.

Jerry était enthousiasmé de toutes ces histoires...

A ce moment s'assirent à la même table deux nouveaux venus, habitués de l'endroit, auxquels Jerry trouva grand plaisir à être présenté. Et comme il exprimait la joie que lui causaient les récits de « zwanze » bruxelloise, l'un des derniers arrivés lui conta la fumisterie dont il fut récemment victime. Le conteur se nommait Colatje : le type du vrai bruxellois, parlant haut, le chapeau en bataille, lui donnant un aspect entièrement en contradiction avec son naturel bon enfant ; se regardant souvent dans une glace et se désespérant de voir, chaque jour davantage, son nez bleuir et bougeonner ; au demeurant, le meilleur garçon du monde et, du reste, obstinément aimé de tous ceux qui le connaissaient.

Colatje était caissier-comptable dans une très importante manufacture de macaroni stérilisé, sous la firme Gaillard et Rith.

Or, un jour il fut appelé par la sonnerie téléphonique, saisit le cornet et...

— Allo! Allo! la maison Gaillard et Rith?

— Parfaitement, Monsieur, répondit Colatje.

— Très bien. Voudriez-vous me dire, Monsieur, de combien?

— Ah! je ne comprends pas, Monsieur. Que voulez-vous dire?

— Alors, veuillez faire venir, au téléphone, un employé plus intelligent.

Colatje gagnait chaud, mais se contenait.

— Monsieur, je suis le caissier-comptable de la maison et suis assez intelligent pour répondre à toute question clairement posée. Que désirez-vous?

— Voyons, Monsieur, restez calme, je répète: la maison Gaillard et Rith?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, voudriez-vous me dire de combien, la somme enfin!

— La somme? Quelle somme? Avec qui suis-je en communication?

— Du calme; c'est dans votre intérêt. Du res-

te, si vous voulez nous aider, vous aurez une bonne commission. Vous êtes en communication avec le fisc. Or, puisque la maison *Gaillard hérite*, dites-nous le montant de l'héritage afin que nous puissions percevoir les droits!!!

Colatje, épouvanté, lâcha le cornet, dégringola quatre à quatre les escaliers, s'engouffra à l' « Equerre », et but, coup sur coup, trois Schiedam pour se remettre.

Puis un autre habitué, Vanzeker, « retour » du Congo, conta des souvenirs de là-bas : Certain jour, deux Belges, en pirogue, descendaient le fleuve. Assis dans leurs chaises pliantes, ils parlaient des étonnements naïfs des nègres devant certains faits inexplicables pour leur cerveau fruste.

Les payeurs accompagnaient leurs mouvements d'un chant monotone et cadencé.

Un boy servait le café aux deux blancs. Tout à coup, l'un de ceux-ci saisit, entre le pouce et l'index sa mâchoire supérieure, la détacha sans effort et déposa sur la table un magnifique ratelier, vrai chef-d'œuvre de chirurgien-dentiste.

Le boy fut si abasourdi qu'il faillit lâcher les tasses qu'il tenait à la main. Ses yeux s'agrandirent, et il se mit à pousser des cris rau-

ques, exprimant la terreur ; nos deux blancs se tordaient.

Mais, à ce moment-là, la pirogue toucha un banc de sable et, surpris par cette secousse imprévue, tous les occupants culbutèrent, s'accrochèrent, tandis que le ratelier, passant par-dessus bord, disparaissait au fond du fleuve.

Pendant trois jours, les plongeurs, stimulés par la promesse d'une bonne récompense, fouillèrent le fond ; vainement.

Le blanc, ne pouvant plus mâcher les aliments, dût rentrer en Europe, pour ne pas mourir de faim !

L'anecdote, pour être étrange, est strictement authentique.

Vers cette même époque, continua Vanzeker, M. Dr..., l'un des agents les plus actifs de la Compagnie du Kiassa, commandait un poste très éloigné du siège principal. Seul blanc, dans cette contrée sauvage, entouré de peuplades farouches, il devait déployer toute son énergie pour se faire craindre et, surtout, pour tenir ses magasins à l'abri des rapines. Or, certain jour, Dr... dut se résoudre à faire une expédition de plusieurs semaines, pour aller soumettre un chef indigène qui fomentait la révolte dans la contrée.

Que faire? Mettre ses provisions de bouche, ses pièces d'étoffe, ses verroteries, sous la garde de soldats noirs, il n'y fallait point songer. Ils étaient aussi voleurs que les autres nègres, voire les blancs.

Il vint, alors, à l'idée de Dr... de mettre à profit une infirmité physique : Dr..., éborgné, autrefois, en jouant au « klachdop », portait un œil de verre.

Il fit donc réunir, à grands coups de tam-tam, tous les habitants des villages voisins et leur tint, à peu près, ce langage : « Je vais partir avec mes soldats pour aller soumettre le chef Metteko. Je serai absent pendant un lune entière, peut-être. J'entends qu'à mon retour mes magasins soient intacts, qu'il n'y manque ni une brassée d'étoffe, ni un grain de riz. Celui qui en approcherait recevrait, à mon retour, deux cents coups de chicotte. Et croyez bien que je connaîtrai le coupable, car je laisse ici l'un de mes yeux pour le voir.

Ce disant, il retira de l'orbite son œil de verre, le déposa sur la table, devant la porte du magasin, et partit sans se retourner.

Lorsqu'il revint, après une absence de trente-quatre jours, le magasin était intact. Les nègres

faisaient, pour aller d'un point à un autre, un détour de plusieurs centaines de mètres, afin de ne pas se trouver dans le rayon visuel de l'œil-gardien!

Mais, ajouta Vanzeker, si les êtres humains de ces contrées nous sont si inférieurs, les animaux donnent des preuves d'intelligence dont vous ne pouvez vous faire idée. Ainsi, certain soir, nous plantâmes nos tentes dans une grande plaine dénudée, fîmes dresser nos lits et nous couchâmes. Le matin, en me réveillant, je ressentis, au pied droit, une douleur cuisante. Je regardai et constatai avec ahurissement que trois de mes orteils étaient rongés jusqu'à l'os. Or, je ne m'étais pas réveillé, la nuit, n'avais éprouvé aucune sensation douloureuse et m'étais incontestablement couché, la veille, le pied intact. Quel était ce mystère?

Le médecin de l'expédition, aussitôt appelé, m'en donna l'explication que voici, et que vous n'allez, évidemment, pas croire : un rat, un de ces rats énormes d'Afrique s'était glissé en catimini près de mon pied et, tout doucement d'abord, puis progressivement, avait lancé sur mes orteils un souffle tiède, puis froid, finalement glacé. Il avait anesthésié mon pied, le gail-

lard!!! Et alors, tranquillement, il avait soupé!!!

Toone prit ensuite la parole :

— Vous connaissez tous notre ami Léonard, le plombier-zingueur de la rue du Béguinage. Longtemps, malgré la prospérité de ses affaires, il fut rebelle à l'installation du téléphone chez lui. Il dut, finalement, s'y résoudre, devant les exigences de la clientèle. Or, Léonard, peu instruit, vous le savez, ne se servait qu'avec une crainte mêlée de respect de cet instrument merveilleux, dont il ne comprenait, du reste, pas du tout le mécanisme.

Il y a quinze jours environ, notre ami Bocquet passait, par hasard, rue du Béguinage, à midi moins cinq. L'idée lui vint d'aller chercher Léonard.

Mais, madame Léonard lui dit qu'un voisin était venu, d'urgence, appeler son mari pour réparer une fuite d'eau. Bocquet salua et sortit, non sans avoir apprécié, venant de l'arrière-boutique, un délicieux parfum de choux-rouges à la cannelle.

Arrivé à l'Equerre, Bocquet prit l'ami Michel par la manche et l'entraîna dans la cabine téléphonique.

Michel, ayant reçu ses instructions, téléphona :

— Allo! 3844; la maison Léonard?

— Oui, Monsieur.

— Monsieur Léonard est-il là, Madame?

— Oui, le voici, précisément, qui rentre. Je lui passe le cornet.

— Allo! allo! c'est toi Léonard?

— Oui, qui est là?

— C'est Michel, ici; dis un peu, Léonard, il nous manque un quatrième à la manille et il est midi cinq. Arrives-tu?

— Oui, cher ami. J'ai été retenu par un client, mais je vais arriver à l'instant.

— Bon, alors. Eh! dis-donc, Léonard, sapsristi, quelle bonne odeur de choux-rouges il y a chez toi!

— Comment?... Comment sais-tu cela?

— Mais parbleu, je le sens très bien.

— Tu le sens? Mais oui, en effet, ma femme fait des choux-rouges!

Et, pendant huit jours, Léonard s'en alla partout raconter que son téléphone était si sensible qu'il transmettait, non seulement la voix, mais les odeurs.

Finalement, il fut éclairé par nous ne savons qui; il comprit que nous nous étions moqués de

lui et... depuis, oncques ne le revit aux lieux où ses amis d'hier avaient coutume de prendre « les » apéritifs.

Mais, de guerre lasse, on avait quitté l'Equerre et toute la bande arpentait le Boulevard Anspach; Jerry eut l'assurance formelle que rien n'était plus salubre à un équilibre stomacal parfait qu'une longue promenade, si pas au bois, tout au moins dans les établissements voisins.

La foule à présent se pressait vers le tram de l'Espinette, s'agrippant à la main courante, tenant à vingt sur une plateforme de huit places, envahissant les voitures au risque de causer une catastrophe; les gosses ornés d'un ballon ou d'un diabolo; et Jerry eut alors une grosse surprise; du boulevard du Midi dévalait le cortège des géants: Janneken, Mieke, Mon Oncle, Bon Papa et le Grand Turc, suivis de Roos Bayard, le prestigieux cheval des quatre fils Aymon.

Une grêle musique, tandis que le fou de Bruxelles agitait ses clochettes, jouait ces vieux airs flamands qui impressionnent le vieux Brusseleer comme le « Ranz des Vaches » émotionne le pâtre de Schwytz; Jerry eut une grosse émotion, et tout l'atavisme des Spruyt décédés s'agitait dans son cœur.

Alors ce bon bougre, à ces vieilles mélodies, pleura d'attendrissement — était-ce l'absorption d'alcools multiples ou pur patriotisme? — sur l'âme de la vieille ville qui est en train de disparaître depuis la Montagne de la Cour jusqu'à l'église du Sablon, vieilles bicoques, vieux jardins et vieilles ruines que remplaceront trop tôt les maisons de rapport, les restaurations officielles, les officines des grands banquiers et les gares monumentales.

FIN



## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.